

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE RAPPORT À L'ALTÉRITÉ COMME DYNAMIQUE DU VOYAGE ET DE L'ÉCRITURE DANS
L'USAGE DU MONDE DE NICOLAS BOUVIER

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

VALÉRIE BLANCHET

NOVEMBRE 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Sans cette fascination pour la traversée des cultures que Rachel Bouvet m'a transmise au cours d'une session du bac, ce mémoire n'aurait pas vu le jour. Je la remercie de m'avoir indiqué ces chemins de réflexion et surtout d'avoir accepté de me diriger pour ce mémoire. La force tranquille qui émane d'elle, son écoute, sa douceur, ses remarques pertinentes et la grande latitude qu'elle m'a laissée, ont été des sources d'inspiration et de courage à chacune des étapes de ce long trajet. Je veux remercier mes parents, Georges et Denise, ainsi que ma sœur, Emmanuelle, qui ont prêté une oreille attentive à ce que je leur lisais et qui n'ont jamais douté de ma capacité à aller jusqu'au bout de ce projet. Je dois beaucoup aussi à ces deux échappées dans l'Ouest canadien qui m'ont permis de saisir de manière vivante et sensible la dynamique du voyage.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	v
Introduction	1
Chapitre 1 : Cadre théorique.....	8
1.1 La notion d'altérité.....	8
1.2 L'altérité dans le contexte du récit de voyage.....	11
1.3 La dynamique introduite par l'altérité radicale	13
1.4 L'altérité des frontières	15
1.5 La sensation exotique de Segalen.....	18
1.6 L'univers sensoriel et le monde.....	21
1.7 L'altérité et le texte	23
Chapitre 2 : Comment faire usage du monde	28
2.1 Saïmichte – Premier arrêt prolongé, premiers contrastes.....	27
2.1.1 La quête du voyageur.....	30
2.2 La route : une proximité avec le dehors	33
2.2.1 L'ajustement de la perception à la mesure de l'espace géographique	35
2.3 Une lecture du monde qui passe par les sens	37
2.3.1 La maladie.....	38
2.3.2 Les sésames : des clés d'accès à l'Autre.....	40
2.3.3 La résistance de l'autre culture	43
2.4 Idéalisation de l'ailleurs vs. réalité rencontrée.....	44
2.4.1 La désillusion.....	46
Chapitre 3 : L'usure du monde.....	50
3.1 Tabriz	51

3.1.1 La circulation du voyageur	52
3.1.2 Apprentissage du peu, réduction du voyageur	54
3.2 Une escapade chez les Kurdes de Mahabad	57
3.3 Le voyageur devient un autre	59
3.3.1 L'affinement des perceptions.....	61
3.3.2 Les déroutes du voyageur	63
3.4 La traversée du Lout et du désert baloutch.....	65
3.4.1 Faragh – Tchaïkhane de Nostratabad.....	68
3.4.1 L'épreuve physique et la réorganisation des perceptions	71
3.5 L'usure du monde.....	72
Chapitre 4 : L'écriture du monde	76
4.1 Afghanistan : Pays de montagne	76
4.1.1 La fin d'un voyage	80
4.2 Se débarrasser du superflu pour accéder à l'essentiel : le cheminement intérieur du voyageur	83
4.3 Pour retrouver le fil. Les écueils de l'écriture.....	85
4.4 La chronique historique de l'Afghanistan	90
4.4.1 Situation I : l'inversion de la perspective.....	91
4.4.2 Situation II : le portrait des mœurs afghanes	93
4.4.3 Situation III : la découverte d'une parenté inattendue	95
4.5 Élaboration de la narration chez Bouvier	97
Conclusion	100
Bibliographie	104

RÉSUMÉ

Considéré comme l'un des grands auteurs de récit de voyage du 20^e siècle, l'écrivain suisse Nicolas Bouvier publie *L'Usage du monde* en 1963, dans lequel il relate le voyage qu'il a accompli en compagnie de son ami, le peintre Thierry Vernet. Partis de Genève en juin 1953, au volant d'une petite Fiat Topolino, les deux voyageurs traversent l'Europe pour aller rejoindre l'Asie et atteignent Kaboul en décembre 1954. Pour Bouvier, le voyage implique une perte progressive de ce qui conforte l'identité afin d'accéder à une présence au monde plus spontanée. Dans l'écriture, cela se traduit par un « exercice de disparition » de la part du sujet d'énonciation qui tente de s'abstraire de son texte pour ne pas interférer entre celui-ci et le monde. Ce mémoire se propose de relever les prises de conscience qui conduisent Bouvier à développer cette stratégie narrative à l'aide de la notion d'altérité, envisagée ici comme principe dynamique du voyage et du récit. Dans le premier chapitre, nous exposons le cadre théorique qui sert à l'analyse en procédant à une synthèse de plusieurs théories sur l'altérité et à l'examen des principales caractéristiques du récit de voyage. Le deuxième chapitre s'intéresse à la manière dont le voyageur s'insère dans le monde. Le séjour dans des cultures dont il ne maîtrise ni les codes, ni la langue, ainsi que la proximité avec le dehors que favorise le déplacement à travers l'espace, conduisent le voyageur à développer une approche sensorielle qui lui permet de décoder les situations qui se présentent à lui. Cette lecture sensible contribue ainsi à ajuster les perceptions du voyageur à la réalité rencontrée et à prendre une distance avec son milieu d'origine. Dans le troisième chapitre, l'altérité est envisagée comme une force altérante, qui transforme peu à peu la perspective du voyageur sur le monde en le dépouillant des structures qui le déterminent. Le long séjour à Tabriz marque en effet une étape décisive dans le récit. Lorsque les voyageurs reprennent la route, les épreuves se succèdent et fragilisent le voyageur, qui, en contrepartie, semble plus réceptif au monde qui l'entoure. Enfin, le quatrième chapitre s'intéresse aux prises de conscience du voyageur à la toute fin du voyage ainsi qu'à la démarche d'écriture de Bouvier, notamment à cet exercice de disparition auquel l'auteur se prête dans son écriture et qui serait à notre avis une manière de provoquer le lecteur auquel il destine son texte.

Mots-clés : Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, récit de voyage, altérité, exotisme, perception.

INTRODUCTION

Nicolas Bouvier part de Genève en juin 1953 avec l'un de ses meilleurs amis, le peintre Thierry Vernet. Au volant d'une petite Fiat Topolino, ils traversent l'Europe par les Balkans pour aller rejoindre la Turquie, puis ils vont poursuivre vers l'Est en traversant l'Iran, le Pakistan et l'Afghanistan. Après un an et demi de voyage sous le signe d'une complicité exceptionnelle, les deux amis se séparent à Kaboul car Thierry part retrouver sa fiancée qui l'attend à Ceylan. Bouvier les rejoindra plus tard avec la voiture. Après de longs mois de maladie et de dépression à Ceylan, ce dernier poursuit seul son périple, s'embarquant cette fois sur un navire marchand pour rejoindre le Japon.

Au cours du voyage, Bouvier écrit et prend des notes, mais le véritable projet d'un récit naît sur les routes. Dans des lettres qu'il envoie à sa famille, il exprime le souhait d'écrire avec Thierry Vernet un livre qu'il veut « bourrer de trucs utiles, je pense utilisables spirituellement, pratiquement, mécaniquement, médicalement, artistiquement, utile sur tous les plans¹. » Après de multiples revers auprès des éditeurs en France², *L'Usage du monde* est enfin publié par les éditions Droz en 1963, mais le vif succès qu'il remporte dans les semaines qui suivent la parution retombe très rapidement. Le récit relate le voyage accompli avec Thierry Vernet, de Genève à Kaboul et il est illustré par les dessins de Vernet exécutés au cours du voyage. Ce n'est qu'en 1985 que le récit est édité à nouveau et qu'il rejoint un plus large public. Puis, c'est au tour de la critique de le découvrir et de remarquer la qualité exceptionnelle de son écriture. En 1992, les 10 000 exemplaires de l'édition ayant tous été écoulés, il est décidé de le rééditer.

¹ François Laut, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit*, Paris, Payot, 2008, p. 121.

² En 1961, la maison d'édition Arthaud à Paris accepte d'éditer *L'Usage du monde*, mais au moment de signer le contrat, elle demande à Bouvier de retrancher une centaine de pages concernant le séjour en Iran qui pourrait, selon elle, irriter le gouvernement iranien. Bouvier refuse et dépose son manuscrit chez Gallimard. La maison d'édition accepte le texte avec enthousiasme, mais n'aime pas les dessins de Thierry Vernet qui l'accompagnent. Voir Jérôme Dupuis, « Comment L'usage du monde est devenu un livre culte », *Lire*, no. 326, juin 2004, p. 46-49.

Chez Bouvier, comme chez plusieurs voyageurs-écrivains du XX^e siècle, le voyage est une condition incontournable de l'écriture : « Sans cet apprentissage de l'état nomade, je n'aurais peut-être rien écrit³. » Le récit de Bouvier s'inscrit donc dans la pensée nomade soutenue par des penseurs provenant de divers horizons. Grands voyageurs pour certains, écrivains ou encore lecteurs de littérature des voyages, le voyage représente un moyen pour ces intellectuels de penser autrement la littérature afin de lui donner un nouveau souffle⁴. Le voyageur-écrivain se distingue de ses prédécesseurs du XIX^e siècle en ce qu'il a d'abord voyagé avant d'envisager le métier d'écrivain. Ce renversement transforme complètement la posture du sujet qui ne cherche plus à déterminer son objet à l'avance, mais se laisse entraîner par l'expérience du voyage qui l'oblige à questionner le regard qu'il pose sur l'autre. Ce repositionnement drastique entraîne d'importantes répercussions sur l'écriture, mais aussi sur la conception du récit de voyage lui-même. En effet, par cette démarche, le voyageur-écrivain se détache complètement des canons littéraires propres à ce genre et accède à une totale autonomie de parole, comme le fait remarquer Arnaud Bertina : « Les premiers [les voyageurs qui écrivent] font preuve à l'égard des mots d'une liberté que n'ont pas les seconds [les écrivains qui voyagent] qui, respectueux d'un héritage, sacrifient l'originalité de la vision aux figures imposées par la langue⁵. » Olivier Hambursin appuie cette idée en précisant que malgré la grande qualité de style dans l'écriture de Bouvier, l'analyse de son œuvre ne doit surtout pas être limitée à sa dimension littéraire : « Limiter l'étude de ses récits à leur dimension littéraire serait pourtant une erreur : le récit n'existe que par et pour une expérience antérieure, celle du voyage qui a précédé⁶. »

³ Nicolas Bouvier, « Routes et déroutes. Réflexion sur l'espace et l'écriture », *Revue des sciences humaines*, no. 214, avril-juin 1989, p. 176.

⁴ Outre leurs propres récits de voyage et essais, les réflexions de ces intellectuels ont été réunies dans Alain Borer et al, *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Éditions Complexe, [1992] 1999, 220 p.

⁵ Arnaud Bertina, « L'usage du monde, l'usage du livre. Sur Nicolas Bouvier », *Esprit*, no. 8-9, août-septembre 1999, p. 25.

⁶ Olivier Hambursin, « Voyage et exercice de disparition : les dangers du *Poisson-Scorpion* de Nicolas Bouvier », *Lettres romanes*, vol. 51, no. 3-4, 1997, p. 276.

Pour Bouvier, le voyage implique une perte progressive de ce qui conforte l'identité afin d'accéder à une présence au monde plus spontanée : « [...] voyager c'est retrouver par déracinement, disponibilité, risques, dénuement, l'accès à ces lieux privilégiés où les choses les plus humbles retrouvent leur existence pleine [sic]⁷. » Cette attitude va se traduire dans l'écriture par une tentative de disparition de la part du sujet d'énonciation afin que celui-ci ne fasse pas écran entre le texte et le monde :

L'écriture, lorsqu'elle approche du « vrai texte » auquel elle devrait accéder, ressemble intimement au voyage parce que, comme lui, elle est une disparition. Certes pas une affirmation de la personne mais sa dilution consentie au profit d'une totalité qu'il faut sinon exprimer (on ne peut pas), au moins rejoindre⁸.

La démarche de Bouvier rejoint ainsi la réflexion de Kenneth White qui voit dans le voyage un appel du dehors qui suscite un mouvement à la fois du corps, mais aussi de l'esprit : « Un appel qui vous attire au-dehors, toujours plus loin au-dehors. Jusqu'à n'être plus cette personne trop connue, mais une voix, une grande voix anonyme venant du large disant les dix mille choses d'un monde nouveau⁹. » Le voyage entraîne ainsi son protagoniste à faire un travail sur lui-même afin de dégager un passage, l'esprit étant encombré par des « habitudes psychosociales envahissantes » pour reprendre les mots de White.

Jusqu'à maintenant, les études menées sur le corpus de Bouvier se sont intéressées à l'exercice de disparition présent dans le *Poisson-Scorpion*¹⁰, qui relate l'éprouvant séjour à Ceylan et dans lequel la tentative de s'abstraire du texte prend une tournure dramatique, le sujet glissant vers la folie. Or, cet exercice de disparition est déjà à l'œuvre dans *l'Usage du monde* et c'est pourquoi la présente étude se propose de mener une recherche approfondie sur les conditions et les prises de conscience qui, du départ de Genève à l'arrivée en Afghanistan conduisent Bouvier à développer cette stratégie narrative. Pour comprendre comment la

⁷ Nicolas Bouvier, « Routes et déroutes. Réflexion sur l'espace et l'écriture », *loc. cit.*, p. 178.

⁸ *Ibid.*, p. 186.

⁹ Kenneth White, « Petit album nomade », dans Alain Borer et al, *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Éditions Complexe, coll. « Le Regard Littéraire », [1992] 1999, p. 190.

¹⁰ Notamment l'étude d'Olivier Hambursin, « Voyage et exercice de disparition : les dangers du *Poisson-Scorpion* de Nicolas Bouvier », *loc.cit.*, p. 275-287.

relation au monde du sujet se développe et évolue au cours du voyage, nous aurons recours à la notion d'altérité qui sera envisagée comme principe dynamique à l'œuvre dans le voyage et dans le récit.

Dans le premier chapitre, nous exposerons le cadre théorique qui servira à l'analyse en procédant à une synthèse des diverses théories sur l'altérité ainsi qu'à un examen des principales caractéristiques du récit de voyage. L'altérité n'est pas une notion fixe. Il s'agit plutôt d'un concept fuyant qui repousse le regard du sujet qui y est attentif, ce qui pourrait expliquer pourquoi le voyageur est toujours attiré plus loin géographiquement et plus profondément à l'intérieur d'une nouvelle réalité. Si l'altérité camoufle son origine, ce qui parvient au sujet c'est l'onde de choc qu'elle produit. À l'aide des théories développées par Iouri Lotman, Victor Segalen et David Le Breton, nous tenterons de cerner l'interaction entre le sujet et l'objet. Ainsi, la notion de sémiosphère de Lotman nous permettra de mieux comprendre l'horizon d'altérité du sujet culturellement déterminé, qui, pour s'approcher de l'Autre et de sa culture doit se défaire de certaines valeurs et idées reçues. La théorie de l'exotisme de Segalen ouvre sur l'expérience sensorielle et esthétique introduite par l'altérité qui est à la fois perception du divers et conscientisation de l'altérité radicale qui sépare le sujet de son objet. Enfin, nous approfondirons la sensation exotique en nous référant à l'anthropologie des sens développée par David LeBreton qui nous permettra de comprendre que si la variété des manières de sentir le monde d'une culture à une autre peut déstabiliser le voyageur, c'est aussi par ses sens qu'il pourra entrer le plus facilement en relation avec les autres cultures.

Dans le deuxième chapitre, nous nous intéresserons aux premiers chocs du voyage afin de voir comment les voyageurs s'adaptent à l'existence nomade, à commencer par le séjour et le parcours, les deux rythmes qui caractérisent le récit de Bouvier et qui engagent des modalités d'interaction avec l'autre tout à fait différentes. Par exemple, on remarque que durant les séjours, le voyageur va investir son objet, c'est-à-dire la ville, ses habitants et la culture spécifique de ce milieu, pour chercher à le comprendre davantage. Cette quête est constante et permet au voyageur de préciser toujours un peu mieux les traits de celle-ci. Alors que durant les déplacements, c'est plutôt une relation de proximité avec le dehors que le

voyageur va expérimenter. C'est-à-dire une proximité avec les éléments et un déploiement physique quand il leur faudra pousser la voiture pour atteindre le sommet du col qu'ils doivent traverser. Cette géographie parcourue et subie oblige à ajuster les perceptions à la mesure réelle du monde. Les premiers contrastes du voyage donnent lieu à de nombreuses comparaisons entre le milieu d'origine du voyageur et cette nouvelle réalité qu'il aborde. Nous pensons que cette comparaison traduit une forme d'idéalisation de l'ailleurs au détriment du milieu d'origine, qui chez Bouvier est sévèrement critiqué. Cependant, plus le voyage avance, plus le voyageur se rend compte des limites de cette autre réalité, perdant peu à peu ses illusions et l'idéalisation de l'ailleurs. Avec la perte des illusions, les comparaisons disparaissent pratiquement de son propos. À cette étape de son cheminement, le voyageur ajuste de mieux en mieux sa perception à la réalité rencontrée et prend ainsi une distance avec son milieu d'origine.

Dans le troisième chapitre, l'altérité est envisagée comme une « force altérante¹¹ », qui va peu à peu transformer la perspective du voyageur sur le monde en le dépouillant encore un peu plus des structures qui le déterminent. Les voyageurs restent six mois à Tabriz, prisonniers de la ville, la neige empêchant toute circulation sur les routes. Dans cette ville où la misère est omniprésente, les voyageurs n'échappent pas au froid, à la pauvreté et à la faim, mais découvrent dans les milieux populaires qu'ils fréquentent des trésors de générosité. Cette réduction obligée des besoins et cet apprentissage du peu a des répercussions certaines sur ceux-ci et c'est pourquoi le long séjour à Tabriz marque une étape décisive dans le récit. Lorsque les voyageurs reprennent la route, ils ne sont plus les mêmes et le voyage ne ressemble plus à celui qu'il était au départ. Ils ont pris une distance avec leur milieu et se sont adaptés à l'altérité. Pourtant, un événement très déroutant survient quand ils font escale à Ispahan. Tout à coup, le voyage perd tout son sens et une énorme angoisse s'empare des voyageurs. Après un séjour à Téhéran où ils renflouent leurs économies, les voyageurs reprennent la route. La traversée de deux déserts s'avère pour eux très éprouvante physiquement et mentalement. Dans ces paysages de roc et de sable, les voyageurs doivent

¹¹ Gilles Thérien, « Littérature et altérité. Prolégomènes », *Texte*, no. 23-24, « L'altérité », 1998, p. 135.

négocier avec un soleil meurtrier. Après cette expérience ultime le voyageur ne sera plus le même. L'épuisement devient de plus en plus manifeste dans la narration des événements. Si le voyageur est plus vulnérable lorsque l'altérité survient avec force, sa fragilité le rend plus réceptif vis-à-vis du monde qui l'entoure.

Le quatrième chapitre s'intéresse aux prises de conscience du voyageur à la toute fin du voyage. Après la traversée des deux déserts et l'épuisant séjour à Quetta, les voyageurs arrivent en Afghanistan très affaiblis. Heureusement, le climat de montagne du pays et la mentalité forte du peuple afghan exercent sur les voyageurs exténués un effet réparateur. La traversée d'un col très périlleux, l'Hindou Kouch, au sommet d'un de ces camions de marchandises qui sillonnent le pays, est l'occasion pour Bouvier d'observer d'un peu plus près le mode de vie du peuple afghan qui est resté près de ses racines nomades. Il cherche à comprendre comment ces hommes qui risquent leur vie à chaque traversée parviennent à négocier leur existence dans cette nature ultime. Au moment où il quitte le pays, il va lui-même vivre une expérience spatiale qui transcende toutes celles qui l'ont précédée. Devant le Khyber Pass, il est complètement happé par la monumentalité du paysage qui se dresse devant lui et qui l'installe d'un point de vue sensible dans l'instant, en complète symbiose avec l'espace qui l'entoure. Pourtant, lorsque Bouvier se retrouve devant sa table de travail, il sent cruellement la distance qui le sépare de son voyage et qui le coupe de la sensation du monde. Il insère d'ailleurs à même le récit une partie où il confesse à son lecteur les difficultés qu'il rencontre dans l'écriture. Pour retrouver l'inspiration, Bouvier doit faire remonter à la surface cette présence spontanée aux choses. Pour y arriver, il devra se départir à nouveau de certaines couches perceptives qui le séparent de cette présence immédiate et faire intervenir l'inventivité de son imagination.

Enfin, la dernière partie de ce chapitre sera consacrée à la narration qui prend forme à la toute fin du récit, quand le voyageur relate son expérience de l'Afghanistan. Afin d'étoffer son expérience du pays, Bouvier lit et se documente beaucoup, multipliant dans le texte les notes historiques et les descriptions avec lesquelles il tente d'étayer sa compréhension de l'Afghanistan et surtout de son peuple. Dans certains passages, l'auteur s'absente complètement du texte pour faire intervenir un narrateur qui use sans vergogne de la

caricature et du stéréotype. Derrière ces procédés peu orthodoxes, nous pensons que Bouvier cherche à faire réagir le lecteur auquel il destine son texte.

CHAPITRE 1

CADRE THÉORIQUE

Dans la pensée occidentale, la problématique de l'altérité se résume souvent à la relation à autrui. Or l'expérience de l'altérité ne se limite pas nécessairement aux rapports humains, comme le souligne Rachel Bouvet : « Pourtant, si par définition est autre tout ce qui n'est pas moi, on peut s'attendre à ce que les formes d'altérité soient multiples et ne se réduisent pas à l'espèce humaine¹² ». Dans le contexte du voyage, l'altérité peut aussi se manifester dans la culture rencontrée, l'espace traversé, les paysages sur lesquels le voyageur médite, les lieux habités temporairement ou encore dans les imprévus du voyage. C'est pourquoi pour la présente étude une « approche conceptuelle » de l'altérité s'impose, « dans laquelle l'autre peut être aussi bien un homme qu'une chose ou un être-là¹³ ». Ce choix permet d'aborder la problématique de l'altérité dans une perspective plus large que ce que l'on trouve généralement dans les études consacrées à ce sujet.

1.1 La notion d'altérité

En fait, l'altérité, telle que nous voulons l'aborder ici, concerne l'interaction du sujet avec le monde extérieur qui débute au moment de sa naissance et qui se poursuit durant toute son existence. Elle sera aussi un enjeu majeur durant le voyage puisque le voyageur est alors plongé dans un environnement extérieur inédit. Qu'il soit chez lui ou ailleurs, le sujet perçoit le monde à partir d'un ensemble de valeurs et de connaissances acquises dans son milieu, par son éducation, qui circulent dans la société dans laquelle il s'inscrit. Cet ensemble de références forme l'identité personnelle et culturelle du sujet et détermine une certaine

¹² Rachel Bouvet, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Document », 2006, p. 165.

¹³ *Ibid.*, p. 165.

perspective sur l'autre. C'est donc à partir de ce centre que l'autre va être abordé, évalué et apprécié :

Tel est le paradoxe propre de l'altérité : qu'elle se présente comme un concept de la différence, de l'hétérogénéité entre les objets, en fait, elle suppose un horizon d'identité préalable pour opérer la distinction. Il faut du même ou encore de l'unité pour saisir l'autre et, sans cette forme première d'unité l'altérité ne peut advenir autrement que comme une absurdité¹⁴.

Il est possible pour le sujet de modifier sa position, mais impossible de se défaire du centre qui fonde son identité, d'y échapper pour aborder le monde à partir d'un autre centre. Bouvet en fait la remarque à juste titre : « [c]omment échapper à sa position de sujet qui envisage les choses à partir de sa propre perspective qui constitue à tout jamais le point de départ, le centre de sa réflexion¹⁵ ? ». C'est donc l'influence de cet incontournable noyau identitaire qu'il faut questionner, car c'est lui qui détermine l'attitude que le sujet aura face à l'altérité.

Le premier constat que le sujet peut formuler sur une réalité *autre* est qu'elle est différente de ce qu'il a connu jusqu'à ce jour. S'il se limite à la seule énumération des différences qui le séparent de cet autre univers, le sujet entre dans une logique binaire; chaque élément relevé chez l'autre correspondant à un équivalent inverse puisé dans son propre univers de référence. Le portrait de l'autre qui est constitué après un tel exercice sera une image inversée du Même, un *non-moi* plutôt que l'autre dans sa spécificité et son caractère propre. Autrement dit, le mode binaire ne peut concevoir un système de valeur ou une structure organisationnelle autre que la sienne. Ne prenant en compte que les éléments correspondant à une équivalence, il fait abstraction d'une infinité de nuances plus difficiles à relever et à nommer, ce qui forme une image réduite, voire même erronée de cette autre réalité.

¹⁴ Thierry Leterre, « L'autre comme catégorie philosophique. Remarques sur les fondements logiques et métaphysiques de l'altérité. », dans Bertrand Badie et Marc Sadoun (dir.), *L'Autre : études réunies pour Alfred Grosser*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1996, p. 80.

¹⁵ Rachel Bouvet, *Pages de sable*, op. cit., p. 165.

Dans un article consacré à l'altérité¹⁶, Éric Landowski explique que c'est le rapport à l'autre établi par le sujet qui détermine sa relation au monde. En plus du rapport *intrasubjectif* basé sur une logique binaire dont nous avons tracé le schéma au paragraphe précédent, il présente une deuxième attitude du sujet face à l'autre, le rapport *intersubjectif*: « [...] l'alternative entre ces deux régimes de rapport à l'autre [...] ne fait en réalité que traduire une option d'ordre beaucoup plus générale entre deux manières possibles de concevoir, et de vivre rien moins que notre rapport au monde lui-même, en tant que monde signifiant¹⁷ ». C'est que l'altérité vient réinterroger la valeur de ce qui se présente comme fixe et immuable chez un individu, dans une culture, un système, une société. Elle s'introduit comme un grain de sable dans l'engrenage et ébranle les certitudes. Certains individus acceptent l'indétermination qui accompagne l'altérité, alors que d'autres réagiront par la peur et préféreront prévenir la perturbation introduite par l'altérité.

Ainsi, dans le rapport *intrasubjectif*, le contrôle que le sujet exerce sur les traits de l'autre lui donne l'illusion de rester maître de la situation. De plus, le sujet a la conviction de savoir qui il est et ne remet donc jamais en question ses acquis identitaires. Le siège de son identité exerce ainsi une influence très forte, ne laissant aucune marge à l'altérité de l'autre. Dans le rapport *intersubjectif*, le sujet a davantage conscience de ses manques. Étant lui-même à la recherche de qui il est, l'image qu'il va tracer de l'autre, loin d'être unifiée et définitive, sera plutôt fragmentaire et incomplète. C'est donc par cette faiblesse, cette brèche que peut se manifester l'indétermination de l'autre :

[...] ou se laissant tout simplement guider par l'impossibilité existentielle où il se trouve de jamais se reconnaître comme étant exactement "ce qu'il est", le même "je" se découvre irrémédiablement décalé par rapport à lui-même – homme *sans qualités*, en somme –, sans rien d'immuable ni d'univoque qui lui permettrait de fixer une fois pour toutes à quoi tient le fait qu'il soit pourtant "lui-même". Si bien que ce qui pourrait alors lui tenir lieu d' "identité" en saurait au mieux se laisser concevoir que sur le mode du devenir, comme une configuration indéfiniment en construction¹⁸.

¹⁶ Éric Landowski, « Saveur de l'autre », *Texte*, no. 23-24, « L'altérité », 1998, p. 11-33. L'attitude du sujet s'insère d'abord pour l'auteur dans un rapport d'altérité humaine, mais cette attitude d'ouverture ou de fermeture est valable s'il s'agit d'un objet extérieur.

¹⁷ *Ibid.*, p. 18.

¹⁸ *Ibid.*, p. 12-13.

Quand l'*ego* est moins fort, le sujet est conscient qu'il est un être inachevé, dont l'identité est à redéfinir constamment. Le sujet, ici, admet son impuissance à contrôler les traits de l'autre, car il ne parvient même pas à définir les siens avec certitude.

Ainsi, pour accéder à l'autre sans le surdéterminer, le sujet doit accepter de se mettre lui-même en jeu. Plutôt que de *réflexivité* pure, Landowski parle ici de *transitivité* : l'autre étant reconnu, la transition vers l'extérieur devient possible. Le sujet n'est plus dans une relation binaire refermée sur elle-même, mais plutôt dans une relation ouverte, où la rencontre avec l'autre devient possible :

Alors qu'il n'était d'abord appréhendé qu'en négatif, comme un *non-moi* à la fois nécessaire et suffisant au sujet de référence – au *moi* – pour que puisse lui être renvoyée de l'extérieur sa propre image, cet Autre sans nom et sans visage s'est à un moment donné incarné et est devenu, positivement, *un autre*¹⁹.

1.2 L'altérité dans le contexte du récit de voyage

Maintenant que les fondements du système relationnel entre le sujet et l'autre ont été posés, nous aborderons la notion d'altérité pour elle-même et nous verrons comment elle s'articule dans le contexte du voyage. Le récit de voyage, comme dépositaire de l'expérience vécue au loin, est porteur de la diversité du monde. Celle-ci pourrait être définie comme la pluralité des pratiques, des cultures, des espaces et des paysages qui constamment viennent frapper les perceptions du voyageur au cours de son périple. Derrière cet horizon du voyage, se dresse aussi, selon Segalen, une puissance extérieure qui transcende l'univers maîtrisé par le sujet. Une réalité qui dépasse ce qu'il pouvait avoir imaginé au préalable :

Je conviens de nommer "Divers" tout ce qui jusqu'aujourd'hui fut appelé étranger, insolite, inattendu, surprenant, mystérieux, amoureux, surhumain, héroïque et divin, même, tout ce qui est *Autre*; – c'est-à-dire, dans chacun de ces mots de mettre en valeur dominatrice la part du Divers essentiel que chacun de ces termes recèle²⁰.

¹⁹ *Ibid.*, p. 14.

²⁰ Victor Segalen, « Essai sur l'exotisme. Une esthétique du Divers », [1913] dans *Oeuvres complètes*, éd. établie et présentée par Henry Bouillier, Paris, Robert Laffont, 1995, p. 778.

Si on reconnaît de la différence, si on peut expliquer en quoi elle consiste, celle-ci ne suffit pas à rendre entièrement compte de l'altérité : « C'est qu'il y a quelque chose de moins dans l'altérité par rapport à la différence ou la distinction [...] »²¹. La différence offre une prise sur le réel, elle serait donc « une altérité qualifiée, une altérité dont on repère la source (en termes techniques : la détermination)²² », alors que l'altérité, dans une autre acception, échappe à toute conceptualisation : « [D]ans tout autre il y a l'autre – ce qui n'est pas moi, ce qui est différent de moi, mais que je peux comprendre voire assimiler – et il y a aussi une altérité radicale, inassimilable, incompréhensible et même impensable²³. »

Le terme *altérité* définit le « [c]aractère de ce qui est autre²⁴ ». Est *autre* « ce qui est extérieur au sujet, [mais qui] le détermine néanmoins²⁵ ». L'adjectif *radical* « provient du bas latin *radicalis* [...] qui signifie “racine” ». Il renvoie à ce « [q]ui tient à l'essence, au principe (d'une chose, d'un être)²⁶. » L'altérité radicale est la prise de conscience par le sujet que la portion intrinsèque de l'autre reste absolument hors de sa portée : « On croit parler d'altérité lorsque dans le fond on ne parle que de différence : c'est le constat qui est fait ici. L'altérité radicale étant de l'ordre de l'impensable, on la réduit aussitôt qu'on veut la définir.²⁷ ». Ceci, car le sujet perçoit le monde toujours à partir d'un centre. Sa perception part de ce centre vers le monde extérieur, ce qui rend impossible toute tentative de remonter jusqu'à la racine de l'autre pour envisager le monde à partir de cet autre centre.

Il importe, à cette étape de notre réflexion, de comprendre en quoi la *diversité* et l'*altérité* se distinguent l'une de l'autre. En fait, elles représentent deux articulations de la

²¹ Thierry Leterre, « L'autre comme catégorie philosophique. », *op. cit.*, p. 72.

²² *Ibid.*, p. 72.

²³ Jean Baudrillard et Marc Guillaume, *Figures de l'altérité*, Paris, Descartes et Cie, 1994, p. 10.

²⁴ Larousse, 2003.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Le nouveau Petit Robert de la langue française, 2009.

²⁷ Rachel Bouvet, *Pages de sable*, *op. cit.*, p. 169.

problématique soulevée par l'Autre. Tout en étant des notions complémentaires elles engagent deux logiques tout à fait différentes :

[...] l'altérité engage plus profondément la réflexion que la simple perception de la multiplicité. La pluralité suppose la présence des objets dans leur multiplicité, alors qu'à l'inverse, d'une certaine manière, "l'autre" désigne une absence essentielle. Lorsque je parle de "plusieurs objets", je les place dans ma représentation comme existant dans une sorte d'équivalence d'être les uns par rapport aux autres. En revanche, si, posé un objet, je parle d'un "autre" objet, en quelque sorte, je m'évade du premier sans me fixer de destination précise.²⁸

La *diversité* permet au sujet d'établir une échelle qualitative qui distingue et compare les objets entre eux, alors que *l'altérité* engage un rapport entre le sujet et l'élément extérieur. Cette relation initie un mouvement qui pourrait être représenté comme une fuite en avant. L'altérité fonde ainsi le rapport du sujet au monde extérieur puisqu'elle initie une forme d'extériorisation.

1.3 La dynamique introduite par l'altérité radicale

L'altérité n'est pas une notion fixe. Il s'agit plutôt d'un concept fuyant qui repousse toujours plus loin le regard du sujet qui y est attentif, ce qui pourrait expliquer pourquoi le voyageur est toujours attiré plus loin géographiquement et plus profondément à l'intérieur d'une nouvelle réalité. Si l'altérité camoufle son origine, ce qui parvient au sujet c'est l'onde du choc qu'elle produit. Il nous apparaît donc de plus en plus clair que la notion d'altérité doit être abordée à partir du mouvement dynamique qu'elle initie chez le sujet.

L'altérité dans sa conscientisation radicale reste inaccessible. Cette portion inexplicable du phénomène fait surgir une indétermination qui exerce une tension sur le sujet. L'autre se présente ainsi comme « chair ou matière radicalement étrange, en un sens, et totalement étrangère – indiscernablement "attirante" et "repoussante" –, et cependant déjà capable, en tant qu'ensemble de qualités sensibles, d'imprimer sur nous sa propre manière d'être²⁹ ». Pour Landowski, il s'agit d'une qualité de relation à l'autre où la réceptivité du sujet lui

²⁸ Thierry Leterre, « L'autre comme catégorie philosophique. », *op. cit.*, p. 73.

²⁹ Éric Landowski, « Saveur de l'autre », *loc. cit.*, p. 18-19.

permet de saisir la présence active de l'autre qui se manifeste à lui sous la forme d'une interpellation sensible. Ce qui parvient au sujet est « quelque chose d'à peine identifiable mais qui profondément [l]e touche³⁰ », en faisant appel à quelque chose d'intime en lui.

Cette manifestation de l'Autre comporte deux volets; d'abord la saisie sensible de la présence de l'autre suivie d'une profonde indétermination puisque cette manifestation ne fournit aucune explication. Le regard et les perceptions du sujet n'ont aucune certitude sur laquelle se poser : « [...] la notion "d'autre" est par essence mobile, elle déporte en quelque sorte constamment le regard vers la diversité des objets saisis, sans se contenter d'aucun, ni pouvoir exprimer d'aucun la moindre qualité positive³¹. ». L'altérité offre donc une résistance à la compréhension. Elle brouille les pistes sur sa provenance, ce qui incite à poursuivre la recherche de sens par le sujet. D'ailleurs, on se souvient beaucoup mieux des situations qui posent problème, qui multiplient les obstacles que de celles qui sont limpides.

La dynamique de l'altérité³² serait donc l'altérité comme valeur agissante, dont la force attractive exerce une influence sur le sujet. Envisagé dans sa durée, le voyage comporte différents stades qui pourraient, selon nous, correspondre aux variations de tensions qui naissent entre le voyageur et le milieu dans lequel il s'insère. En effet, le déplacement introduit une rupture, un décalage entre le milieu d'origine du voyageur et l'espace qu'il traverse, et c'est par cette brèche que s'infiltre l'altérité. Plus la distance³³ entre le sujet et les éléments rencontrés (personnages, paysages, us et coutumes, etc.) est importante, plus grande sera la tension. À la longue, cette tension peut aussi s'atténuer par une adaptation à ce nouvel environnement. C'est ce champ de force qui suscite le désir de partir, qui anime le voyage et

³⁰ *Ibid.*, p. 18.

³¹ Thierry Leterre, « L'autre comme catégorie philosophique. », *op. cit.*, p. 71.

³² « **DYNAMIQUE 1.** Relatif à la force, au mouvement. **2.** Qui considère les phénomènes dans leur évolution (par opp. à *statique*). » (Larousse, 2003). Pour la présente définition le terme dynamique doit être envisagé dans ses deux sens, c'est-à-dire comme force qui initie un mouvement, mais aussi comme phénomène dans la durée.

³³ La distance peut être géographique, culturelle, ou encore introduite par la différence de nature des éléments en présence, comme c'est le cas lorsqu'un homme se trouve dans un espace désertique.

plus tard l'écriture de celui-ci. La présente analyse vise à mesurer les effets de la dynamique de l'altérité dans la durée, en analysant l'évolution du sujet aux différentes étapes du voyage.

1.4 L'altérité des frontières

Le voyage confronte l'héritage culturel et social du sujet à la diversité du monde. Cette réalité inédite se présente de manière disparate et s'oppose ainsi au compromis qui a cours dans la société dans laquelle il prend place. Le voyage exige de se mesurer à une réalité plus brute, à un univers moins poli, alors que l'absence d'aspérités dans l'univers familier est le résultat d'une construction qui, elle, relève d'un idéal dont toute société est porteuse et qui vise la cohérence de l'ensemble. Il s'agit de valeurs qui font consensus, ce qui leur permet de circuler plus aisément à l'intérieur d'une société, d'une nation, d'une culture. Segalen établit un parallèle entre la diversité du monde et les recherches scientifiques effectuées sur la matière : « Cette matière [...] enseigne un monde discontinu. Elle enseigne une structure "infiniment" granuleuse, et nie l'application rigoureuse de la continuité mathématique à la réalité³⁴. » Si le monde familier apparaît continu, c'est parce que le sujet s'y est habitué; il a fait l'apprentissage d'un itinéraire si souvent parcouru qu'il suit ce trajet sans même y penser. Le voyage oblige à sortir de ce sentier tracé par l'éducation et par l'habitude.

Pour comprendre un peu mieux comment une culture et les différentes valeurs qui la composent sont organisées, nous aurons recours au schéma élaboré par Iouri Lotman. Selon lui, toute culture se développe dans un espace sémiotique qui s'organise autour d'une structure spatio-temporelle : la *sémiosphère*³⁵. Celle-ci est composée d'un noyau, d'un espace périphérique et d'une frontière la séparant des autres sphères culturelles. En son centre se trouvent les discours qui structurent le sens en concepts. Cette auto-régulation du centre suit un cycle généralement lent et admet au compte-goutte les éléments provenant de l'extérieur. Avec le temps, ces éléments se figent et entretiennent un rapport intime avec la réalité. Le

³⁴ Victor Segalen, « Essai sur l'exotisme », *op. cit.*, p. 772.

³⁵ La *sémiosphère* est un concept développé par Iouri Lotman qui schématise l'activité sémiotique dans l'espace et dans le temps. Iouri Lotman, *La sémiotique*, traduit par Anka Ledenko, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1999, p. 25-26.

conformisme aux normes conduit donc à une certaine artificialité, signe de la distance prise avec le milieu vivant. En s'éloignant du centre, la circulation de sens s'intensifie. En effet, l'espace périphérique, situé entre le noyau et la frontière, est moins soumis aux normes du centre et la proximité avec une autre sphère culturelle favorise les échanges avec les autres cultures. Il règne donc à cet endroit une grande activité sémiotique sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin. La frontière de la sémiosphère, quant à elle, est une donnée conceptuelle qui se distingue de la frontière physique délimitant les territoires de deux pays voisins, qui elle, peut être franchie. La frontière de Lotman est infranchissable et c'est pourquoi nous l'envisageons ici comme conscientisation de l'altérité radicale qui maintient la distance entre les cultures. Si la frontière sépare, elle est aussi une zone de contact avec l'autre sphère culturelle: « La notion de frontière est ambivalente : elle sépare et unifie tout à la fois. Elle est toujours la frontière de quelque chose et appartient ainsi aux deux cultures frontalières, aux deux sémiosphères contigües³⁶. »

Qu'en est-il de la sémiosphère dans le contexte du voyage? Commençons par le voyageur dont l'identité est culturellement déterminée. Plus il s'éloigne géographiquement, plus le contraste entre sa culture d'origine et les pratiques du pays où il se trouve s'accroît. Lorsqu'il se trouve plongé dans un espace culturel étranger, l'expérience déroutante de l'altérité est totale car il doit se mouvoir dans un environnement où ses repères habituels ne sont souvent d'aucune utilité. L'illisibilité de ce nouvel espace peut le conduire à recourir à des images toutes faites, à des jugements de valeur qui mènent généralement à une réduction de cette nouvelle réalité. Le sujet peut aussi s'abandonner à l'expérience de l'altérité qui lui est proposée et confronter son univers familier à cet autre système de valeurs, à ces autres manières d'envisager l'existence. Ce contact avec une culture étrangère relativise ce qui vient de son propre espace culturel. En se prêtant à ce jeu, il prend une distance avec son milieu et développe un esprit critique face aux normes rigides qui proviennent du centre de sa sémiosphère. Il est alors mieux disposé à recevoir l'autre culture. En sortant de l'enveloppe protectrice de son milieu, il acquiert une conscience ex-centrée. Il sait que la structure qui

³⁶ *Ibid.*, p. 30.

organise sa sphère culturelle n'est pas la seule, que d'autres systèmes valables, d'autres centres du monde existent. Ce mouvement de la pensée correspond à un déplacement à la frontière de sa propre culture.

En situation de voyage, le sujet qui se trouve dans la zone limitrophe partagée par deux cultures prend conscience de la porosité de la frontière. Ce n'est pas une enveloppe étanche, une ligne étroite et définie, mais plutôt une zone grise où se produisent rencontres et échanges :

Le geste essentiel qui définit l'autre perspective consiste en revanche à ne pas retenir comme un donné *a priori* et indépassable le rapport d'exclusion réciproque entre "l'identité" de l'un et l' "altérité" de l'autre mais à préférer interroger le jeu de positions et de dispositions qui conditionne les effets de sens possibles de leur rencontre [...] donc de leurs interférences à l'intérieur d'un seul et même espace³⁷.

La frontière agit comme « une membrane filtrante³⁸ », laissant entrer des éléments provenant de l'étranger. Une trop grande étanchéité de la frontière provoque le repli d'une culture sur elle-même. Il s'agit souvent d'un positionnement qui envisage l'Autre de loin. L'autre sphère culturelle est alors considérée comme une entité menaçante que l'on s'empresse de faire entrer dans un cadre explicatif afin de taire son interpellation radicale. Nous revenons ici aux deux attitudes que peut prendre le sujet à l'égard de l'autre : « [...] ou bien "penser de loin" les objets – les reconnaître, les nommer, les expliquer, les déduire –, ou bien "toucher de près" la chose qui ne fait rien de plus qu' "exister", ou l'autre, en tant qu'il ne fait qu' "être là"³⁹. »

Le sujet n'est pas un élément déterminé de la sémiosphère, mais un être qui a sa propre histoire et qui jouit d'une autonomie à l'intérieur de ce système. Pour la présente étude, il est primordial d'envisager la sémiosphère à partir de la perspective du sujet puisque ce changement d'échelle oblige à considérer d'autres facteurs. Ainsi, les propres limites de l'individu, attribuables à son expérience personnelle, à ses peurs, à ses capacités, à sa

³⁷ Éric Landowski, « Saveur de l'autre », *loc. cit.*, p. 32.

³⁸ Iouri Lotman, *La sémiosphère*, *op. cit.*, p. 30.

³⁹ Éric Landowski, « Saveur de l'autre », *loc. cit.*, p. 21.

sensibilité déterminent son positionnement à l'intérieur de la sémiosphère, c'est-à-dire à quel degré il obéit à la norme, son conformisme ou sa marginalité par rapport au centre, etc. Ces limites qui pourraient aussi être jugées comme des entraves sont en fait le moyen de prendre une distance par rapport à sa culture. Le voyage est un moment privilégié pour repousser les limites, parfois à la grande surprise du voyageur qui, alors qu'il croyait être arrivé au bout de ses capacités morales et physiques, trouve encore l'énergie d'avancer. Dans une situation comme celle-ci, l'attraction exercée par l'altérité incite le sujet à repousser ses limites un peu plus loin pour s'approcher plus près de la frontière.

1.5 La sensation exotique de Segalen

L'exotisme naît de l'« inadaptation au milieu⁴⁰ ». Dans son appellation la plus répandue il qualifie la première impression d'un lieu, d'un espace, d'une culture, dont les effets spectaculaires tendent à se dissiper rapidement. L'apparition en littérature d'un courant exotique remonte au XIX^e siècle et s'insère dans un contexte précis : celui de la découverte de l'Orient et de l'implantation des premières colonies européennes. Ces incursions dans des cultures étrangères et des climats inédits font naître dans le monde occidental une fascination pour le lointain, qui sera alimentée par les écrivains de l'époque qui voyagent pour chercher l'inspiration. Ce qu'ils vont expérimenter d'abord et rechercher ensuite, c'est le choc entre leur propre univers et cet espace dépaysant, ces manières de faire et de vivre si différentes. Leurs récits rendent compte d'un sujet d'énonciation qui observe l'Autre de loin et ne se laisse pas beaucoup atteindre par celui-ci. C'est le spectacle qu'il produit qui intéresse ces écrivains et c'est cette conception de l'Autre que Segalen nomme l'exotisme de premier degré.

Dans son *Essai sur l'exotisme*, Segalen propose une nouvelle définition de l'exotisme. Il commence par dépouiller le terme des images usées qui lui sont rattachées (colonialisme, cocotiers et plumes), mais aussi de ses effets spectaculaires et superficiels pour ne conserver

⁴⁰ Victor Segalen, « Essai sur l'exotisme », *op. cit.*, p. 748.

que la signification du préfixe *Exo*⁴¹, qui qualifie « [t]out ce qui se trouve “en dehors” de nos faits de conscience actuels, quotidiens, tout ce qui n’est pas notre “Tonalité mentale” coutumière⁴². » Segalen élargit ainsi de manière considérable la notion d’altérité qui ne se limite plus à catégoriser l’Autre et le Lointain, mais vient interroger directement le sujet face à ses réactions et à son positionnement vis-à-vis de ce qui se situe hors de son champ de connaissance. Segalen envisage l’exotisme comme une expérience sensible, par laquelle le sujet saisit la différence entre lui, son univers de références et l’autre, qu’il soit sujet, objet, réalité extérieure. La pratique du regard et des sens permet de discerner des différences de plus en plus fines. Pour y arriver, la démarche exige de la part du sujet de la patience et une attention soutenue : « L’Exotisme ne vous prend pas à la gorge. Il faut savoir lentement le provoquer pour se laisser ensuite étreindre par lui⁴³. »

Cette étreinte de l’objet extérieur, c’est l’expérience de proximité que le sujet va éprouver à un certain moment avec cet objet dont il s’approche. L’exotisme de second degré est « poussé jusqu’aux “choses”, en somme “au monde extérieur” à l’Objet tout entier [...]»⁴⁴. Or, la connaissance de l’objet extérieur demeure parcellaire, il y a toujours une part de celui-ci qui échappe au sujet. La proximité sensible du sujet avec l’objet est donc doublée d’une conscientisation de la distance qui les sépare l’un de l’autre, ce qui va créer une importante tension entre les deux. Plus la tension est grande, plus la sensation exotique sera intense.

Pour que la tension soit maximale, le sujet doit être pleinement conscient à la fois du centre d’où il provient et du caractère irréductible de l’objet qu’il investit : « L’Exotisme n’est donc pas une adaptation; n’est donc pas la compréhension parfaite d’un hors soi-même

⁴¹ Segalen a longtemps hésité à retenir le terme « exotisme » parce que celui-ci est porteur d’une signification qu’il rejette entièrement. Il recourt tout de même à ce mot car il ne semble pas y en avoir de plus approprié pour regrouper les intuitions qui le mèneront à élaborer sa théorie.

⁴² Victor Segalen, « Essai sur l’exotisme », *op. cit.*, p. 748.

⁴³ *Ibid.*, p. 766.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 747.

qu'on étreindrait en soi, mais la perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle.⁴⁵ ». Il ajoute que c'est au sujet que revient la responsabilité de cultiver cette distance : « Ne peuvent sentir la Différence que ceux qui possèdent une Individualité forte⁴⁶. » La sensation de l'exotisme de Segalen se distingue donc en tous points de l'esthétique romantique dans laquelle la frontière semble abolie et laisse le sujet se fondre avec son objet, en l'occurrence la nature, en une merveilleuse confusion.

Même si la réalité extérieure parvient au sujet de manière parcellaire, ce dernier peut avoir l'intuition, le pressentiment du système plus vaste qui structure celle-ci, ce qui l'engagera à poursuivre sa quête de sens. Landowski expose avec clarté ce phénomène complexe qui intervient dans la sensation exotique :

C'est parce qu'il y a de l'altérité, que ce que je pense, ce que je crois, ce que j'affirme, ne s'imposent pas d'un bloc mais se révèlent, se "dévoilent" (selon un terme heideggerien) par un travail qui à la fois identifie l'unité d'un enjeu (c'est la condition parmédienne de "l'un") mais aussi bien sa singularité, ce qui fait qu'il n'y a pas qu'une seule vérité ou une seule chose au monde, mais plusieurs, à l'intérieur desquelles s'oriente l'intelligence⁴⁷.

C'est cette caractéristique précise de la sensation exotique qui fait sa richesse de révélation, puisque le sens ne peut jamais être emprisonné et catégorisé une fois pour toutes, ce qui relance la quête et rend possible le renouvellement de la compréhension et ce, même s'il réinvestit plusieurs fois le même objet. Segalen nous le fait remarquer à juste titre ici : « Ne nous flattons pas d'assimiler les mœurs, les races, les nations, les autres; mais au contraire, réjouissons-nous de ne le pouvoir jamais; nous préservant ainsi la perdurabilité du plaisir de sentir le Divers⁴⁸. »

⁴⁵ *Ibid.*, p. 751.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 750.

⁴⁷ Thierry Leterre, « L'autre comme catégorie philosophique », *op. cit.*, p. 82.

⁴⁸ Victor Segalen, « Essai sur l'exotisme », *op. cit.*, p. 751.

1.6 L'univers sensoriel et le monde

En traversant différentes cultures le voyageur est soumis à des sensations nouvelles qui débordent complètement son univers de référence :

L'expérience [...] du voyageur est souvent celle du dépaysement de ses sens, il est confronté à des saveurs inattendues, à des odeurs, à des musiques, des rythmes, des sons, des contacts à des usages du regard qui bousculent ses anciennes routines et lui apprennent à sentir autrement sa relation au monde et aux autres⁴⁹.

Si la réalité rencontrée peut être tout à fait inattendue et même déstabilisante au point de vue sensible, c'est aussi par les différents sens corporels que le voyageur accède à une compréhension minimale de cette autre réalité.

Dans *La Saveur du monde*, l'anthropologue David Le Breton s'intéresse à « l'immersion sensorielle de l'homme⁵⁰ » dans le monde et aux variations de cette relation au sein de différentes cultures. Au cours de ses recherches, Le Breton découvre qu'au-delà de la conception du monde propre à chaque culture – celle-ci étant souvent liée à l'adaptation d'un peuple à l'environnement qu'il habite – se trouvent « des logiques d'humanité [...] qui réunissent les hommes de sociétés différentes dans leur sensibilité au monde⁵¹ ». L'unité, ici, est envisagée par le corps et les sens, éléments communs à la condition humaine. Voir, sentir, toucher, entendre, goûter sont les cinq sens définis par la tradition occidentale et partagés par l'ensemble de l'humanité, mais qui varient en qualité et en intensité d'une culture à l'autre. Ainsi, dans certaines cultures, le toucher est décuplé en différentes sensations (pression, température, douleur, kinesthésie, proprioception), chacune bénéficiant d'un caractère spécifique.

Mais pour saisir un peu mieux le phénomène qui est abordé ici, il faut distinguer les sens corporels, par lesquels est envisagé un certain partage du senti, des perceptions, qui, elles, relèvent du système symbolique propre à chaque culture. Le corps est un centre autour duquel

⁴⁹ David Le Breton, *La Saveur du monde : une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006, p. 19.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 13.

⁵¹ *Ibid.*, p. 16.

les sens forment des cercles concentriques. Par exemple, la vue porte le regard à une certaine distance au-delà de laquelle le monde reste inaccessible visuellement. Cet horizon enferme le sujet dans un espace donné, mais c'est aussi à partir de cet espace, couvert par les sens, que le même sujet s'ouvre au monde : « En s'éprouvant, l'individu éprouve l'événement du monde. Sentir, c'est à la fois se déployer comme sujet et accueillir la profusion de l'extérieur⁵². » La première limite qui se pose entre le sujet et le monde est donc la chair, la seconde est *l'univers symbolique* qui organise les sensations en leur assignant des valeurs.

Les perceptions sont donc transmises par l'éducation et servent à imposer un ordre au désordre que peuvent représenter les multiples sensations de l'extérieur venant constamment stimuler les sens du sujet. En effet, l'enfant à sa naissance est plongé dans un chaos sensoriel. L'interaction avec sa mère et son entourage, la répétition de certains gestes, de certains touchers, des odeurs, des voix familières vont peu à peu établir des repères et donner une signification aux sensations qui le traversent : « La perception est une prise de possession symbolique du monde, un déchiffrement qui situe l'homme en position de compréhension à son égard⁵³ ». Les perceptions effectuent un tri en ne retenant que les sensations qui entrent dans le système symbolique intégré au préalable : « Seul ce qui fait sens, de manière infime ou essentielle, pénètre le champ de la conscience et suscite un moment d'attention⁵⁴. » Elles exercent donc une fonction discriminante qui retient certaines données sensorielles plutôt que d'autres, orientant ainsi une certaine lecture du monde. Le Breton précise en effet que comme la langue, le corps éduqué « projette un filtre sur l'environnement, il incarne un système sémiologique⁵⁵ ».

Le Breton insère à son analyse une vive critique dans laquelle il dénonce la prégnance de l'image en Occident, résultat d'une lente, mais décisive tangente qui a privilégié la vue sur

⁵² *Ibid.*, p. 26.

⁵³ *Ibid.*, p. 29.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 28.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 30.

les autres sens, isolant ainsi la culture d'une partie de la réalité : « Le monde ne se donne qu'à travers la conjugaison des sens, en isoler l'un ou l'autre revient en effet à faire de la géométrie, non plus à parler de la vie courante⁵⁶ ». D'où le contraste qui surgit entre le monde occidental et d'autres cultures au sein desquelles plusieurs sens organisent le système symbolique, démontrant jusqu'à quel point une autre portion de l'humanité peut vivre une relation au monde qui se déploie sur un tout autre registre perceptif. L'expérience sensible à laquelle convie le voyage contribue ainsi à remettre en question certaines valeurs transmises par l'éducation reçue. Le Breton rappelle d'ailleurs que les perceptions « dessinent une orientation sensible⁵⁷ » dont le sujet peut se faire l'arbitre, corriger ou ajuster s'il y a lieu. C'est ainsi que les sens affinent les perceptions et élargissent le registre perceptif intégré au préalable. Le sujet peut alors s'approcher au plus près de *la réalité ambiguë* du monde.

1.7 L'altérité et le texte

L'altérité échappe aux cadres dans lesquels le Même peut vouloir la contenir. C'est ainsi qu'une dimension du voyage ne pourra être transmise au lecteur par le récit qui en est fait, comme le souligne ici Rodolphe Christin :

[...] il y a toujours un mystère derrière le voyage, un horizon mouvant que le récit, vecteur symbolique, désigne, sans le rapprocher totalement. L'impossibilité d'une parfaite réciprocité des perspectives entre un voyageur et son entourage constitue une béance compréhensive qui renforce l'impact du voyage⁵⁸.

C'est ce manque, ce vide laissé par l'altérité qui relance la quête du sens, autant chez le voyageur que chez le lecteur. L'écriture du voyage est donc porteuse de la problématique de l'altérité puisqu'elle conserve l'indétermination que cette dernière fait surgir dans son interpellation radicale. Mais plus concrètement, comment combler cette absence laissée par l'altérité et surtout comment nommer les choses quand elles s'esquivalent?

⁵⁶ *Ibid.*, p. 54-55.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 60.

⁵⁸ Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2000, p. 198.

L'altérité est le point de fuite poursuivi durant le voyage, ce que son protagoniste va ensuite chercher à traduire dans l'écriture. Ce dernier va le faire à l'aide de la description qui sert à « donner à voir »⁵⁹ à son lecteur, le monde qu'il a exploré et expérimenté. Or, comme le rappelle Véronique Magri, le mode descriptif rend compte d'une certaine maîtrise de l'Autre : « La description veut révéler la population, les paysages découverts, dans une relation transparente, comme si le lecteur était placé directement devant le référent décrit. La description est le signe que l'altérité est maîtrisée puisqu'intégrée dans une œuvre écrite⁶⁰. » Maîtriser l'Autre, c'est le faire entrer dans une structure, comme celle de la langue, provenant de la sphère du Même, dans laquelle la réduction semble inévitable :

Censée transmettre un savoir sur le monde découvert, la description met aussi en jeu des procédés de révélation de l'altérité. Mais en tentant d'intégrer l'Autre dans son discours, le descripteur en vient peut-être à l'assimiler et la description qui se veut révélation de l'altérité glisse vers le stéréotype⁶¹.

Faut-il conclure que l'écriture trace invariablement un portrait déformé de l'Autre? Pour répondre à cette interrogation, il faut questionner l'opacité des filtres présents dans le discours du voyageur et se demander jusqu'à quel point celui-ci a accepté de les mettre en jeu. Ainsi, le sujet d'énonciation doit nécessairement concevoir sa personne dans des proportions plus modestes que le voyageur décrit par Magri, dont le corpus d'analyse ne comprend que des récits de voyage en Orient au XIX^e siècle et dans lesquels, « le descripteur se prend comme point de repère unique, comme norme exclusive à la fois comme spectateur du monde oriental, comme narrateur de son récit, comme modèle culturel⁶² ». Nous revenons ici au type de rapport à l'altérité dont nous avons parlé plus haut. L'écrivain établit-il un rapport *intrasubjectif* ou *intersubjectif* avec l'altérité? Le positionnement de l'écrivain envers

⁵⁹ C'est ainsi que Bouvier décrit le cycle du voyage et de l'écriture : « Incantation de l'espace, décantation du texte. Pendant des années j'ai suivi ce mouvement pendulaire qui passe du "voir" au "donner à voir", la parole naissant, non de l'exotisme qui n'est que preuve de malentendu, mais d'une géographie concrète, patiemment investie et subie. », Nicolas Bouvier, « Routes et déroutés. Réflexion sur l'espace et l'écriture », *loc. cit.*, p. 178.

⁶⁰ Véronique Magri, « La description dans le récit de voyage », dans Gérard Lavergne et Alain Tassel (dir.), « Mélange, espace et temps », *Cahiers de Narratologie*, no. 7, 1995-1996, p. 35-48.

⁶¹ *Ibid.*, p. 36.

⁶² *Ibid.*, p. 47.

l'altérité devient ainsi l'enjeu de son écriture, car c'est à partir de celui-ci qu'il est possible de déterminer jusqu'à quel point il réduit l'ouverture opérée par l'altérité.

La trahison de l'écrit est moins grande si l'auteur n'a pas cherché à contenir l'altérité pour s'adapter plutôt à l'indétermination qu'elle fait surgir. C'est pourquoi, au lieu de parler de représentation de l'Autre, nous nous intéressons à la perspective subjective du voyageur, au regard singulier qu'il pose sur le monde. En effet, la notion de représentation implique de concevoir la réalité comme objective, donc comme existant hors du sujet. Dans la représentation, c'est le sujet qui décide des traits sous lesquels il veut représenter l'autre. Qui plus est, cette image de l'Autre a la prétention de corriger les autres représentations qui en ont été faites au préalable :

Dans le rapport que le mot « autre » entretient avec « représentation », au sens de spectacle, « ce qui est vu » l'est par un spectateur qui, par son droit de regard devient le seul juge. Ici, l'autre attend la sanction de l'extérieur. Il ne peut qu'espérer souhaiter être compris. Il n'est pas en position de dialogue⁶³.

Thérien fait remarquer à juste titre que vouloir à tout prix dévoiler la vérité de l'Autre consiste à le faire taire, à l'évacuer complètement de la partie⁶⁴.

La seconde option établit que la subjectivité de chacun est constitutive de ce plus vaste ensemble que nous nommons la réalité. Suivant cette seconde proposition, la vision du monde d'un voyageur participerait, avec celles qu'ont eues d'autres voyageurs avant lui, à créer le monde, l'une ne dominant pas les autres. C'est Segalen, qui, le premier, donne le ton à cette voix subjective qui s'élève pour revendiquer sa légitimité : « [...] c'est une aptitude de ma sensibilité, l'aptitude de sentir le Divers, que j'érige en principe esthétique de ma connaissance du monde. Je sais d'où il vient; de moi-même. Je sais qu'il n'est pas plus vrai qu'aucun autre; mais aussi qu'il n'est pas moins vrai⁶⁵. » Ici le sujet admet son incomplétude.

⁶³ Gilles Thérien, « Sans objet, sans sujet », *Protée*, vol. 22, no.1, « Représentations de l'autre », hiver 1994, p. 21.

⁶⁴ « Faire des représentations pour soi, faire des représentations pour l'autre; l'autre ne fait des représentations pour soi que lorsqu'il est soi. Il faut qu'il s'absente pour qu'on puisse faire des représentations en son nom. », *Ibid.*, p. 22.

⁶⁵ Victor Segalen, « Essai sur l'exotisme » *op. cit.*, p. 754.

Même s'il s'attache à son expérience personnelle et sensible, il ne l'impose pas comme vérité absolue. C'est donc à ce regard singulier que le sujet a posé sur le monde que nous allons nous intéresser dans cette analyse. Mais avant tout, nous voulons observer comment se développe la dynamique de l'altérité aux différentes étapes de son périple.

CHAPITRE 2

COMMENT FAIRE USAGE DU MONDE

Deux rythmes caractérisent le voyage de Bouvier : le séjour prolongé dans des villes et le parcours, c'est-à-dire le déplacement dans l'espace vers la prochaine étape. Ce sont les moyens dont disposent les voyageurs au départ qui déterminent ces rythmes à l'intérieur du récit : « Nous avons deux ans devant nous et de l'argent pour quatre mois. Le programme était vague, mais dans de pareilles affaires, l'essentiel est de partir⁶⁶. » Les conditions choisies laissent donc beaucoup d'espace à l'indétermination, les voyageurs devant nécessairement trouver un emploi pour gagner l'argent nécessaire à la poursuite du voyage. Nous envisagerons donc le récit suivant ces deux modalités qui, chacune à leur manière, orientent le type de rapport au monde qui sera entretenu durant le voyage car, comme le précise Rodolphe Christin, « [e]space humain et espace naturel ne provoquent pas les mêmes tonalités de l'expérience⁶⁷ [...] ».

2.1 Saïmichte – Premier arrêt prolongé, premiers contrastes

Lorsque les voyageurs arrivent à Belgrade, ils sont accueillis à Saïmichte, une banlieue de la ville, par un collectif d'artistes qui occupe les bâtiments désaffectés d'un ancien camp nazi. Une existence dépouillée, mais fraternelle s'organise pour eux à cet endroit. Ce qui ressort surtout de ce séjour, c'est la misère dans laquelle le communisme a plongé la population. L'indigence est généralisée : « Passé un certain degré de pénurie, il n'est rien qui ne se négocie. À Saïmichte, UN soulier – même percé – pouvait constituer une affaire [...] » (p. 20). Le climat politique et les conditions sociales tranchent avec ce que les voyageurs

⁶⁶ Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot / Voyageur », 1992, p. 12. (Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte.)

⁶⁷ Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, op. cit., p. 108.

connaissent. Ils ne sont pas si éloignés géographiquement, mais déjà ils sont propulsés ailleurs.

Vernet expose ses dessins afin d'amasser un peu d'argent pour la suite du voyage. Il souhaite aussi en vendre, mais les acheteurs sont rares et les représentants du régime jugent que ses œuvres manquent de sérieux. Pour eux, l'art a un statut officiel et doit respecter des règles strictes. La population locale réagit autrement et l'exposition attire de nombreux curieux : « Les Belgradois avaient trop peu de distraction pour en négliger aucune. La vie leur était encore assez frugale pour que chacun fût affamé de tout et cet appétit suscitait bien des découvertes. » (p. 23-24). Même si la compréhension est fragmentaire, les visiteurs de l'exposition sont sensibles aux formes artistiques et ils accueillent avec enthousiasme les dessins de Vernet.

Malgré l'entrain de la population, Bouvier ressent rapidement un trop plein face à l'emprise du régime qui régit les moindres détails de la vie quotidienne, jusqu'aux vêtements que portent les femmes et qui leur enlèvent tout charme : « [...] de tous les aspects de la pénurie, un des plus affligeants m'a toujours paru être celui qui enlaidit les femmes : chaussures de prix unique aussi massives que des prothèses, mains gercées, tissus à fleur dont les couleurs coulent et se brouillent. » (p. 27-28). Pourtant, si Bouvier dénonce les excès du communisme dans son discours, il constate que le dépouillement matériel dans lequel vit la population ancre davantage l'humain dans la recherche de l'essentiel : « À défaut de clients, les amis sortaient des trésors de générosité personnelle, et malgré tout ce qui y manque encore, il y fait chaud. La France peut bien être – comme les Serbes se plaisaient à le répéter – le cerveau de l'Europe, mais les Balkans en sont le cœur, dont on ne se servira jamais trop. » (p. 25).

La ferveur des gens pour la culture et l'accueil qui leur est réservé partout où les voyageurs passent engagent chez Bouvier une réflexion sur lui-même, ses propres références et cet autre monde :

Pendant mes années d'études, j'avais honnêtement fait de la « culture » en pot, du jardinage intellectuel, des analyses, des gloses et des boutures; j'avais décortiqué quelques chefs-d'œuvre sans saisir l'exorcisme de ces modèles, parce que chez nous

l'étoffe de la vie est si bien taillée, distribuée, cousue par l'habitude et les institutions que, faute d'espace, l'invention s'y confine en des fonctions décoratives et ne songe plus qu'à faire « plaisant », c'est-à-dire : n'importe quoi. Il en allait différemment ici; être privé du nécessaire stimule, dans certaines limites, l'appétit de l'essentiel. La vie, encore indigente, n'avait que trop besoin de formes et les artistes – j'inclus dans ce terme tous les paysans qui savent tenir une flûte, ou peinturlurer leur charrette de somptueux entrelacs de couleurs – étaient respectés comme des intercesseurs ou des rebouteux (p. 25-26).

Le dépouillement matériel vécu ici est très grand, mais les limitations présentes dans son milieu se mesurent sur un autre plan. Le contraste entre ces deux systèmes fait ressortir la frivolité, l'artificialité dans laquelle baigne sa propre culture. Alors qu'ici l'art sert d'exutoire pour soulager une existence éprouvante, la culture occidentale, imbue d'elle-même, coupée de la dynamique qui pourrait l'aider à se renouveler, meurt, asphyxiée sous son propre poids. Bouvier se débarrasse ici d'un filtre interprétatif, saisissant que la culture se situe ailleurs et surtout, qu'elle a une dynamique qui lui est propre. Cette prise de conscience lui servira de clé pour décoder certaines situations qui se présentent à lui par la suite.

Géographiquement, les voyageurs ne sont pas tellement éloignés de leur centre de référence, mais comme ils se trouvent dans un pays occupé par le régime communiste, ils franchissent une frontière idéologique qui creuse un fossé entre ce monde et le leur. Lorsque Bouvier et Vernet prennent la route en 1953, l'Europe de l'après-guerre est aux prises avec la montée du communisme qui scinde son territoire en deux. La tension est palpable, les idéologies de part et d'autre se nourrissant de cette adversité. Il est rare à cette époque que des étrangers réussissent à traverser le rideau de fer et puissent être témoins de ce qui se passe au-delà de cette frontière. C'est pourquoi le reste de l'Europe ignore complètement l'indigence dans laquelle ces populations sont plongées.

Même si le voyageur remet en question les valeurs présentes dans sa société, il est porteur d'un certain bagage culturel qui oriente ses perceptions et détermine un certain horizon d'altérité. C'est donc du sujet, culturellement déterminé, que naît la tension qui se manifeste dans les premiers moments du voyage, l'élément extérieur créant un important contraste avec son milieu familial. Cette tension ressentie à la frontière est constituée selon

Rachel Bouvet de « [d]eux forces contraires l'une euphorique, l'autre dysphorique [qui] agissent en même temps [...] »⁶⁸. Le voyageur est à la fois choqué par l'oppression du régime et émerveillé par ce qu'il découvre au contact du peuple serbe, la radicalité de l'un alimentant paradoxalement l'intensité de l'autre. En effet, chez cette population éprouvée, toutes les occasions sont bonnes pour oublier la réalité dans laquelle ils sont plongés :

Les Serbes sont non seulement d'une générosité merveilleuse, mais ils ont encore conservé le sens antique du banquet : une réjouissance doublée d'un exorcisme. Quand la vie est légère : un banquet. Est-elle trop lourde ? un autre banquet. Loin de "dépouiller le vieil homme" comme nous y engage l'Écriture, on le réconforte par de formidables rasades, on l'entoure de chaleur, on le gorge de musique admirable. (p. 54-55).

Au cours de ces réunions où sont rassemblés parents et amis, les gens oublient pendant un moment les difficultés du quotidien et renouent avec leurs racines par le biais de la musique. C'est peut-être seulement à ces occasions qu'ils réussissent à échapper à l'emprise du régime et c'est pourquoi ils en relancent si souvent l'initiative. Bouvier ne manque pas de critiquer au passage l'esprit calculateur de son milieu qui ne manquerait probablement pas de condamner la fréquence de ces réunions.

2.1.1 La quête du voyageur

Bouvier est sensible à la spécificité culturelle de la ville dans laquelle il séjourne. S'il établit des liens étroits avec la population locale et l'endroit lui-même, c'est avant tout pour comprendre ce qui couve sous sa surface, saisir cette dynamique qui anime les danses, la musique, les gens et ce, malgré l'omniprésence d'un régime oppressif qui cherche à étouffer tout élan culturel.

En partageant les conditions précaires de la population de Belgrade, Bouvier entre dans l'intimité des gens et s'approche ainsi de l'existence qui s'organise sous le couvert. C'est ainsi qu'il assiste à un office religieux tenu clandestinement :

À l'intérieur, une douzaine de vieilles aux sandales poussiéreuses chantaient la liturgie derrière un paravent. Deux cierges plantés dans un seau de sable éclairaient faiblement l'autel. C'était doux et désuet. L'obscurité, le ronron des voix frêles donnaient à la cérémonie une irréalité presque pénible; j'avais l'impression qu'un metteur en scène peu

⁶⁸ Rachel Bouvet, *Pages de sable. op. cit.*, p. 167.

soigneux venait de la reconstituer à l'instant. Cette église paraissait moribonde. Elle n'avait pas pu s'adapter, elle n'avait pu que souffrir. (p. 32)

Bouvier, tout à coup, saisit la souffrance portée collectivement. Le lieu, l'ambiance qui y règne, la piété des gens malgré l'interdiction de tout culte religieux, traduisent de manière dramatique le bouleversement vécu par cette population à laquelle on a imposé le communisme. Cet événement lui permet de comprendre pourquoi les gens gardent un silence complet sur la vie qu'ils menaient avant la révolution : « Personne à Saïmichte ne parlait du passé. On pouvait supposer sans risque de se tromper qu'il avait été partout difficile. » (p. 33). D'ailleurs, le parti nourrit ce silence pour son propre intérêt et seule l'histoire récente est enseignée dans les écoles ou valorisée dans les discours : « C'était de ces brèves et violentes séquences qu'on tirait tous les exemples, les mots et les mythes nécessaires au sentiment national. » (p. 34). Cette omission est révélatrice : le régime en place cherche à exercer un pouvoir absolu et pour y arriver, il fait taire tous les éléments qu'il juge menaçants pour son intégrité.

Pourtant, malgré tous les efforts déployés pour se donner l'illusion de contrôler le peuple, quelque chose échappe à l'emprise du régime. Ainsi, plus ou moins consciemment, la population résiste aux règles imposées :

[...] dans les villages perdus de Bosnie [...] la section du chef-lieu voisin venait dresser face à la mosquée un « arc triomphal du coopérateur », grosse imposture de carton-bois qui passait sans transition de la peinture fraîche à une décrépitude lépreuse. Au bout d'une semaine les paysans attachaient leurs charrettes aux montants, y découpaient discrètement de quoi aveugler leurs carreaux brisés, le vernis éclatait sous le soleil de plomb et le lourd totem s'étiolait comme une greffe qui n'aurait pas pris. (p. 32-33)

Ces symboles artificiels ne représentent rien de signifiant pour le peuple qui se désengage totalement du culte qu'il devrait vouer au parti : « Il est vraiment curieux que les révolutions qui font profession de connaître le peuple fassent si peu cas de sa finesse et recourent pour leur propagande à des mots d'ordre et à des symboles d'un conformisme encore plus benêt que celui qu'elles prétendent remplacer. » (p. 33). C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la culture authentique de la ville. Celle-ci est bien vivante car, loin d'entamer sa spécificité culturelle, les excès du régime alimentent la résistance du peuple toujours prêt à organiser une petite fête ou à contourner les règles imposées pour vivre ses rites et ses coutumes.

C'est d'une manière tout à fait inattendue que Bouvier découvre un nouvel élément qui va lui permettre de progresser dans sa quête. En effet, au moment où il se trouve devant la statuaire antique du musée de Belgrade, le voyageur reconnaît dans l'expression des personnages, des traits qu'il associe spontanément au creuset culturel de cette région des Balkans :

[...] ensuite l'émerveillement commençait : on tombait sur une série de bustes de l'époque hadrienne – consuls, préfets de Mésie ou d'Illyrie – d'une présence mirifique. Nulle part je n'avais vu la statuaire classique, si souvent rhétorique et glacée, se déchaîner à ce point. [...] Baignant dans une lumière de miel, une douzaine de magistrats roués, vifs comme des matous, se dévisageaient en silence. Fronts obstinés, pattes d'oie sarcastiques, lèvres de noceurs qui laissaient éclater avec une impudence fantastique la maladie, la ruse, la cupidité, comme si le séjour dans ces étranges collines les avait délivrés pour toujours du fardeau de dissimuler. (p. 35-37)

Même la statuaire antique semble avoir subi l'influence culturelle de la région et n'obéit pas du tout aux formes classiques. Cette force de caractère qui a fait fléchir les règles de l'art romain aurait ainsi traversé, intacte, le temps et l'histoire et c'est peut-être cette même force qui, aujourd'hui, permet au peuple de résister malgré l'emprise du gouvernement. Ainsi, un noyau identitaire impénétrable demeure⁶⁹, un centre dynamique et intouchable dont Bouvier a tenté de se rapprocher et dont il comprend un peu mieux les ressorts.

Bouvier va utiliser une image pour traduire le caractère intrinsèque de la ville, une image qui puise dans la profondeur des âges et qu'il décèle chez les gens, dans leurs us, leurs coutumes et leurs non-dits :

Belgrade est nourrie d'un imaginaire rustique. Pourtant elle n'a rien d'un village, mais un influx campagnard la traverse et lui donne du mystère. On y imagine volontiers le diable sous les traits d'un maquignon cossu ou d'un sommelier à la veste râpée, constamment déjoués par la formidable candeur yougoslave. (p. 27)

⁶⁹ Dans les entretiens qu'il accorde à Irène Lichtenstein-Fall, Bouvier évoque cette résistance patiente des cultures slaves qui sont restées vivantes malgré l'oppression du régime communiste : « Je suis parvenu à la conviction [qu'] il y a des valeurs qui font le carat, qui résistent. Elles peuvent rester sous terre pendant quarante, cinquante ans. Mais aussitôt qu'on leur redonne de l'air, elles sont là. [...] C'est comme les tranches géologiques. Il y a des reliefs durs qui survivent et des reliefs molassiques qui s'érodent. C'est pourquoi tous ces problèmes d'identité, qu'on chérit et qu'on évoque si souvent maintenant, me paraissent une véritable tarte à la crème. Parce que de deux choses l'une : ou bien on a une identité authentique, auquel cas on ne peut pas la perdre, ou bien on n'en a pas et ce n'est pas la peine d'utiliser son énergie à défendre ce qu'on n'a jamais eu. », Nicolas Bouvier, *Routes et déroutes, entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall*, Genève, Éditions Métropolis, 1996, p. 55.

Même si au cours de sa quête Bouvier s'est approché du mystère qui émane de Belgrade, il ne cherche pas à le renverser. La ville conserve ainsi une force mystérieuse pour lui, mais aussi pour le lecteur qui vient de lire la description qu'il en a faite. C'est dans ce refus à vouloir complètement lever le voile que Bouvier suggère l'altérité radicale de l'autre culture. C'est aussi de cette manière que Segalen conçoit l'exotisme. Envisagée de cette manière, l'altérité conserve un mystère agissant qui relance sans cesse la quête de sens. On pourrait schématiser celle-ci par des cercles concentriques qui représentent l'investissement du voyageur à différents moments du séjour. Au fil des rencontres, des découvertes et de ses propres états d'âme Bouvier associe les événements entre eux. Les mêmes traits reviennent, mais enrichis, plus fins, à mesure qu'il avance dans sa quête. C'est ainsi que le réseau sémantique se complexifie et que le voyageur s'approche un peu plus près de ce qui fait l'âme du lieu.

2.2 La route : une proximité avec le dehors

Même lorsqu'ils sont prolongés, les séjours représentent des moments d'arrêts qui doivent nécessairement s'interrompre, l'appel du grand chemin se faisant sentir tôt ou tard avec insistance. Si les voyageurs sont heureux de repartir, le départ implique aussi une forme de détachement car il faut quitter les nouveaux amis et ce milieu dans lequel les voyageurs commencent à établir des repères. Par contre, c'est dans le mouvement que le voyage permet à son protagoniste d'accéder à une autre dimension de l'existence, comme le mentionne ici Bouvier dans un court texte où il présente sa conception du voyage : « Pour moi, voyager, c'est gagner par déracinement, disponibilité, exposition, le centre de ce champ de forces qui s'étend d'ailleurs partout mais dont il faut que nous cherchions, par déplacement géographique ou mental, l'accès qui nous y est particulièrement réservé⁷⁰. »

Les déplacements sont l'occasion pour Bouvier et Vernet de s'extraire pendant un moment de la société humaine et d'expérimenter une proximité avec le dehors qui va leur

⁷⁰ Nicolas Bouvier, « La Clé des champs », dans Alain Borer et al, *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Éditions Complexe, [1992] 1999, p. 41-42.

enseigner un autre mode d'être et de présence au monde. En choisissant de se déplacer en voiture les voyageurs disposent de toute la latitude souhaitée pour apprécier les paysages à leur rythme :

Nous nous refusons tous les luxes, sauf le plus précieux : la lenteur. Le toit ouvert, les gaz à main légèrement tirés, assis sur le dossier des fauteuils et un pied sur le volant, on chemine paisiblement à vingt kilomètres-heure à travers des paysages qui ont l'avantage de ne pas changer sans avertir ou à travers des nuits de pleine lune qui sont riches en prodiges : lucioles, cantonniers en babouches, modiques bals de village sous trois peupliers, calmes rivières dont le passeur n'est pas levé et le silence si parfait que le son de votre klaxon vous fait tressaillir. (p. 56)

Ils privilégient la lenteur, savourant chaque instant pour mieux contempler ce qui les entoure. La voiture possède un toit ouvrant qui favorise un contact avec le dehors. Ils peuvent sentir la chaleur du soleil ou le souffle du vent sur leur peau, humer les odeurs, prêter une oreille aux différentes sonorités de la route.

Après des kilomètres de paysages, les escales sont l'occasion de faire un bilan du chemin parcouru : « L'humeur du jour qui était répartie sur des hectares de campagne se concentre dans les premières gorgées de vin, dans la nappe de papier qu'on crayonne, dans les mots qu'on prononce. » (p. 57). Les voyageurs sortent de leur rêverie respective, de leur état contemplatif pour partager les émotions vécues au cours de la journée. Ils sont remplis du dehors parcouru et décantent l'espace qui a stimulé l'ensemble de leurs sens durant la journée. Puis, chacun retourne à ses réflexions :

La fin du jour est silencieuse. On a parlé son saoul en déjeunant. Porté par le chant du moteur et le défilement du paysage, le flux du voyage vous traverse, et vous éclaire la tête. Des idées qu'on hébergeait sans raisons vous quittent ; d'autres au contraire s'ajustent et se font à vous comme les pierres au lit d'un torrent. Aucun besoin d'intervenir ; la route travaille pour vous. On souhaiterait qu'elle s'étende ainsi, en dispensant ses bons offices, non seulement jusqu'à l'extrémité de l'Inde, mais plus loin encore, jusqu'à la mort. (p. 57)

L'étendue parcourue ventile les perceptions et donne une étendue nouvelle à la réflexion. Les pensées peuvent alors s'éclaircir et s'organiser autrement. L'horizon mouvant a quelque chose de bénéfique pour l'esprit. Il apaise les angoisses et ancre l'esprit dans la réalité. Le voyageur se coule à l'espace et cette immersion provoque une lente dissolution des concepts qui l'habitent comme si tout à coup la pensée était libérée des entraves habituelles.

2.2.1 L'ajustement de la perception à la mesure de l'espace géographique

Le contact avec l'espace engage le voyageur à se défaire de ce qui, en lui, répond à la civilisation pour s'ajuster au rythme des saisons, celui auquel obéissent les nomades pour leurs déplacements. Ainsi, au cours du séjour à Istanbul, plusieurs signes avertissent les voyageurs du changement de saison qui s'en vient :

Et la saison avançait. Par vent d'ouest, on entendait péter les fusils des chasseurs [...] Les bancs d'espadons aux reflets turquoises passaient silencieusement les détroits en route vers le sud [...] L'automne putride et doré qui avait saisi la ville nous remuait le cœur. C'est que le nomadisme rend sensible aux saisons : on en dépend, on devient la saison même et chaque fois qu'elle tourne, c'est comme s'il fallait s'arracher d'un lieu où l'on a appris à vivre. (p. 95)

L'automne qui s'installe annonce l'hiver et ce passage retentit comme un appel pour les voyageurs. Ils reprennent donc la route et se pressent parce qu'en hiver les routes boueuses ou envahies par la neige deviennent impraticables. Le voyage entretient ainsi une proximité avec un dehors qui impose ses rythmes.

La traversée de divers espaces permet aussi au voyageur d'ajuster sa perception du monde. Il n'est plus devant une carte géographique bidimensionnelle, mais au centre d'une géographie physique qui lui permet de prendre la réelle mesure de celui-ci. La description de la route parcourue entre Tabriz et Téhéran en rend bien compte :

D'abord elle suit le fond d'une vallée plantée de saules. Les montagnes sont rondes et toutes proches, la rivière bruyante et les gués mauvais. Puis la vallée s'évase, devient un large plateau marécageux encore taché de neige. La rivière s'y perd, le regard aussi. La première ondulation est à vingt kilomètres et l'œil en distingue une douzaine d'autres jusqu'à l'horizon. Soleil, espace, silence. Les fleurs ne sont pas encore sorties, mais partout les loirs, les campagnols et les marmottes creusent comme des démons dans cette terre grasse. Chemin faisant on rencontre aussi le héron cendré, la spatule, le renard, la perdrix rouge et parfois l'homme avec son allure de flâneur qui dispose de son temps. C'est une question d'échelle, dans un paysage de cette taille, même un cavalier lancé à fond de train aurait l'air d'un fainéant. (p. 233-234)

L'horizon s'ouvre et le voyageur fait l'inventaire de ce paysage dans lequel l'homme arrive en bon dernier. L'homme change d'échelle, ne pesant plus grand-chose dans ces vastes étendues.

Mais c'est surtout lorsque le voyageur doit franchir des obstacles géographiques qu'il développe une relation très étroite avec l'environnement dans lequel il se trouve. Ceci est

particulièrement vrai dans les régions montagneuses où le relief beaucoup plus accentué ralentit considérablement le déplacement. L'espace prend alors une autre teneur. Comme le voyageur ne peut pas contourner l'obstacle, il doit se plier aux exigences du terrain. Ces portions de la route mettent la mécanique de la frêle voiture à rude épreuve. Pour compenser les limites de celle-ci dans les cols les plus abrupts, l'un des voyageurs doit sortir et pousser la voiture, pendant que l'autre embraye les vitesses :

La route de Cop est excellente parce que les militaires l'entretiennent soigneusement. Mais elle est très raide et monte à trois mille mètres. Il nous fallut pousser et courir constamment; on atteignit le sommet le cœur près d'éclater. Le ciel était bleu et le spectacle d'une splendeur inimaginable : d'énormes ondulations de terre descendaient en moutonnant à perte de vue vers le sud; vingt fois au moins on perdait et on retrouvait la trace claire de la route; au fond de l'horizon, un orage occupait une insignifiante portion du ciel. Un de ces paysages qui à force de répéter la même chose convainquent. (p. 113)

Une fois le sommet atteint, le panorama saisit puissamment le voyageur. Il n'est plus le spectateur passif habituel. Cette fois il a pris part à la dynamique de cette nature accidentée qui s'étend autour de lui. Le voyageur vit alors un moment d'une grande intensité, comme si le relief éprouvé l'ancrait davantage dans le paysage. L'espace oblige le voyageur à suspendre les distractions pour n'être que là, dans l'instant, attentif à ce qui se déroule afin de réagir adéquatement si la situation se corsait. Une fois l'obstacle surmonté, le corps et l'esprit du voyageur demeurent en état d'alerte, entièrement disponibles. L'intensité de la présence du sujet à ce moment modifie ses perceptions, d'où l'émergence pour le voyageur d'une présence au monde jamais éprouvée auparavant.

Mais ce ne sont pas seulement les difficultés rencontrées sur la route qui accentuent la présence sensorielle du sujet au monde. Une longue nuit à la belle étoile peut avoir le même effet :

À l'est d'Erzerum, la piste est très solitaire. De grandes distances séparent les villages. Pour une raison ou une autre, il peut arriver qu'on arrête la voiture et passe la fin de la nuit dehors. Au chaud dans une grosse veste de feutre, un bonnet de fourrure tiré sur les oreilles, on écoute l'eau bouillir sur le Primus à l'abri d'une roue. Adossé contre une colline, on regarde les étoiles, les mouvements vagues de la terre qui s'en va vers le Caucase, les yeux phosphorescents des renards. Le temps passe en thés brûlants, en propos rares, en cigarettes, puis l'aube se lève, s'étend, les cailles et les perdrix s'en mêlent... et on s'empresse de couler cet instant souverain comme un corps mort au fond de sa mémoire où on ira le rechercher un jour. On s'étire, on fait quelques pas, pesant moins d'un kilo, et le mot « bonheur » paraît bien maigre et particulier pour décrire ce qui vous arrive. (p. 122-123)

Chaudement emmitouflé pour résister au froid de la nuit, le voyageur veille. Ses sens sont sollicités par les diverses présences de la nuit, de l'eau qui bout, du ciel constellé d'étoiles, des ondulations de la terre qui se perdent à l'horizon. Toute la nuit, dans une forme de méditation cosmique, le voyageur s'est imprégné du dehors. Lorsqu'apparaissent les premières lueurs de l'aube, celles-ci retentissent au plus profond de lui-même, éveillant toutes les particules qui se trouvent au-dedans pour faire naître cet instant de plénitude.

Comme nous venons de le constater, les contraintes inhérentes à la traversée d'un espace naturel contribuent à l'immersion sensible du sujet dans le monde. L'effort physique pour pousser la voiture, l'assaut du soleil sur la peau, le froid d'une longue nuit à la belle étoile sont autant de morsures de l'extérieur qui dilatent les vaisseaux, épuisent les muscles, vivifiant l'existence du voyageur. Celui-ci accède ainsi à une dimension de la réalité qui lui échappait avant qu'il ne fasse l'expérience du dehors, comme l'explique Rodolphe Christin :

On entre alors profondément dans la vie, découvrant un jeu d'énergies de provenances diverses contribuant à l'avènement d'un autre mode de la conscience, fondé sur une spontanéité de la pensée et du geste doublée d'une vive sensorialité. C'est là une alliance très concrète réunissant le corps et le mental au lieu immédiat, immédiat mais d'une vaste présence. Se sentir dedans, réellement dedans. Dehors mais dedans⁷¹.

L'expérience de l'espace sort complètement le voyageur de la civilisation qui l'a maintenu jusqu'à maintenant dans les sphères du langage et de la pensée, l'isolant de ses autres sens.

2.3 Une lecture du monde qui passe par les sens

Cette nouvelle présence au monde, axée sur la sensation, est très utile quand vient le temps d'affronter certaines situations inhérentes au voyage. Ainsi, face à une culture qui lui est étrangère, le voyageur n'a que très peu de repères pour se situer et pour se diriger. Outre les gestes et les dessins qu'il tracera pour tenter de se faire comprendre, il devra surtout rester à l'écoute de ce que ses perceptions lui transmettent comme informations afin d'interpréter adéquatement les situations qui se présentent à lui. Ainsi, lorsque la peur se manifeste, c'est presque toujours pour l'informer d'un danger qui le menace :

⁷¹ Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, op. cit., p. 162.

Quand cela demeure, on renonce alors à entrer dans *cette* rue, dans *cette* mosquée, ou à prendre *cette* photo. Le lendemain, on se le reproche romantiquement et bien à tort. La moitié au moins de ces malaises sont – on le comprend plus tard – une levée de l'instinct contre un danger sérieux. Il ne faut pas se moquer de ces avertissements [...] entre l'Anatolie et le Khyber Pass il y a plusieurs endroits où de grands braillards lyriques, le cœur sur la main, ignorants comme des bornes, ont voulu à toute force se risquer, et ont cessé de donner de leurs nouvelles. Pas besoin de brigands pour cela; il suffit d'un hameau de montagne misérable et isolé, d'une de ces discussions irritées à propos d'un pain ou d'un poulet où, faute de se comprendre, on gesticule de plus en plus fort, avec des regards de plus en plus inquiets jusqu'à l'instant où six bâtons se lèvent rapidement au-dessus d'une tête. Et tout ce qu'on a pu penser de la fraternité des peuples ne les empêche pas de retomber. (p. 108, l'auteur souligne)

Quand survient un danger, tout un arsenal instinctif entre en action pour protéger le voyageur. Celui-ci ne peut déterminer exactement la cause de son malaise, mais détecte quelque chose grâce à un flair qu'en situation normale il n'utilise pratiquement jamais. Il faut savoir écouter ces signaux car ce sont, bien souvent, des malentendus insignifiants qui peuvent mener le voyageur à sa perte. La peur dévoile en fait la vulnérabilité du voyageur, soit parce que celui-ci court un réel danger, soit parce qu'à certains moments, le voyageur fragilisé n'oppose plus assez de limites à l'extérieur qui, tout à coup, le submerge : « Lorsqu'on est trop fatigué, ou seul depuis trop longtemps, ou dans l'instant de dispersion qui succède à une poussée de lyrisme, [la peur] vous tombe dessus comme une douche glacée. » (p. 107)

2.3.1 La maladie

C'est cette même vulnérabilité qui affecte le voyageur lorsqu'il tombe malade. Comme les perceptions sont d'abord des données sensorielles, si le corps est perturbé, les perceptions seront affectées par l'état physique du voyageur :

Lorsque je me sens ainsi diminué, alors la ville m'attaque. C'est très soudain; il suffit d'un ciel bas et d'un peu de pluie pour que les rues se transforment en bourbiers, le crépuscule en suie, et Prilep, tout à l'heure si belle, se défasse comme du mauvais papier. Tout ce qu'elle peut avoir d'informe, de nauséabond, de perfide, apparaît avec une acuité de cauchemar : le flanc blessé des ânes, les yeux fiévreux et les vestons rapiécés, les mâchoires cariées et ces voix aigres et prudentes modelées par cinq siècles d'occupation et de complots. Jusqu'aux tripes mauves de la boucherie qui a l'air d'appeler au secours comme si la viande pouvait mourir deux fois. (p. 79)

Le voyageur vulnérabilisé se sent menacé de toute part, comme si ses filtres perceptifs n'agissaient plus aussi bien. Tout revêt les couleurs de la maladie et la réalité extérieure prend des formes inquiétantes. Mais Bouvier ne se laisse pas abattre indéfiniment et tente de

reprendre le contrôle qu'il a perdu pendant un moment. Pour y arriver, il s'adonne à de petits rituels :

En esprit je passe la rue à l'acide, au cautère. Puis j'essaie d'opposer l'ordre au désordre. Retranché dans ma chambre, je balaie le plancher, me lave à m'écorcher, expédie laconiquement le courrier en souffrance et reprends mon travail en m'efforçant d'en expulser la rhétorique, les replâtrages, les trucs : tout un modeste rituel dont on ne mesure probablement pas l'ancienneté, mais on fait avec ce qu'on a. (p. 79)

Ces gestes expriment une volonté de purger, non seulement la maladie, mais tous les filtres qui obstruent la circulation du sens. La maladie est l'occasion de faire table-rase, de récurer la crasse accumulée au cours des années, au propre comme au figuré.

Une fois la maladie repoussée, la réalité apparaît autrement. Les perceptions ont été purifiées, ce qui donne au voyageur une acuité nouvelle :

Lorsqu'on reprend le dessus c'est pour voir par la fenêtre, dans le soleil du soir, les maisons blanches qui fument encore de l'averse, l'échine des montagnes étendue dans un ciel lavé et l'armée des plants de tabac qui entoure la ville de fortes feuilles rassurantes. On se retrouve dans un monde solide, au cœur d'une grande icône argentée. La ville s'est reprise. On a dû rêver. Pendant dix jours on va l'aimer; jusqu'au prochain accès. C'est ainsi qu'elle vous vaccine. (p. 79-80)

Non seulement la réalité extérieure a repris sa place, la ville ne l'attaque plus, mais le voyageur est présent au monde d'une manière plus spontanée. Le rapport qu'il entretient avec l'extérieur semble moins déterminé. Quand la maladie cède, le voyageur reprend le contrôle, mais surtout il a appris à négocier avec l'indétermination que le virus a introduite en lui. La maladie est une manière d'appriivoiser l'altérité, de rendre le voyageur plus fort, plus à même de négocier avec l'extérieur. C'est en tout cas la fonction que Bouvier lui attribue, affirmant qu'ainsi, la ville le vaccine. La maladie apparaît donc comme un mal nécessaire qui permet de se débarrasser du superflu et d'accéder à une présence au monde renouvelée.

Bouvier dispense ses conseils au voyageur potentiel que représente son lecteur, affirmant que certaines précautions permettent d'éviter la plupart des infections : « Des avertissements, mais pas de lois : rien qu'une musique du corps, perdue depuis longtemps, qu'on retrouve petit à petit et à laquelle il faut s'accorder. » (p. 78). C'est encore de l'instinct dont il est question ici. Si le voyageur procède à une lecture du monde appropriée il ne tombe pas malade pour rien. C'est ce que les Américains présents à Kaboul ne semblent pas avoir

compris. Ils croient qu'en appliquant à la lettre ce que dictent leurs livres, ils seront en mesure de se prévaloir de tout : « Quant aux Américains, on les voyait moins encore. Ils vivaient en marge à leur ordinaire, apprenaient le pays dans les livres, circulaient peu et buvaient leur eau bouillie, crainte de virus et de maladies qui d'ailleurs ne les rataient pas. » (p. 380) En ne se référant qu'à leurs principes ils font complètement abstraction du milieu dans lequel ils se trouvent. Un peu comme le touriste, ils conservent entre eux et la réalité du voyage plusieurs intermédiaires afin de garder un semblant de contrôle sur l'Autre. Ces mesures échouent, ce qui montre comment le désir de maîtriser l'extérieur peut être vain. À l'inverse, Bouvier s'entretient avec la population locale et celle-ci lui transmet ses connaissances et les remèdes avec lesquels elle-même se soigne : « Se rappeler aussi que la nourriture locale contient ses propres antidotes – thé, ail, oignons – [...] » (p. 78). La sensation est donc la seule manière de se placer directement en contact avec la réalité extérieure, c'est-à-dire sans le recours à d'autres intermédiaires. Ces mécanismes de lecture du monde sont plus ou moins conscients au départ, mais l'expérience les révèle et un certain apprentissage les affine. Ainsi, le voyageur délaisse les habitudes perceptives de son milieu et s'accorde de mieux en mieux au monde qui l'entoure.

2.3.2 Les sésames : des clés d'accès à l'Autre

Plus le voyage avance, plus Bouvier perfectionne sa lecture du monde et découvre de nouveaux moyens pour le décoder. Ainsi, au hasard des rencontres et des événements, il trouve dans le rire, la poésie et la musique des moyens infaillibles pour établir le contact avec les gens qu'il croise, particulièrement les plus revêches. Ce que Bouvier nomme ses « sésames », en référence au mot de passe utilisé par Ali Baba pour accéder à la caverne remplie de trésors, fonctionne comme la formule magique et ouvre des portes inespérées.

Ainsi, lorsque Bouvier et Vernet arrivent à Téhéran, ils sont décidés à gravir les échelons. La ville est plus prospère que celles dans lesquelles ils ont séjourné précédemment et ils sont convaincus qu'ils pourront y trouver rapidement un travail. Pourtant, si les gens sont accueillants, rien n'aboutit. Ils rencontrent enfin le directeur de l'Institut franco-iranien, sur lequel ils placent beaucoup d'espoir, mais celui-ci, comme les autres, les éconduit gentiment. Les pourparlers continuent et la situation devient de plus en plus inextricable

jusqu'au moment où Vernet est assailli par un fou rire incontrôlable qu'il communique à Bouvier. Le directeur d'abord mal à l'aise est lui aussi gagné par l'euphorie des deux voyageurs. Quand ils se calment enfin, l'ambiance s'est complètement transformée et le directeur leur offre du travail :

Je n'oubliais pas que c'est sur un éclat de rire que le vent avait tourné pour nous. Depuis, j'ai toujours en réserve quelque chose de cocasse à me murmurer quand les affaires tournent mal; quand par exemple, des douaniers, penchés sur votre passeport périmé, décident de votre sort dans une langue incompréhensible, et qu'après quelques interventions mal accueillies, vous osez à peine lever les yeux de vos chaussures. Alors un calembour absurde, ou le souvenir de circonstances dont la drôlerie ne s'use pas, peuvent suffire à vous rendre l'esprit et même à vous faire rire à pleine voix, seul dans votre coin, et les uniformes – c'est à leur tour de ne plus comprendre – vous considèrent avec perplexité, s'interrogent du regard, vérifient leur braguette et se composent un visage... jusqu'au moment où ils retirent on ne sait pourquoi, les bâtons qu'ils mettaient dans vos roues. (p. 245-246).

Le rire qui survient est nerveux, il sert d'exutoire permettant de relâcher la tension accumulée. Lorsque les points de vues diffèrent, que la communication est déficiente, parfois la seule arme qui reste est le rire. En effet, il introduit un doute dans l'esprit de l'adversaire et désamorce sa stratégie, surtout si celui-ci s'adonne à un jeu de pouvoir. Le rire oblige à trouver un consensus, un terrain d'entente.

C'est par un hasard semblable que Bouvier et Vernet découvrent un autre sésame : celui de la poésie. Ils ont fait peindre en persan une strophe du poète Hâfiz⁷² sur la portière de leur voiture sans savoir que cette ornementation allait parfois leur servir de laisser-passer :

Retrouvé, aux étapes, ces meutes de curieux serrés autour de la voiture, et le flic qui déchiffre laborieusement sur notre portière cette inscription qui pourrait être subversive. Dès le second vers, le public enchaîne en chœur, l'exercice se transforme en récitation murmurante, les visages grêlés s'éclairent, et les verres de thé qu'il était tout à l'heure impossible d'obtenir surgissent comme par enchantement. (p. 260-261).

La strophe agit comme un sésame en désamorçant l'hostilité des gens qui comprennent tout à coup qu'ils ont affaire à des voyageurs qui ont saisi l'âme de leur pays. Il faut savoir que la poésie a un statut très important en Iran. Même dans les campagnes reculées, les gens

⁷² Voici la strophe en question : « *Même si l'abri de la nuit est peu sûr / et ton but encore lointain / sache qu'il n'existe pas / de chemin sans terme / Ne soit pas triste* », (p. 251). Hâfiz est un poète et un mystique persan né à Chiraz en Iran aux environs de 1320. Il est surtout connu pour ses poèmes lyriques, les *ghazals* qui évoquent les thèmes mystiques du soufisme en mettant en scène les plaisirs de la vie.

connaissent par cœur des poèmes entiers des grands poètes persans. Le sésame vient toucher l'autre dans sa sensibilité, son intimité et lui démontre que l'étranger qui se trouve devant lui, malgré toute l'incompréhension qui les sépare l'un de l'autre, a saisi quelque chose.

La musique est aussi un sésame qui favorise la rencontre entre le voyageur et le peuple : « Ici, comme en Serbie, la musique est une passion. C'est aussi un « Sésame » pour l'étranger : s'il l'aime, il aura des amis. S'il enregistre, tout le monde, même la police, s'emploiera à lui racoler des musiciens. » (p. 82). Lorsque Bouvier et Vernet quittent la Suisse, ils emportent dans leurs bagages un enregistreur afin de capter sur bande magnétique le riche folklore des Balkans. C'est lors d'un court voyage en Yougoslavie, quelques années auparavant, qu'ils ont découvert la richesse des musiques traditionnelles de ces régions⁷³. Connaissant leur souhait, Mileta, l'ami artiste de Vernet qui les accueille à Saïmichte, leur propose d'aller rencontrer les Tziganes qui se terrent au nord du pays. Les trois amis se rendent ainsi à Bogoïevo, une campagne reculée qui leur sert de repaire⁷⁴. À leur arrivée, il fait nuit et le village semble endormi, hormis une cabane éclairée dans laquelle quelques-uns d'entre eux veillent. Avant d'entrer, les voyageurs observent par un carreau ce qui se passe à l'intérieur :

Assis en rang derrière une table chargée de litres à moitié vides, cinq Tziganes dans la quarantaine, cinq Tziganes pouilleux, guenilleux, finauds, distingués, grattaient leurs instruments rapiécés et chantaient. Des visages à larges pommettes. Des cheveux noirs, plats, longs sur la nuque. Des visages d'Asiates, mais frottés à tous les petits chemins d'Europe, et cachant l'as de trèfle ou la clé des champs au fond de leurs feutres mités. Il est très rare de surprendre les Tziganes au gîte; cette fois-ci, nous ne pouvions pas nous plaindre, c'était vraiment le terrier. (p. 42-43)

L'arrivée des voyageurs perturbe la petite fête, mais lorsque les Tziganes reconnaissent que les nouveaux venus appartiennent au monde du voyage comme eux, ils leur font une

⁷³ « Quand j'avais dix-neuf ans, Thierry, Jacques Choisy – un autre ami – et moi-même avons fait une traversée hallucinante et hallucinée de la Yougoslavie [...] De la Bosnie, nous avons dû bifurquer sur Belgrade, seul endroit où nous pouvions faire prolonger nos visas. Et là, dans un état tout à fait insomniaque parce que nous conduisions jour et nuit pour arriver à temps [...] nous avons découvert [...] cet admirable folklore qui pulse dans tous les Balkans. », Nicolas Bouvier, *Routes et déroutes*, op.cit., p. 68.

⁷⁴ « Il y a aujourd'hui environ cent mille Tziganes dans les campagnes yougoslaves. Moins qu'autrefois. Beaucoup ont péri pendant la guerre, massacrés ou déportés par les Allemands [...] Cependant, il existe encore quelques rares villages de Tziganes cachés au fond des provinces qui longent la frontière hongroise. » (p. 39-40).

place et reprennent leurs instruments : « il existe [...] un répertoire tzigane sur lequel ils sont très discrets et qu'on n'entend que rarement. Mais ce soir-là, dans leur repaire et sur leurs instruments bricolés, c'était justement leur musique qu'ils jouaient. » (p. 43).

Au cours de la soirée, Mileta leur sert d'intermédiaire : « Entre les tournées nous parlions; en français à Mileta, qui s'adressait en serbe au patron qui traduisait en hongrois au Tziganes et retour. » (p. 43). Cette chaîne de traduction leur permet de comprendre les paroles chantées sur ces musiques : « Des chansons frustres, excitées, vociférantes qui racontent en langue *romani* les avatars de la vie quotidienne : larcins, petites aubaines, lune d'hiver et ventre creux... » (p. 43). L'une d'elles raconte l'histoire de Janos, qui vole une poule pour l'offrir à sa mère. Les paroles de la complainte ouvrent tout un univers de sens à la musique qu'ils entendent :

Pendant que Janos disparaissait avec ses volailles plumées et que les Tziganes scandaient sa fuite sur leurs crincrins avec une turbulence de gosses, un vieux monde sortait de l'ombre. Nocturne et rustique. Rouge et bleu. Plein d'animaux succulents et sagaces. Monde de luzerne, de neige et de cabane disjointes où le rabbin en caftan, le Tzigane en loques et le pope à la barbe fourchue se soufflaient leurs histoires autour du samovar. Un monde dont ils changeaient l'éclairage avec désinvolture, passant sans crier gare d'une gaîté de truands à des coups d'archets déchirants... (p. 45)

Les paroles de la complainte, les sonorités des divers instruments du petit orchestre et l'intensité avec laquelle les musiciens s'exécutent font naître des émotions, apparaître des personnages et un monde que Bouvier cherche à traduire dans cette image. Le voyageur reçoit ainsi la musique comme une charge. Il va l'interpréter à sa manière, mais si elle évoque un cœur qui bat, c'est son propre cœur qu'il entendra. Ainsi, le sésame agit comme une clé qui donne accès à l'autre et à sa culture. Par ce langage universel, le voyageur parvient à transcender l'obstacle de la langue et à décoder certains traits spécifiques à l'autre culture.

2.3.3 La résistance de l'autre culture

Si la musique est une forme d'expression qui transcende les frontières et favorise la rencontre avec l'autre, la compréhension rencontre parfois aussi certains obstacles. Ainsi, sur la route entre Belgrade et Prilep, les voyageurs assistent à un repas traditionnel, entrecoupé de musique et de danse :

Près du dressoir où elle empilait ses assiettes, la servante s'était mise à danser, gauchement d'abord, le haut du corps immobile, puis de plus en plus vite. Kosta tournait

lentement autour de la table, ses doigts carrés votaient sur les touches [*sic*]. La tête penchée, il écoutait son clavier comme on écoute une source. Lorsqu'il cessait de marcher, seul le pied gauche marquait la mesure, le visage placide semblait à peine concerné par le rythme. C'est cette retenue qui fait les vrais danseurs. (p. 53)

Alors que les gens participent à l'événement, soit en jouant d'un instrument, soit en exécutant quelques pas de danses d'abord discrets, mais qui révèlent ensuite des danseurs accomplis, les voyageurs sentent un écart se creuser entre eux et le reste du groupe : « Nous qui ne savions pas danser, cette musique nous montait à la figure et s'y défaisait en tiraillement sans profit. » (p. 53). Les voyageurs apprécient les rythmes, la mélodie et les mouvements des danseurs, mais ils ne savent pas comment réagir à ce qui se déroule devant eux. Ils restent des spectateurs extérieurs à la manifestation, incapables d'interpréter l'émotion qui circule parce que les gestes pour le faire appartiennent à l'autre culture et doivent faire l'objet d'un apprentissage, d'une insertion plus prolongée à l'intérieur de celle-ci. Ils apprécient le moment mais ils ne peuvent pas le savourer avec la même intensité que les autres : « Le docteur faisait rendre gorge au violon; l'archet emmenait les cordes sur deux bons centimètres pendant qu'il soupirait, transpirait, se gonflait de musique comme un champignon sous l'averse. » (p. 53). L'altérité jette ainsi un voile sur la réalité ambiante. Le voyageur s'approche de cette autre réalité, mais à certains égards elle lui échappe complètement, puisqu'il ne possède pas toutes les clés pour décoder ce qui se passe.

2.4 Idéalisation de l'ailleurs vs. réalité rencontrée

Bouvier est parti, convaincu que l'Europe a volontairement laissé un blanc sur les cartes géographiques, un manque qu'il considère inadmissible et qu'il se propose de combler par le voyage qu'il entreprend :

Dans les universités de la fin des années quarante, l'Asie, cette « mère courbée » que l'Occident avait conquise, [...] était de plus une mère muette. On parlait des Croisades, et des Lusignans sans mentionner Saladin, de la Grande Catherine sans souffler mot de l'investissement de la Sibérie [...] Les professeurs – même excellents – tombaient en catalepsie dès qu'on s'éloignait du monde judéo-chrétien. Ce blanc de la carte me paraissait douteux, absurde, je suis donc allé chercher comme Gorki « mes universités sur les routes »⁷⁵.

C'est aussi pour s'éloigner d'un milieu oppressif et contraignant qu'il décide de partir :

⁷⁵ Nicolas Bouvier, « Routes et déroutes. Réflexion sur l'espace et l'écriture », *op. cit.*, p. 183.

[...] il y a des choses devant lesquelles on ne peut que fuir : des lieux, des familiers, des « raisons » qui nous chantent une chanson si médiocre qu'il ne reste qu'à prendre ses jambes à son cou. On part pour s'éloigner d'une enfance étouffante, pour ne pas occuper la niche que les autres déjà vous assignent, [...]»⁷⁶.

On a donc ici un individu en rupture avec son milieu, qui acceptera d'emblée de remettre en question son identité. Le motif du voyage⁷⁷ chez Bouvier ressemble à celui identifié par Gérard Cogez chez certains voyageurs du XX^e siècle, c'est-à-dire la recherche d'un autre cadre de valeur parce que celui dans lequel le sujet s'insère, socialement et culturellement, lui apparaît inadéquat : « Ils ont saisi cette occasion d'aller vérifier en d'autres lieux, où régnaient d'autres formes d'organisation, d'autres conceptions de la vie sociale et relationnelle, d'autres critères esthétiques, si la condamnation de leur milieu d'origine était fondée.⁷⁸ » Le voyage permet à Bouvier de sortir d'un milieu qu'il juge étouffant et de combler les lacunes de l'éducation qu'il a reçue.

Au début du voyage, la rusticité de l'existence qu'il découvre chez les peuples rencontrés fait surgir avec plus de clarté encore l'atmosphère irrespirable de son milieu. Bouvier manifeste ces contrastes dans les nombreuses comparaisons qu'il établit entre cette nouvelle réalité qu'il découvre et son milieu d'origine. Ainsi, alors que Bouvier et Vernet se trouvent à Prilep en Macédoine, ils écoutent la radio suisse. Cet événement leur permet de mesurer la distance prise avec leur milieu depuis le début du voyage :

[...] il n'y a guère que six semaines que nous sommes partis mais la voix gourmée et didactique des speakers nous fait sursauter. Ces voix de tableaux noirs, tellement de chez nous. J'ose à peine ouvrir la bouche de peur de m'entendre moi aussi. Je me demande combien de temps il faudrait passer sur les routes et dans quelles canailleries il faudrait se lancer pour perdre ce ton pastoral. (p. 85-86)

⁷⁶ Nicolas Bouvier, *L'échappée belle. Éloge de quelques pérégrins*, Genève, Éditions Métropolis, 1996, p. 105.

⁷⁷ Le récit de voyage est porteur du motif du voyage, qui bien souvent se dévoile au cours du périple. Autrefois, le motif pouvait clairement être déterminé par des questions économiques ou politiques comme ce fut le cas des grands explorateurs qui partaient à la recherche de nouveaux territoires à conquérir et à exploiter ou encore de commerçant qui partaient pour vendre ou acheter diverses marchandises.

⁷⁸ Gérard Cogez, *Les écrivains voyageurs au XXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 29.

Le fait de se trouver en dehors de chez lui depuis un moment accentue le contraste d'une voix aux accents familiers. Un écart s'est creusé depuis le départ qui révèle au voyageur sa propre altérité. Ce qu'il repousse avec persistance lui saute au visage alors qu'il ne s'y attendait pas.

Ce rejet du monde occidental prédispose Bouvier à valoriser les particularités culturelles des endroits où il séjourne. Toujours à Prilep, il visite une église orthodoxe, puis une mosquée. Ce qui le frappe, c'est la proximité entre Dieu et l'homme qui transparaît dans ces lieux de culte :

Une fraîcheur affable et une absence de gravité qui n'exclut pourtant pas la grandeur. Rien comme dans nos églises ne suggère le drame ou l'absence, tout indique entre Dieu et l'homme une filiation naturelle, source de candeur dont les croyants n'ont pas fini de se réjouir. Une pause dans cette demeure, les pieds nus sur la laine rugueuse, fait l'effet d'un bain de rivière. (p. 70)

Le voyageur découvre une autre manière de concevoir la relation à Dieu. Plutôt qu'une ambiance austère et une sensation d'écrasement, ce qui suggère la présence de Dieu semble apaiser les angoisses du voyageur et lui procurer un bienfait immédiat. Bouvier utilise la comparaison pour illustrer le contraste entre cet univers inédit et son milieu d'origine.

Le positionnement que Bouvier manifeste envers sa propre culture avant même son départ introduit un rapport de force entre l'ici et l'ailleurs. Ainsi, en rejetant massivement ce qui provient de l'*ici*, ce qu'il va découvrir *ailleurs* sera nécessairement meilleur. C'est ce que nous pouvons observer dans les comparaisons : la valorisation de l'ailleurs s'effectue toujours à partir d'une dévaluation de l'ici. C'est dans cet aspect de la comparaison que s'insère un jugement de valeur qui nous fait dire que le voyageur, dans les premiers moments du voyage, idéalise les milieux qu'il découvre. Il n'est pas encore suffisamment dépris de lui-même pour apprécier le monde pour ce qu'il est, c'est-à-dire sans le faire transiter par le Même.

2.4.1 La désillusion

La critique qui émerge dans les comparaisons va se nuancer au cours du voyage car la valorisation excessive de l'autre culture rencontre des limites dans la réalité. Bouvier doit

réévaluer ses positions lorsqu'il découvre que cette existence plus rustre qu'il valorisait comporte aussi son lot d'inconvénients. Ainsi, la réalité des pays visités au début du voyage, des pays communistes en l'occurrence, rattrape les voyageurs et complexifie considérablement leur tâche lorsqu'ils veulent faire souder un porte-bagage sur le toit de leur voiture. L'entreprise, simple en apparence, devient un véritable casse-tête à cause du manque de ressources. Après des heures de discussions par gestes et par dessins avec le serrurier du village, les voyageurs doivent renoncer à leur projet : « J'ai perdu ma matinée, lui la sienne, mais comment lui en vouloir? Que faire quand tout manque? La frugalité élève la vie, c'est entendu, mais cette pénurie continuelle l'endort. » (p. 61). Comme la population, Bouvier essuie les failles du communisme qui raréfie tout : les outils, les pièces, les matières premières. C'est un état de choses auquel il ne peut rien. Il a quand même le choix, celui de reporter son projet à plus tard, car contrairement à cette population, il n'est que de passage.

La désillusion sera plus grande encore à Istanbul, où les voyageurs sont surpris du peu d'intérêt que les gens démontrent pour l'exposition de Vernet et les conférences que Bouvier prononce, préférant les passe-temps futiles et les gadgets rutilants :

Effectivement les bourgeois d'Istanbul ne se souciaient guère de peinture moderne, ni de reportages sur l'étranger. Non ; ils voulaient du quotidien. Des meubles nickelés justement, et de fortes chanteuses rousses, et d'interminables parties de tric-trac pleines d'effusions sous les platanes. Un peu de poésie, beaucoup de boustifaille, des voitures américaines [...] Quant à l'art, ils étaient convaincus d'avoir déjà fourni plus que leur part; ils n'avaient qu'à regarder leurs merveilleuses mosquées [...] Ils trouvaient le temps venu d'être pratique et s'y employaient jovialement. (p. 91).

Il y a une déception qui pointe derrière ce propos. Le voyageur avait probablement imaginé trouver autre chose; un amour de l'art, une culture vivante qui puise à travers sa richesse historique. En pensant ainsi, le voyageur a projeté ses aspirations sur l'Autre, sans considérer que celui-ci pouvait avoir des désirs différents de lui. Ce sont ces attentes préalables qui suscitent ensuite la déception.

Pourtant, lorsque les voyageurs s'arrêtent à Bayburt, un village isolé et très pauvre de la campagne anatolienne, Bouvier nuance davantage son propos. Il saisit mieux pourquoi les Turcs nourrissent un si grand intérêt pour les commodités matérielles même si c'est au détriment des trésors culturels qu'ils possèdent :

Il est bien naturel que les gens d'ici n'en aient que pour les moteurs, les robinets, les haut-parleurs et les commodités. En Turquie, ce sont surtout ces choses là qu'on vous montre, et qu'il faut bien apprendre à regarder d'un œil nouveau. L'admirable mosquée de bois où vous trouveriez justement ce que vous êtes venus chercher, ils ne penseront pas à la montrer, parce qu'on est moins sensible à ce qu'on a qu'à ce dont on manque. (p. 115-116).

Ici aussi l'indigence matérielle est grande. Le communisme n'est pas en cause, mais la Turquie commence à peine à se moderniser. Le voyageur, lui, nourrit des attentes précises qui ne correspondent pas à la réalité vécue ici. Il doit confronter ses limites : même s'il rejette les valeurs matérielles et le confort qu'elles procurent, ayant choisi la précarité pour son voyage, il doit essayer de comprendre le contexte qui fait naître ce désir présent dans la population :

Ils manquent de technique ; nous voudrions bien sortir de l'impasse dans laquelle trop de technique nous a conduits : cette sensibilité saturée par l'Information, cette Culture distraite, « au second degré ». Nous comptons sur leurs recettes pour revivre, eux sur les nôtres, pour vivre. On se croise en chemin, sans toujours se comprendre, et parfois le voyageur s'impatiente ; mais il y a beaucoup d'égoïsme dans cette impatience-là. (p. 116).

Bouvier se rétracte complètement du premier mouvement qu'il a eu et prend conscience d'une chose importante : pour arriver à comprendre l'autre, il faut être capable de se mettre à sa place, de s'éloigner de sa propre échelle de valeur qui peut ne pas correspondre à celle de l'Autre. La Turquie a besoin de tout sur le plan matériel, alors que la civilisation occidentale étouffe sous le poids de ses possessions. Bouvier réalise ici que chaque culture vaut pour elle-même et la révolte qu'il nourrit vis-à-vis de la sienne ne peut être transposée dans un autre contexte. Par contre, lorsque deux cultures se rencontrent, comme c'est le cas ici entre le voyageur et la population turque, elles peuvent avoir beaucoup à apprendre l'une de l'autre.

Si le voyage représente au départ un moyen de fuir un milieu dont il rejette les valeurs, c'est autrement qu'il devra prendre ses distances avec celui-ci. Bouvier agit au départ sur un mode binaire, valorisant l'ailleurs pour mieux critiquer son milieu. Rapidement, il doit se rendre à l'évidence que les excès qu'il dénonce chez lui ne trouvent pas d'écho dans les pays qu'il traverse. Le voyageur prend ainsi conscience des réactions qui le hantent et qui introduisent un filtre entre lui et la réalité rencontrée.

C'est ainsi que la dynamique introduite par l'altérité ébranle les certitudes. Elle crée un mouvement, une circulation et impose au voyageur une réorganisation imprévue de ses sens

et de sa pensée. C'est peut-être seulement à partir du moment où il est déjoué dans ses plans initiaux que le voyageur commence son véritable voyage. Bouvier note d'ailleurs que le motif du voyage n'est pas nécessairement celui qui avait été identifié au départ : « Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. » (p. 12). Le projet initial s'effrite ainsi au profit de quelque chose de plus grand qui entraîne le voyageur là où il n'aurait pu l'imaginer au préalable.

CHAPITRE 3

L'USURE DU MONDE

Dans ce troisième chapitre, nous envisagerons l'altérité comme une « force altérante⁷⁹ », qui va peu à peu transformer la perspective du voyageur sur le monde en le dépouillant encore un peu plus des structures qui le déterminent. Le long séjour à Tabriz marque un tournant dans le récit. Alors que les premiers mois du voyage étaient remplis d'espérance et d'enthousiasme, cette seconde étape du périple est éprouvante, autant physiquement que mentalement. Les voyageurs doivent surmonter divers obstacles et subissent de nombreux revers. L'épuisement devient de plus en plus manifeste dans la narration des événements. Si le voyageur est plus vulnérable lorsque l'altérité survient avec force, sa fragilité le rend plus réceptif vis-à-vis du monde qui l'entoure.

C'est au titre du récit et aux propos de Bouvier sur son voyage qu'il faut revenir pour comprendre peut-être un peu mieux ce qu'il a voulu exprimer dans ces pages. Ainsi, *L'Usage du monde* peut contenir deux sens : d'abord il désigne l'apprentissage du voyage, c'est-à-dire savoir comment faire usage du monde⁸⁰ pour vivre, écrire, peindre, pour aller à la rencontre de l'Autre. La deuxième dimension du titre est intimement liée à la première puisque cet accès à l'autre se perfectionne avec l'usure que le monde produit sur le voyageur. L'usure se produit dans la durée et caractérise l'état altéré du voyageur suite à une série d'épreuves, mais aussi à une certaine acclimatation à l'altérité comme en rend compte ici Rachel Bouvet :

[...] l'altération [...] résulte de l'interaction entre le sujet et l'objet, elle met en jeu un véritable processus de transformation qui peut selon les cas affecter l'identité, le corps,

⁷⁹ Gilles Thérien, « Littérature et altérité. Prolégomènes », *loc. cit.*, p. 135.

⁸⁰ D'ailleurs, au moment où il choisit le titre, il en précise la définition : « *L'Usage du monde*, oui, bien. Mais une ambiguïté : l'usage qu'on en fait et non pas l'usage qu'on en a. », François Laut, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit*, *op. cit.*, p. 176.

l'apparence extérieure, la faculté d'interagir avec les signes, les relations interpersonnelles, l'état d'esprit, l'équilibre psychologique, etc⁸¹.

Le voyage oblige ainsi son protagoniste à se débarrasser du superflu. Cette altération progressive va tranquillement transformer la vision du monde du voyageur et le rendre tout à fait disponible au monde et à l'Autre.

Les premières traces d'usure, Bouvier les remarque sur les visages des vieillards qu'il croise à Prilep. Sur ces faciès parcheminés, il perçoit une souplesse, une légèreté, une adaptabilité infinies. Ces hommes semblent épurés, lavés des soucis inutiles. En fait, ils incarnent l'usure nécessaire pour apprécier adéquatement l'existence :

Ces vieux plaisantins sont ce qu'il y a de plus léger dans la ville. À mesure qu'ils blanchissent et se cassent, ils se chargent de pertinence, de détachement et deviennent semblables à ces *bonhommes* que les enfants dessinent sur les murs. Des *bonhommes* ça manque dans nos climats où le mental s'est tellement développé au détriment du sensible; mais ici, pas un jour ne passe sans qu'on rencontre un de ces êtres pleins de malice, d'inconscience et de suc, porteurs de foin ou rapetasseurs de babouches, qui me donnent toujours envie d'ouvrir les bras et d'éclater en sanglots. (p. 82)

Bouvier est fasciné par ce passage du temps et des épreuves qu'il peut lire sur leurs visages. Les vieillards constituent une richesse sur laquelle on ne mise pas chez lui et c'est un manque. Ce n'est pas la décrépitude matérielle qu'il remarque, mais plutôt la sagesse, la simplicité et l'incroyable aptitude à la légèreté à laquelle peuvent s'adonner ces hommes qui semblent délivrés de quelque chose.

3.1 Tabriz

Les voyageurs restent six mois à Tabriz, immobilisés par les conditions des routes, qui deviennent impraticables une fois l'hiver arrivé. Durant ces longs mois, la ville est pratiquement isolée du reste du monde :

Excepté cette route souvent fermée par la neige ou par les boues du printemps, et l'autobus vert amande qui met parfois quatre jours pour atteindre Téhéran, rien ne relie la ville au monde extérieur. Dans son berceau de peupliers, de terre fauve et de vent, elle vit pour elle, à part. (p. 141)

⁸¹ Rachel Bouvet, *Pages de sable*, op. cit., p. 168.

La durée de ce séjour permet aux voyageurs de s'insérer profondément dans la réalité de la ville, mais aussi d'apprendre à vivre avec de nombreuses contraintes qui précarisent leur statut. La ville est pauvre et ils ne travaillent pas autant qu'ils le souhaiteraient. S'ils réussissent à vivre sans toucher à un compte en banque gardé en réserve pour une autre portion du voyage, ils ne parviennent pas à accumuler l'argent nécessaire à la suite du périple⁸². Tabriz est donc l'expérience d'un dépouillement difficile, mais essentiel car il permet d'accéder à une dimension plus fondamentale de l'existence. Le chapitre s'ouvre d'ailleurs sur une strophe du poète Hâfiz qui résume le caractère particulier de ce séjour : « *Le palais du mendiant / c'est l'ombre des nuages* ». (p. 130).

3.1.1 La circulation du voyageur

Tabriz est un carrefour culturel, notamment par sa situation géographique, entourée au nord par l'Azerbaïdjan, au Nord-Ouest par l'Arménie, à l'Ouest par la Turquie, au Sud-Ouest par le Kurdistan et enfin à l'Est s'étend l'Iran. Différentes communautés la peuplent : des Russes, des Juifs et des Kurdes, mais surtout des Arméniens et des Turcs entre lesquels la tension est palpable. Le génocide arménien est un épisode récent, doublé du fait que les *arbabs*, les grands propriétaires des villages environnants, sont turcs et profitent des ressources de leurs riches domaines, laissant les pauvres à leur misère :

Bad people disait la veuve en baissant pudiquement les yeux. Elle aurait sans doute rangé le vieux M... dans cette catégorie. C'était un *arbab* turc dont les Arméniens nous avaient dit tant de mal qu'on lui rendit visite par simple curiosité. Le désir d'entreposer notre voiture dans la remise qu'il possédait à deux pas de chez nous y était aussi pour quelque chose. Il accepta aussitôt et nous reçut courtoisement, très amusé par cette démarche de « l'ennemi » [...]. (p. 132).

L'*arbab* qui a vécu cinq ans en France et qui parle un excellent français s'avère aussi un excellent intermédiaire pour leur faire saisir la réelle identité de cette ville aux multiples appartenances :

⁸² C'est François Laut qui rapporte ces détails dans la biographie consacrée à Bouvier. Si Thierry est un peu découragé du succès de sa dernière exposition où il n'a vendu aucune toile, Bouvier profite de ses contacts dans la classe aisée de Tabriz pour recruter quelques élèves à qui il donne des leçons de français. C'est donc lui qui « subvient seul aux besoins du duo », François Laut, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit, op. cit.*, p. 84, et cet argent qui rentre « évite de toucher au pécule genevois », *Ibid.*, p. 85.

Voyez-vous... la ville n'est ni turque, ni russe, ni persane... elle est un peu tout cela, bien sûr, mais au fond d'elle-même elle est centre-asiatique. Notre dialecte turc, difficile pour un Stambouli, se parle pratiquement jusqu'au Turkestan chinois. Vers l'ouest, Tabriz est le dernier bastion de l'Asie centrale, et quand les vieux lapidaires du bazar parlent de Samarkand où ils allaient chercher leurs pierres, il faut voir de quelle oreille on les écoute... l'Asie centrale, dit-il encore, cette chose à laquelle, après la chute de Byzance, vos historiens européens n'ont plus rien compris. (p. 134-135).

La dernière remarque de l'*arbab* vient toucher une corde sensible chez Bouvier, lui qui est parti vers l'Est pour combler ce blanc sur la carte, découvrir cette filiation de l'Asie comme mère de l'Europe. Le séjour à Tabriz sera l'occasion de combler cette lacune en voyant sur place la complexité culturelle qui règne dans cette région du monde. La ville possède un caractère qui lui est propre, mais cette identité est tellement diversifiée qu'il est difficile de la trouver sous les termes de nation, de langue parlée, etc. L'identité est plus vaste, elle est centre-asiatique et elle s'est métissée au cours de l'histoire, sous l'empire perse qui s'étendait jusqu'à l'Inde⁸³. La ville ne présente pas un ensemble homogène. Les divisions sont courantes et admises. On s'entretue volontiers, mais le plus souvent la cohabitation est tolérée. D'autres groupes, les Kurdes notamment, à cause de leur mode de vie nomade, sont plus durement touchés par une forme de ségrégation de la part du groupe principal comme nous pourrions le constater plus loin, même si la cohésion au centre de celui-ci n'est pas un processus achevé.

La complexité culturelle de Tabriz et sa situation économique particulière convient le voyageur à une expérience inédite de l'altérité. En effet, le statut d'étranger confère à Bouvier une neutralité qui lui permet de circuler aisément entre les différents groupes culturels et sociaux de la ville. Par curiosité, mais aussi par nécessité, Bouvier et Vernet fréquentent les milieux populaires, tout en étant admis dans les milieux aisés, là où il leur est possible de trouver du travail. Le regard du voyageur qui parcourt les différentes couches de cette société révèle les divisions profondes qui minent Tabriz :

La ville avait encore ses derniers riches, bien cachés, et dont elle ne profitait guère. C'étaient, pour la plupart, de grands propriétaires qui, comme le vieux M..., dissimulaient leur fortune. Craignant de se trahir en investissant sur place, ils

⁸³ Sous l'empire des Sassanides (224/226 – 650 ap. J.C.), la Perse s'étendait de la Mésopotamie à l'Indus, (Larousse, 2003).

thésaurisaient, dirigeaient l'excédent de leur revenu sur les banques étrangères, ou le jouaient, toutes portes closes, à des taux fabuleux. (p. 158)

La pauvreté est donc le fruit d'un cercle vicieux. Les campagnes sont encore régies selon un système féodal et les *arbabs* retirent des villages qu'ils possèdent un revenu important qu'ils accumulent au détriment du reste de la population qui est plongée dans une misère empirée par l'arrivée de l'hiver. La population de Tabriz, qui ne mange jamais à sa faim, n'a aucune mesure pour se représenter la richesse des mieux nantis :

À cause de cet écart fantastique, les riches avaient même perdu leur place dans l'imagination populaire. Ils étaient si rares ou si lointains qu'ils ne comptaient pas. Jusque dans ses songes, la ville restait fidèle à son dénuement : les diseurs de bonne aventure qui partout ailleurs promettent l'amour ou les voyages vous prédisent ici, plus modestement – encore fallait-il tirer un excellent poème – trois marmites de riz au mouton et une nuit dans des draps blancs. (p. 159)

La scission entre les classes est absolue. On ne sait pas ce qui se passe de part et d'autre. Bouvier et son compagnon sont peut-être les seuls, en tant qu'observateurs extérieurs, à pouvoir mesurer l'injustice de cette situation. C'est aussi une position difficile à tenir. Plus souvent qu'autrement, ils sentent leur impuissance et doivent se contenter de constater ce qui se passe sans pouvoir changer grand-chose à des situations qui perdurent depuis des siècles.

3.1.2 Apprentissage du peu, réduction du voyageur

Les voyageurs sont prisonniers de la ville, mais en plus, comme le reste de la population ils devront s'adapter aux rigueurs de l'hiver iranien qui transforme l'existence en combat de tous les instants :

Sur le plateau d'Azerbaïdjan, il vient tard, mais il vient bien. Un soir les étoiles paraissent toutes proches dans un ciel royal, et les gens du quartier sortent leurs *korsi*. Dans la nuit, le thermomètre tombe à -30°; le lendemain, l'hiver est dans la ville. Un vent coupant descend du nord en rafales, brasse la neige et glace les champs. Les loups s'enhardissent et les sans-travail des faubourgs s'organisent en bandes pour détrousser les paysans. Les barbes et les moustaches se givrent, les samovars fument, les mains restent au fond des poches. On n'a plus que trois mots en tête : *thé... charbon... vodka*.
* [note en bas de page] *Korsi* : sorte de chaufferette dans laquelle on s'installe jusqu'à mi-corps. (p. 149, l'auteur souligne).

Le froid cinglant de l'hiver élève la misère d'un cran. Les voyageurs se mettent en mode de survie, à la recherche de toutes les sources de chaleur susceptibles d'améliorer le moindre confort déjà réduit au minimum. À un certain moment, peu leur importe le

goût du ragoût qu'ils ingèrent, c'est sa teneur en gras qui compte, fournissant une nourriture plus substantielle pour lutter contre le froid :

On s'épuisait à grelotter. Nous perdions du poids. Le rêve n'était plus de manger bien mais de manger gras. Chez *La Nanou* on pouvait le satisfaire. C'était un restaurant d'étudiants tenu par deux vieilles aux faciès de souris, à l'air coupable, noyées dans de noirs châles, de noirs fichus, et qui mitonnaient toutes sortes de brouets couenneux. (p. 180-181).

Pourtant, les voyageurs réussissent à s'acclimater à la ville et à l'hiver. Bouvier a ses petits rituels pour conjurer le sort que réserve la saison : « Pour traverser l'hiver il faut aussi des habitudes. J'avais pris les miennes au coin du quartier arménien à la gargote des portefaix. Avec les mendiants, ils formaient bien la bande la plus dépossédée de la ville. » (p. 173). Il crée d'ailleurs tout un effet la première fois qu'il ose y entrer :

[...] il se fit aussitôt un silence tellement tendu et complet – comme si la bâtisse allait s'écrouler sur mon crâne – que je rentrai la tête dans les épaules et ne parvins pas à écrire une ligne. Moi qui croyais vivre frugalement, j'avais l'impression que mon bonnet miteux, ma veste râpée, mes bottes beuglaient l'aisance et le ventre plein. J'enfonçai la main dans ma poche pour faire taire quelque sous qui tintaient. J'avais peur, et j'avais bien tort : c'était la tanière la plus paisible de la ville. (p. 173-174)

Bouvier se rend compte ici de sa différence. Lui qui pense vivre de rien, ose entrer dans l'intimité de ces gens et constate que son indigence fait figure de richesse. La misère de ces hommes relativise l'idée qu'il se faisait de la frugalité. Il y a toujours plus dépourvu que soi, ce qui exige une grande humilité quand vient le temps d'aborder l'autre. Pourtant, à ce moment, Bouvier est sur ses gardes. Il a peur de la convoitise de ces hommes, mais c'est mal les juger. Même réduits à la plus grande extrémité ils partagent le peu qu'ils ont avec le nouveau venu :

Outre leurs trois verres de thé, ils déjeunaient d'un morceau de pain turc et d'un mince écheveau de sucre filé. Jamais, quand j'étais à leur table, ils ne commençaient sans m'offrir d'abord : *Beffarmâid* – c'est à vous – cette minable pitance qui s'en trouvait aussitôt sanctifiée. Si j'acceptais, c'en était fait du repas de la journée. Je me demandais quel ordre poussait ces ventres-creux à offrir aussi machinalement le peu qu'ils possèdent? Un ordre noble, en tout cas, bien ample, impérieux, et avec lequel ces faméliques sont plus familiers que nous. (p. 175).

Bouvier trouve là des trésors de générosité et d'humanité auxquels il ne s'attendait pas. L'accueil qui lui est réservé a le poids d'une révélation. Quand la vie ne tient plus qu'à un fil,

l'homme l'entretient avec encore plus de soin. Si, matériellement, ces hommes n'ont rien, leur indigence est compensée par un surplus d'âme :

Ils jouaient au tric-trac, lapaient leur thé dans la soucoupe avec de longs soupirs, ou formaient un cercle autour d'une bassine d'eau tiède pour y tremper leurs pieds blessés. Les plus cossus tiraient sur un narghilé et parfois, dévidaient entre deux quintes de toux une de ces strophes illuminées qui sont ce que la Perse a réussi de mieux depuis mille ans. Le soleil d'hiver sur les murs bleus, la fine odeur du thé, le choc des pions sur le damier, tout était d'une légèreté si étrange qu'on se demandait si cette poignée de vieux séraphins calleux n'allait pas s'envoler avec toute la boutique dans un grand bruit de plumes. Instants gonflés de tendresse. C'était admirable, et bien persan, cette manière de se tailler au cœur d'une vie perdue, malgré les bronches rongées et les engelures ouvertes, un petit morceau de bon temps. (p. 174).

Plutôt que de se révolter face à leur sort, ces hommes ont appris à vivre avec peu. Ils réussissent à être heureux malgré tout ce qui pourrait les jeter dans le plus grand désespoir. Ils acceptent ce que la vie leur offre, mais de plus, ils savent l'aménager pour en extraire le meilleur.

Le peu présente un terrain fertile pour des créations extraordinaires. Les petites choses prennent une valeur accentuée. Cet art de vivre, Bouvier le retrouve aussi dans la nourriture préparée pour les grands événements :

Dans une ville qui connaît la faim, le ventre n'oublie jamais ses droits et la nourriture est une fête. Les jours fastes, les commères du quartier se levaient matin pour éplucher, piler, désosser, touiller, hacher, pétrir, souffler la braise, et les minces vapeurs qui montaient des cours trahissaient l'esturgeon à l'étouffée, le poulet au jus de citron grillé sur charbon de bois, ou cette grosse boule de hachis remplie de noix, d'herbettes, de jaunes d'œuf, et cuite dans le safran, qu'on appelle *kufié*. (p. 159).

Cette soif d'essentiel qui transparaît dans les gestes du quotidien serait donc une caractéristique culturelle. Ce qui tisse le quotidien de Tabriz, ce qui transparaît dans la finesse d'esprit de ces hommes, Bouvier l'attribue à la Perse⁸⁴, plutôt qu'à l'Iran. Ce raffinement remonte à très loin dans sa perception des choses. L'empire perse qui s'est éteint avec la conquête arabe a laissé un riche héritage qui perdure dans la poésie et la recherche d'absolu.

⁸⁴ « PERSE. Ancien nom de l'Iran. Les Perses, peuple de langue aryenne du sud-ouest de l'Iran, constituèrent la base de deux empires, celui des Achéménides (VI et IV s. av. J.-C.) et celui des Sassanides (III et VII s. ap. J.-C.), qui imposèrent leur culture à tout l'empire iranien. » (Larousse, 2003).

Ce peu qui permet d'accéder à ce qui fait le sel de l'existence est une *manière d'être au monde* inédite pour Bouvier.

3.2 Une escapade chez les Kurdes de Mahabad

L'hiver desserre enfin son emprise. Les voyageurs le sentent dans la brise tiède qui monte du sud et fait fondre la neige. Lorsque les routes redeviennent carrossables, les voyageurs s'échappent de Tabriz pour aller rencontrer les Kurdes, ces voisins détestés des habitants de la ville, qui apparaissent si souvent dans les conversations :

Loin au-delà du lac d'Urmia, les hautes vallées et les crêtes du Kurdistan ferment l'horizon. C'est une région magnifique et peu parcourue dont l'armée iranienne contrôle pratiquement tous les accès. Les tribus d'éleveurs qui l'habitent ont dans la ville une réputation de brigandage et de rapines, aussi solide qu'injustifiée. Que les Tabrizi les détestent, n'empêche pas les Kurdes de descendre parfois ici, bardés de cartouches, avec des sourires dévorants pour d'énormes bombances de volailles et de vodka. (p. 140-141).

Paulus, le médecin balte, est le seul à prendre la défense de ce peuple qui est souvent la cible de toutes les médisances : « C'est vrai qu'ils sont durs et qu'ils se battent entre eux, mais il faut la disette pour qu'ils s'en prennent aux voyageurs. On grossit ces histoires pour leur faire du tort. » (p. 186).

Ces discours qui se contredisent initient chez Bouvier un intérêt et bientôt une fascination pour le peuple kurde surtout lorsqu'il découvre à la bibliothèque des Lazaristes un recueil de contes, dans lequel pointent un humour insolent et un imaginaire semé de contrastes extraordinaires qui lui plaisent au plus haut point :

J'avais [...] trouvé à la bibliothèque un recueil de contes kurdes dont la fraîcheur me transportait : un moineau – kurde évidemment – réplique en gonflant ses plumes au Grand Roi des Perses qui lui a manqué d'égards : *Je pisse sur la tombe de ton père*; des génies à oreille d'ânes, hauts comme une botte sortent du sol en pleine nuit dans un grondement de tonnerre pour délivrer les plus étonnants messages [...]. (p. 183-184).

Il n'en faut pas plus pour décider les voyageurs et, dès que la saison le permet, ils partent pour aller vérifier par eux-mêmes la véracité de tout ce qu'ils ont lu et entendu sur ce peuple :

Ces éclaircies au fond du ciel et cette littérature allègre nous donnaient bien envie d'aller voir ça de près. Ce fut toute une affaire d'obtenir les *djavass*, parce qu'en Kurdistan la situation était tendue. Les Kurdes sont iraniens de pure race et loyaux sujets de l'Empire, mais leur turbulence a toujours inquiété le pouvoir central. (p. 184).

Les voyageurs sont craintifs au départ, surtout que, pour montrer leur bonne foi, ils ont décidé de ne pas apporter d'armes avec eux. À leur arrivée à Mahabad, les gens ne manquent pas de remarquer la présence des nouveaux venus qu'ils « dévisagent [...] avec effronterie et chaleur » (p. 189). Pourtant, Bouvier ne ressent pas d'hostilité dans les regards intenses qui se posent sur lui. Le séjour va lui enseigner qu'ils ont tous, sans exception, cette manière de scruter leur interlocuteur et le voyageur doit accepter cette façon de communiquer même s'il la trouve intimidante : « Lorsqu'on a affaire aux Kurdes : ne jamais détourner son regard, c'est leur manière de peser l'interlocuteur et de trouver le joint. En parlant, ils ne le quittent pas des yeux et entendent qu'il en fasse autant. » (p. 207). Pour eux, la qualité du regard est une manière d'évaluer l'honnêteté de celui à qui ils s'adressent.

Si certains détails se confirment, les Kurdes étant effectivement armés jusqu'aux dents, la plupart des préjugés que leurs opposants nourrissent à leur égard fondent comme neige au soleil. Les voyageurs découvrent un peuple d'une grande sincérité et d'une humeur rafraîchissante, reconnaissant des services rendus et toujours prêt à aider le voyageur. La réalité est à la mesure de ce que Bouvier avait perçu à la lecture des contes. Ainsi au bazar où il se rend, il assiste à une scène curieuse :

Beaucoup d'enfants [...] qui s'étourdissent à brailler des comptines ou à danser des rondes dont les spectateurs – de grands sérieux patibulaires – se placent à l'intérieur du cercle. On est d'avis ici que pour regarder convenablement une ronde il faut se mettre dedans. Il y a ainsi une manière kurde pour toute chose, et dans cette manière une espèce de cocasserie fraternelle qui vous perce le cœur. (p. 198).

Les Kurdes envisagent le monde et l'existence à partir d'une perspective nomade qui rompt avec les réflexes sédentaires. Ils se moquent aussi bien de l'étiquette que des bonnes manières, comme cet *arbab* très enthousiasmé par la présence des deux voyageurs : « L'*arbab* nous interrogeait, la bouche pleine, en répandant une pluie de riz autour de lui. » (p. 210). En restant insoumis à tout pouvoir centralisateur, ils ont conservé une grande spontanéité dans leur manière de se comporter.

Les voyageurs outrepassent l'interdit en se rendant dans ces régions malgré les nombreux avis pour les en dissuader. Cette escapade est une manière de se faire une idée à partir de leurs propres perceptions. Au départ, ils ont peur, mais ils se risquent quand même.

C'est un risque mesuré, éclairé par l'expérience vécue à Tabriz. En circulant à travers diverses communautés culturelles, les voyageurs savent comment chacune alimente un jugement de valeur vis-à-vis des autres. Ces discours teintés de préjugés viennent de groupes qui alimentent de vieilles querelles afin de défendre leurs intérêts.

Les Kurdes représentent un noyau dur pour leurs adversaires, auxquels, d'ailleurs, ils donnent beaucoup de fil à retordre. C'est un peuple fier qui entend vivre son nomadisme comme bon lui semble :

[...] ni les Arabes, ni même les Mongols n'ont pu déloger les bergers kurdes de ces hauts pâturages lyriques qui séparent l'Irak de l'Iran. Ils s'y sentent chez eux, entendent y mener les affaires à leur guise, et lorsqu'ils sont résolus à défendre leurs coutumes ou à vider une querelle à leur manière, la voix de Téhéran a du mal à dominer le bruit des carabines. (p. 184).

Les pays qui ont juridiction sur le territoire revendiqué par les Kurdes considèrent leur présence comme indésirable. L'incompréhension de part et d'autre engendre la violence et celle-ci fait naître la peur. Le seul recours qui reste aux sédentaires est d'alimenter la réputation de brigandage du peuple kurde en espérant lui faire tort. Ils accolent à leur ennemi nombres d'étiquettes qui les arrangent et qui sont fausses la plupart du temps. Lorsque la frontière, telle que la conçoit Lotman, est trop étanche, elle dresse des murs, isole les groupes, plutôt que de valoriser les échanges. C'est ce qui alimente la tension entre les différentes communautés de Tabriz qui refusent de se parler. Les Kurdes, par leur mode de vie nomade, offrent une plus grande résistance encore, qui entraîne leur expulsion du groupe principal. C'est aussi cette altérité très forte qui suscite la fascination des voyageurs qui à un certain moment ne peuvent plus résister à la tentation de se rendre sur place.

3.3 Le voyageur devient un autre

Tabriz est une ville qui résiste à la compréhension. Le voyageur doit chercher les sens qui la parcourent dans les nombreuses ruptures qui la caractérisent. Pour Bouvier la rencontre avec ce milieu et cette réalité l'ébranle au plus haut point. Il en rend compte dans une lettre adressée à sa mère, résumée ici par François Laut dans la biographie qu'il a consacrée à l'auteur :

Pour un Genevois élevé comme il l'a été, dans l'affection, la prévenance, l'harmonie "et les bonnes odeurs de pommes", la révélation en Asie de l'"entre-mangerie" de

l'existence a été, commence-t-il, un choc d'une violence inouïe. Six mois à Tabriz lui ont suffi pour découvrir qu'en Europe on leur avait menti. Mais cette cruauté de la vie s'accompagne d'une poésie mystérieuse, lyrique et ample, "une éternité innommable" faite, par exemple à Tabriz, "de neige, de froid, de fourrure, d'étoiles", qui balaie les misères humaines⁸⁵.

Le choc de cette rencontre est brutal, mais c'est aussi l'occasion pour le voyageur d'enlever des œillères. Le voyageur ne devient pas comme l'autre, il en perçoit à peine quelques fragments, mais la réalité de Tabriz suffira à faire de Bouvier un autre en transformant sa conception de l'existence humaine.

C'est aussi au moment où ils entament leur séjour à cet endroit que Bouvier et Vernet commencent à ressentir la distance qui les sépare de leur milieu d'origine. Non seulement ils sont éloignés dans l'espace et dans le temps, mais à cela s'ajoute une distance étoffée par toutes les expériences rencontrées depuis le début :

Quand l'autobus de Téhéran n'était pas resté bloqué sur la route et nous apportait quelque chose, nous transportions précieusement cette manne jusqu'à une gargote du bazar où les portions de riz brillaient comme neige sous des cages remplies d'oiseaux engourdis par la fumée des pipes et la vapeur des thés. Là seulement, le ventre plein et les mains lavées, nous épelions lentement, sans en perdre une syllabe, ces messages d'un autre monde. (p. 142).

Une inversion de l'attraction se fait sentir ici. Le voyageur multiplie les appartenances et s'inscrit de mieux en mieux dans la réalité du voyage. Ressentant moins le poids de son milieu, il commence même à en éprouver une certaine nostalgie. Cette distance ressentie correspond en fait à un déplacement du voyageur à la frontière de sa propre culture, ce qui le rend davantage disponible à la rencontre avec l'autre.

Dans ce pays, où les ruptures culturelles sont très présentes, l'illusion de s'assimiler à l'autre ne représente pas un piège pour le voyageur de passage. Par contre, Bouvier et Vernet s'insèrent suffisamment longtemps pour comprendre la complexité culturelle et sociale de la ville. Ils se trouvent ainsi à la frontière entre deux univers, à la fois tributaires d'un certain milieu, reconnus comme des Suisses de Genève, mais en même temps très au fait de la dynamique particulière de la ville à laquelle ils se sont adaptés. Les gens de la classe aisée

⁸⁵ François Laut, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit, op. cit.*, p. 116.

qui reçoivent les deux voyageurs éprouvent d'ailleurs une certaine difficulté à les situer : « Ils ne nous connaissaient pas d'assez longtemps pour parler à cœur ouvert du pays et de ses problèmes, mais nous savaient déjà trop au fait pour gober l'optimisme officiel que les Persans réservent aux gens de passage. » (p. 179). Manifestement, ils ne sont pas des touristes, mais leur statut est difficile à établir. Cette position du voyageur, située entre sa propre culture et une ou plusieurs autres, conduit à ce que l'anthropologue Jean Duvignaud nomme le *nihilisme culturel* : « [...] une table rase de ce qui hier accompagnait et soutenait silencieusement l'existence, et qui, aujourd'hui, ailleurs, s'épuise en face de nouvelles modalités du réel qui renouvellent l'expérience, exigent d'être autrement, de mener une autre vie⁸⁶. » Éloigné de ses références, le voyageur s'abandonne à l'indétermination du voyage. Il ne sait pas toujours de quoi le lendemain sera fait, mais cette posture lui permet de s'insérer dans cette zone de la frontière où les choses circulent, s'amalgament et se défont sans cesse.

3.3.1 L'affinement des perceptions

Le séjour à Tabriz représente un passage obligé à l'intérieur du voyage, une réduction difficile, mais essentielle dans le cheminement du voyageur. En effet, celui-ci perd de sa corpulence, autant physiquement que dans l'aménagement de ses idées. Les jugements à l'emporte-pièce, les comparaisons très nombreuses du début cessent. C'est le signe que le voyageur s'est suffisamment libéré des complexes qui l'habitaient pour vivre pleinement ce que la réalité du lieu lui propose au quotidien :

Le voyage fournit des occasions de s'ébrouer mais pas – comme on le croyait – la liberté. Il faut plutôt éprouver une sorte de réduction; privé de son cadre habituel, dépouillé de ses habitudes comme d'un volumineux emballage, le voyageur se trouve ramené à de plus humbles proportions. Plus ouvert aussi à la curiosité, à l'intuition, au coup de foudre. (p. 80).

Bouvier découvre ici une autre dimension du voyage, à laquelle il ne s'attendait pas. Durant ce long séjour, quelque chose s'est usé, s'est élimé en lui sans qu'il ne s'en rende compte. Il a développé de nouveaux réflexes perceptifs qui se manifestent surtout au moment où il reprend la route :

⁸⁶ Jean Duvignaud, *Le langage perdu*, Paris, PUF, 1973, (p. 47-48), cité par Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, op. cit., p. 127.

L'agrément de ces lents voyages en pleine terre c'est – l'exotisme une fois dissipé – qu'on devient sensibles aux détails, et par les détails, aux provinces. Six mois d'hivernage ont fait de nous des Tabrizi qu'un rien suffit à étonner. À chaque étape, on relève de ces menus changements qui changent tout – qualité des regards, forme des nuages, inclinaison des casquettes – et, comme un Auvergnat montant sur Paris, on atteint la capitale en provincial émerveillé [...] (p. 235).

La comparaison s'établit maintenant avec Tabriz. Les voyageurs s'y sont insérés avec assez d'assiduité pour développer une familiarité avec certaines de ses composantes. Ce qu'ils découvrent sur la route représente le prolongement de ce qu'ils ont vécu dans cette ville. Ils ont exercé leur regard, ils sont devenus des connaisseurs capables de relever les menus détails qui introduisent une différence avec le bagage de référence qui s'est constitué au cours du séjour. Ainsi, le monde ne se déploie plus dans des écarts fantastiques, mais dans sa continuité, sa variabilité.

Cette perception aiguisée rend compte du degré d'intimité qui s'est tissé entre le voyageur et Tabriz. Les visites répétées de Bouvier à la gargote des portefaix entrent dans les « habitudes » qu'il a prises pour faire face à l'hiver. Cette rencontre notée en quelques paragraphes est donc le fruit d'une fréquentation de ce lieu dans la durée. Landowski insiste sur l'aspect temporel, l'enrichissement de la relation entre le sujet et l'autre ne pouvant se produire que dans le long terme, les deux partis devant s'adapter l'un à l'autre : « La rencontre [...] prend ainsi, au sens strict, la forme d'un ajustement somatique mutuel et progressif entre deux "manières d'être", [...] ou encore, car c'est peut-être, étymologiquement, le mot le plus juste, entre deux *habitus*⁸⁷. » Mais plus encore, alors qu'on pourrait croire que l'habitude de retourner inlassablement au même endroit, d'y croiser toujours les mêmes personnes pourrait mener à la banalisation de cette réalité, Landowski nous rappelle comment l'altérité introduit une résistance au dévoilement complet du sens qui émane de cette rencontre :

Ne serait-ce que dans la mesure où l'accumulation des précédents modifie la valeur de chaque occurrence nouvelle de leur rencontre, il y a toujours pour chacun des partenaires quelque chose de neuf à épouser en l'autre et de ce fait leur face-à-face constitue à chaque fois qu'il se réitère non pas une pure répétition mais presque une situation inédite par rapport à toutes celles qui l'ont précédée. (p. 29).

⁸⁷ Éric Landowski, « Saveur de l'autre », *loc. cit.*, p. 26.

Non seulement chaque rencontre réinvestit les références et les perceptions déjà explorées, mais elle repousse un peu plus loin le contenu de sens déjà constitué, révélant des facettes inédites de sens, renouvelant ainsi la relation parce que cette rencontre ne ressemble à aucune de celles qui l'ont précédée : « Sous ce régime, l'autre ne paraît donc jamais complètement épuisable en ses virtualités de sens, pas plus que de son côté le sujet n'est facilement saturable⁸⁸. »

Ici s'articulent la diversité et l'altérité, les deux logiques complémentaires à la base de la sensation exotique définie par Segalen. Plus le voyageur multiplie les rencontres et s'insère au sein de différentes cultures, plus l'écart ressenti au départ diminue. Le contraste est là, il crée le même choc qu'au départ, mais il est plus subtil :

C'est dans la différence que gît tout l'intérêt. Plus la différence est fine, indiscernable, plus s'éveille et s'aiguise le sens du Divers. Rouge et vert? Que non pas! Rouge et rougeâtre, puis rouge et rouge avec un divisionnisme sans limite. L'agglomération des objets facilite le jugement qui les "discerne" [...] Toute série, toute gradation, toute comparaison engendre la variété, la diversité⁸⁹.

La différence fonctionne sur le fractionnement. La division en unités de plus en plus petites diversifie les possibilités, ouvre sur une variété de nuances et ce, de plus en plus précisément à mesure que le sujet scrute la réalité qui l'entoure. Il y a toujours des éléments qui échappent au sens et qui relancent la quête.

3.3.2 Les déroutes du voyageur

Les voyageurs quittent Tabriz et séjournent deux mois à Téhéran, la capitale, où ils trouvent du travail. La ville est prospère et surtout francophile. Les conférences de Bouvier attirent des foules et l'exposition de Vernet remporte du succès, mais l'aide viendra surtout d'un membre influent du clergé romain qui jouera le rôle de mécène auprès d'eux⁹⁰. En deux

⁸⁸ *Ibid.*, p. 29.

⁸⁹ Victor Segalen, « Essai sur l'exotisme », *op. cit.*, p. 768.

⁹⁰ « Il fait venir des clients à son exposition de l'Institut français, achète lui-même au-dessus du prix fixé les œuvres du peintre qui lui plaisent et fait imprimer et vendre parmi ses relations les cartons d'invitation aux conférences de Nicolas Bouvier. La Topo elle-même est réparée aux frais du Vatican. », François Laut, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit*, *op. cit.*, p. 87.

mois, ils accumulent suffisamment d'argent pour entamer la longue route qui les sépare encore de l'Afghanistan. Ce retour sur les chemins est aussi l'occasion pour les voyageurs d'expérimenter l'autre pôle du nihilisme culturel dont nous avons parlé un peu plus haut. Pour s'insérer dans la réalité de Tabriz, ils ont détaché des amarres. Sur la route, ils se retrouvent seuls, sans repères, et cette situation particulière aura des répercussions déroutantes.

C'est ainsi que lors d'une courte escale à Ispahan, les voyageurs perdent complètement pied. Malgré la beauté de la ville, les voyageurs se sentent hors du jeu, détachés des préoccupations des gens : « Sous ce dôme et devant les palais de la place, passent les Ispahani, hors d'échelle, affables, pas trop épris de franchise, avec cet air qu'ont si souvent les habitants des villes d'art, d'être jury dans un concours auquel l'étranger, quoi qu'il fasse, ne comprendra jamais rien. » (p. 264). Ispahan paraît impénétrable, mais c'est quelques paragraphes plus loin que survient l'assaut. Alors que les voyageurs se promènent le long du fleuve qui traverse la ville, l'ambiance molle de la cité et les montagnes qui se détachent au loin rappellent à Bouvier les paysages de la Provence, mais ce rapprochement fait surgir aussitôt quelque chose qui n'est pas du tout du même ordre :

Mais une Provence sans vin, ni vantardise ni voix de femmes; en somme sans ces obstacles ou ce fracas qui d'ordinaire nous isole de la mort. Je ne m'étais pas plutôt dit cela que j'ai commencé à la sentir partout, la mort : les regards qu'on croisait, l'odeur sombre d'un troupeau de buffles, les chambres éclairées béant sur la rivière, les hautes colonnes de moustiques. Elle gagnait sur moi à toute allure. Ce voyage? un gâchis... un échec. On voyage, on est libre, on va vers l'Inde... et après? J'avais beau me répéter : Ispahan; pas d'Ispahan qui tienne. Cette ville impalpable, ce fleuve qui n'aboutit nulle part étaient d'ailleurs peu propres à vous asseoir dans le sentiment du réel. Tout n'était qu'effondrement, refus, absence. À un tournant de la berge, le malaise est devenu si fort qu'il a fallu faire demi-tour. Thierry non plus n'en menait pas large – pris à partie lui aussi. Je ne lui avais pourtant rien dit. Nous sommes rentrés au pas de course. (p. 264-265).

Le parallèle avec un paysage familier fait surgir une inquiétante étrangeté. Le malaise s'amplifie et submerge les voyageurs, altérant leurs perceptions. Plus rien ne fait sens, un sentiment de mort envahit Bouvier et lui fait remettre en question toute l'entreprise du voyage.

Le gouffre qui s'ouvre soudainement provoque une forme de vertige angoissant, intenable. Bouvier se ressaisit pourtant, collant une interprétation à ce qui vient d'arriver afin de ne pas sombrer définitivement dans la folie :

Curieux, comme tout d'un coup le monde s'abîme et se défile. Peut-être le manque de sommeil? ou l'effet des vaccins que nous avons refaits la veille? ou les Djinns qui – dit-on – vous attaquent le soir, lorsqu'on longe un cours d'eau sans prononcer le nom d'Allah? Moi, je mis plutôt ceci : des paysages qui *vous en veulent* et qu'il faut quitter immédiatement sous peine de conséquences incalculables, il n'en existe pas beaucoup, mais il en existe. Il y en a bien sur cette terre cinq ou six pour chacun de nous. (p. 265, l'auteur souligne).

Ce n'est pas le lieu qui est problématique autant que le voyageur qui flanche. La dernière remarque en fait foi, puisqu'il existe de ces paysages *pour chacun de nous*, donc, n'importe qui peut se retrouver à un moment ou à un autre dans une situation similaire, comme si celle-ci était un passage obligé dans le voyage.

En fait, le voyage ne peut plus avoir le même sens après l'expérience de Tabriz et c'est ce qui pourrait être à l'origine de cette déroute majeure. Le voyageur est sorti de l'enveloppe protectrice de son milieu. Il est disponible, mais exposé, et ce vide, instigateur de la rencontre avec un univers de sens inédit, le prend de cours, le désoriente complètement. Il s'agit sans doute de l'autre pôle du nihilisme culturel comme le précise Christin : « [...] cet horizon-cadre n'étant pas immédiatement remplaçable par un autre, l'individu se voit plongé dans une béance, un vide capable de déstabiliser [...] »⁹¹. Le voyageur se trouve confronté à une altérité tellement grande qu'il n'a plus de repères pour comprendre ce qui se passe. Ce qui crée cette béance énorme c'est l'irruption de l'altérité radicale. Le sens s'évanouit et le voyageur reste devant un vide mystérieux. Nous verrons dans la prochaine partie, comment le désert en tant qu'espace ultime peut servir à figurer l'altérité radicale.

3.4 La traversée du Lout et du désert baloutch

Pour se rendre en Afghanistan, les voyageurs doivent traverser l'un à la suite de l'autre, le désert du Lout, puis, au-delà de la frontière iranienne le désert baloutch. Ce sera

⁹¹ Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, op. cit., p. 121.

l'expérience la plus pénible et surtout la plus périlleuse du voyage. Bouvier et Vernet réussiront à franchir ces obstacles, mais ce sera au péril de leur vie. Pourtant, avant de partir ils sont allés consulter l'Imam de Téhéran qui les a avertis des risques qu'ils couraient en choisissant cet itinéraire :

L'itinéraire que nous prétendons suivre semble le tracasser sérieusement. D'ici, deux routes permettent de passer en Afghanistan : celle du nord touche Shah Rud, puis Meched et l'autobus la fait régulièrement; celle du sud – qui nous tente – est beaucoup plus longue, passe par Ispahan, Yezd, Kerman, traverse le sud du désert du Lout puis le désert balouch dans toute sa longueur, et aboutit à Quetta au Pakistan. Nous savons qu'elle est peu fréquentée. Mais dangereuse? (p. 253-254).

Ce ne sont pas les nomades qui menacent le voyageur, mais les éléments qui se déchaînent dans ces espaces : « Un soleil dont on n'a pas idée, reprend-il paisiblement, l'année dernière deux Autrichiens ont voulu faire cette route à la même saison. Ils sont morts avant la frontière. » (p. 254). Les voyageurs mettent en doute l'inquiétude de l'Imam et optent pour l'itinéraire le plus risqué, confiants de l'expérience acquise jusqu'à maintenant sur les routes et surtout ne soupçonnant pas encore l'ampleur de ce qui les attend.

Déjà, dès les premiers kilomètres de désert, le voyageur perçoit la domination absolue du minéral. L'homme n'est qu'un regard posé sur ces kilomètres de pierres qui ont leur souveraineté propre et qui par leur seule présence abolissent le temps humain :

[...] sur des milliers de kilomètres, les paysages d'Iran s'étendent avec une distinction maigre et souveraine, comme modelés par un souffle presque éteint dans la cendre la plus fine, comme si une expérience amère, immémoriale en avait depuis longtemps disposé les accidents – points d'eau, mirages, trombes de poussière – avec une perfection qui transporte ou qui décourage mais dont le pays ne se départit jamais. Même dans les étendues désolées du sud-est, qui ne sont que mort et soleil, le relief reste exquis. (p. 260).

Le voyageur sent le souffle puissant de cet espace primordial, mais il se trouve confronté à quelque chose qui lui échappe. Le voyageur sent une tension, un magnétisme devant ce paysage qui s'étend devant lui. Deux mouvements s'entremêlent et se relaient, l'un d'extase, l'autre de perte des repères : « Deux forces contraires, l'une euphorique, l'autre dysphorique, agissent en même temps, ce qui appuie l'idée selon laquelle l'altérité des frontières se définit avant tout comme une tension : elle suppose un déplacement, l'existence d'une force

centrifuge qui propulse l'être vers ses propres limites [...]»⁹². Parce que la rupture est absolue entre l'homme et le désert, la sensation de la frontière est très manifeste.

Lorsque la relation à l'autre concerne les rapports humains, la possibilité pour le sujet de ramener l'autre au même, afin de réduire l'altérité qui les sépare, est plus grande puisqu'il peut présupposer un plus grand nombre de choses sur celui-ci. L'expression de l'altérité radicale est donc beaucoup plus forte dans la relation d'un sujet face à un objet, où les deux éléments en présence sont de nature différente. C'est ce dont rend compte Rachel Bouvet lorsqu'elle relève le caractère radicalement différent d'un homme face au désert, espace minéral, espace du vide, de la mort : « La confrontation de l'homme avec le désert met donc en jeu la frontière entre l'espèce animale et le règne minéral. Il s'agit autrement dit d'une altérité radicale, puisqu'il n'y a rien en commun entre un homme et une roche, dont l'une des caractéristiques est d'être inanimé.⁹³ ». Le désert est donc un espace qui, plus que tout autre, résiste à l'homme et à cause de cela le révèle à lui-même :

Le désert contre la modernité, mais pour l'homme, sa civilisation, une qui sache le laisser tel qu'il est sans l'aplanir, le domestiquer, sans le (sou)mettre à portée par une trop grande facilité d'accès [...] Si le désert devait trop se rapprocher et s'il devait être trop facilement approchable, il deviendrait un spectacle sans exotisme [...]»⁹⁴.

Les forces et les éléments qui s'y déchaînent (chaleur intenable et lumière aveuglante du soleil, vent, absence d'ombre et d'eau, rareté humaine, kilomètres de pierre et de sable qui parfois recouvre la piste, la rendant impraticable, etc.), sont autant de *provocations*⁹⁵ de l'extérieur contre lesquelles le voyageur doit opposer un rapport de force pour ne pas se laisser anéantir.

⁹² Rachel Bouvet, *Pages de sable*, p. 167.

⁹³ *Ibid.*, p. 164.

⁹⁴ Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, *op. cit.*, p. 175.

⁹⁵ Nous reprenons ici un terme employé par Guillaume et Baudrillard lorsqu'ils abordent l'altérité radicale qui, selon eux, « constitue toujours une provocation », Jean Baudrillard et Marc Guillaume, *Figures de l'altérité*, *op. cit.*, p. 10.

C'est une fois la traversée amorcée que les voyageurs font face à la réalité qui dépasse en intensité tout ce qu'ils pouvaient avoir imaginé. Ils doivent affronter un soleil sans pitié auquel ils s'exposent imprudemment :

Dans le désert de Yezd, le casque et les lunettes fumées ne suffisent plus; il faudrait encore s'emmitoufler comme le font les bédouins. Mais nous roulons, la chemise ouverte, les bras nus, et dans la journée le soleil et le vent nous tirent en douce plusieurs litres d'eau. Le soir, on croit rétablir l'équilibre avec une vingtaine de verres de thé léger qu'on transpire aussitôt, puis on se jette sur le lit bouillant avec quelque espoir de dormir. Mais, dans le sommeil, la sécheresse travaille et couve comme un feu de brousse; tout l'organisme brame, s'affole, et on se retrouve debout, le souffle court, le nez bourré de foin, les doigts en parchemin, tâtonnant dans le noir à la recherche d'un peu d'humide [...] Trois ou quatre fois par nuit cette panique vous jette sur vos pieds, et quand enfin on va pouvoir dormir : c'est l'aube. (p. 287).

Les éléments extérieurs se manifestent d'une manière jamais expérimentée auparavant pour ces voyageurs qui proviennent d'autres latitudes. Même la nuit venue, le soleil continue de crépiter dans leur corps. Les voyageurs commencent maintenant à prendre conscience de la véritable envergure de la route qu'ils ont choisi de parcourir : « Lorsqu'on a enfin atteint Kerman, on s'aperçoit que le plus dur reste à faire : six cents kilomètres de fournaise et de montagnes désertes jusqu'à la frontière, et une fois autant à travers le désert baloutch pour gagner Quetta. » (p. 291). Cette fois, ils ne sont plus aussi naïfs. La traversée qu'ils viennent d'effectuer s'est quand même bien déroulée, mais ils appréhendent ce qui s'en vient, mesurant mieux à cette étape les risques qu'ils encourent.

3.4.1 Faragh – Tchaïkhane de Nostratabad.

Dans cette partie du récit, les titres s'accumulent, indiquant un morcellement du temps et une densification des événements. Les voyageurs roulent sans arrêt durant la nuit pour rattraper la jeep qu'ils veulent suivre au moment où ils devront traverser la dune de Shurgaz, un obstacle majeur qu'il faut passer avant que le soleil se lève, lorsque le froid de la nuit compacte encore le sable. Alors qu'ils se pressent, le pignon de la troisième vitesse casse et les voyageurs sont contraints de rouler plus lentement. La tension grimpe, les voyageurs sont plus vulnérables que jamais. Bouvier, incapable de dormir, conduit. Il a peur, car il sait que plusieurs voyageurs ont péri à cet endroit :

Conduit jusqu'à l'aube pour tâcher de trancher ce nœud qui m'empêchait de dormir. Le désert avait pris une maléfique couleur de cendre. La lune éclairait l'horizon et l'espèce de cairn gigantesque qui, sur cette étape, sert de repère aux camionneurs lorsque le vent de sable a effacé la piste. C'est l'extrémité méridionale du désert du Lout où, bon an mal

an, pour un axe cassé, pour une batterie séchée par le soleil, une demi-douzaine de chauffeurs laissent leur peau. (p. 298)

La peur est aussi alimentée par les croyances religieuses et populaires entendues avant la traversée et qui investissent la menace que représente ce désert :

Le Lout est de plus, mal famé : Loth – dont il tire son nom – y vit sa femme transformée en statue de sel; quantité de génies et de goules y rôdent, et les Persans y placent une des demeures du Diable. Si l'enfer c'est l'antimonde dans ce silence dangereux que seul trouble le bourdonnement des mouches, ils ont raison. (p. 298-299)

Les voyageurs ne rattrapent pas la jeep, mais traversent sans encombres la dune de Shurgaz. C'est plus tard que les événements se corsent. Ils n'ont pas encore rejoint l'étape quand le soleil commence à darder sérieusement : « À sept heures, il montait déjà comme un poing dressé et les tôles commençaient à chauffer. J'avais souvent pensé au soleil, jamais comme à un tueur. » (p. 300) En plus, à certains endroits, la piste est complètement ensablée :

Pour trente mètres de sable presque liquide : décharger le bagage de façon à alléger la voiture; pelleter et égaliser; ramasser des brindilles et des cailloux pour paver la piste, puis couvrir cette armature avec tous les vêtements qu'on possède; dégonfler les pneus, embrayer et pousser en hurlant pour amener l'air aux poumons; regonfler les pneus et refaire le bagage. (p. 300)

Les voyageurs doivent déployer un effort physique prolongé. L'obstacle demande de l'ingéniosité et une planification de l'effort. Chaque mètre est gagné par un déploiement physique incroyable. Comme la femme de Loth, ils commencent à se transformer en statue de sel : « On finirait par voir tout noir avec ce soleil. On s'apercevait tout de même que nous avions les bras, le visage, la poitrine couverts d'épaisses croûtes de sel. » (p. 300). L'eau s'échappe, la vie aussi du même coup, le corps du voyageur se désertifie.

Pourtant, les voyageurs ne sont pas au bout de leurs peines. À midi, ils rencontrent un nouvel obstacle : un petit col à traverser, qui n'est pas si imposant, mais qui se dresse devant eux au moment où leurs dernières forces les abandonnent :

Il fallut gravir quatre fois pour coltiner le bagage jusqu'au sommet. Puis on empoigna avec des chiffons la voiture dont on ne pouvait plus toucher les tôles. Première, embrayer, sauter, pousser... jusqu'à ce que tout s'obscurcisse. Au haut du col, les pistons cognaient avec un mauvais bruit et les larmes nous giclaient des yeux. J'installai Thierry qui sanglotait, à l'ombre sous la voiture. Il était temps d'arriver quelque part. (p. 301).

Le second obstacle est pire que le premier, les voyageurs ne se sentant plus le courage d'avancer. Ils continuent pourtant parce que s'ils s'arrêtent c'est la mort qui scellera leur sort : « Deux heures plus tard, les dormeurs de la tchâikhane de Nostratabad crurent rêver en entendant un moteur à cette heure interdite. Au sud du Lout, en juillet personne qui circule après le lever du soleil. » (p. 301). Ainsi, alors qu'ils croyaient avoir atteint leurs limites ultimes autant physiquement que mentalement, Bouvier et Vernet trouvent encore en eux la force d'avancer.

Cet épisode éprouvant est suivi d'un passage dans le texte où le temps semble suspendu, distendu. Les voyageurs reviennent tranquillement de l'effort surhumain qu'ils ont dû déployer :

Échoué sur le bas-flanc, trop vibrant d'épuisement pour que le sommeil vienne, on regarde la jarre d'eau potable qui sue à grosse gouttes. Elle est placée sur une sorte d'autel, et entourée de ronces, comme un dieu. On voit aussi les tuniques blanches des buveurs de thé dégorger dans la pénombre par ondes successives la charge de lumière reçue dans la journée. On s'aperçoit que ce maudit petit col vous a fait changer de monde et que les visages ne ressemblent plus à ceux qu'on connaissait : avec leurs turbans blancs, leurs cheveux noirs taillés en frange, leurs faciès calcinés de Valet de cartes et leur air de bûche retirée du feu, ce sont déjà les Baloutchs. (p. 302).

Un autre rapport au monde s'installe quand la tension de l'extérieur s'amointrit. Le voyageur semble se tenir entre le rêve et le délire. Ses perceptions fortement secouées s'attardent sur des détails et en décuplent les effets. À cette perception vive de son environnement immédiat, s'ajoute l'impression d'avoir basculé dans un autre monde. En franchissant cette dernière étape, Bouvier et Vernet sont passés de l'autre côté d'une frontière qui métamorphose l'apparence des hommes.

Enfin, une fatigue bienfaisante envahit le corps des voyageurs :

Puis, à mesure que les nerfs se détendent et que le soleil descend, vous vient cette fatigue comblée, cette envie d'adorer, d'engager son sort, qui vous prend tout d'un coup et libère, à une profondeur que d'ordinaire on néglige, un surcroît de vie violente qu'on ne sait comment employer. S'il était encore question de remuer un membre, on danserait. Bientôt le cœur – cette pompe à émotions – s'apaise; on le sent taper plus largement, fidèle sous les côtes, gros muscle qu'on a fortifié. (p. 302).

Le désert représente une expérience des extrêmes dont le corps se remet en laissant des sensations jamais éprouvées. En s'approchant si près de la mort, les voyageurs découvrent en eux des capacités insoupçonnées, un surcroît de vie.

3.4.1 L'épreuve physique et la réorganisation des perceptions

La narration d'une épreuve physique est immédiatement suivie dans le récit d'un passage où le voyageur est investi d'une acuité nouvelle au niveau des sens et semble se fondre pour un temps avec l'espace décrit. Il y a un allègement, une expansion dans l'écriture qui devient plus poétique. La narration de ces passages s'effectue au présent, c'est le temps de la réflexion alors que la narration de l'épreuve est au passé. Pour survivre au soleil meurtrier, à la chaleur suffocante, aux kilomètres de sable, dans lesquels la voiture peut s'enliser à tout moment, le voyageur a été obligé de réduire son bagage mental. Il a été forcé par les éléments extérieurs de changer sa manière d'envisager les choses pour surmonter l'épreuve qui se présentait à lui. Le voyageur ne réfléchissait plus, il luttait pour sa survie. Quand la tension de l'extérieur se relâche, il conserve la même disponibilité au monde extérieur. En plus, comme il est exténué, il n'oppose plus au monde extérieur les filtres habituels. Surgit alors une dimension poétique « où les choses cessent d'apparaître comme isolées, disjointes solitaires pour laisser éclater leurs harmoniques et leurs innombrables complicités⁹⁶ ».

Le voyageur accède ainsi au monde sans l'intermédiaire de filtres⁹⁷ encombrants pour devenir « pure présence face au réel⁹⁸ », s'absorbant dans l'instant, dans un rapport immédiat avec le monde qui l'entoure. Le surgissement poétique est éphémère. Les effets de l'épreuve sur le corps et les perceptions se dissiperont pour la plupart, alors que d'autres marqueront le voyageur de manière plus sérieuse. En fait, l'épreuve dégage la voie, elle prépare le terrain à

⁹⁶ Nicolas Bouvier, « Routes et déroutes. Réflexion sur l'espace et l'écriture », *loc. cit.*, p. 178.

⁹⁷ Le Breton met en garde contre l'abolition des filtres affirmant que « la déréalisation des perceptions entraîne le monde à sa perte », David Le Breton, *La Saveur du monde*, *op. cit.*, p. 28. Sans filtres pas de monde possible car il n'y a plus assez de symbolique pour suturer le réel de sens. Il faut plutôt parler ici de filtres amoindris, dérangés, ébranlés, cette perturbation conviant le voyageur à une présence inédite au monde.

⁹⁸ Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, *op. cit.*, p. 138.

la dimension poétique qui s'établit entre le sujet et le monde comme le rappelle ici Gaston Bachelard : « *Se fondre dans l'élément fondamental est un suicide humain nécessaire à qui veut vivre un surgissement dans un nouveau cosmos*⁹⁹ ». Durant cette expérience de réduction, le voyageur meurt un peu plus à lui-même. Il se défait des liens qui le retiennent encore et l'empêchent d'être pleinement disponible au monde. L'atteinte de limites physiques ouvre un éventail de sensations inédites et élargit du même coup l'étendue de la conscience. L'acquisition de cette conscience poétique laisse des traces permanentes sur le voyageur qui pourra, comme nous le constaterons dans le prochain chapitre, convoquer à nouveau ce contact privilégié avec le monde.

3.5 L'usure du monde

La traversée du désert baloutch tient en un court paragraphe, pourtant elle n'en est pas moins éprouvante, surtout à la fin. En effet, juste avant d'arriver à Quetta, Bouvier et Vernet, épuisés, décident de se droguer pour monter le dernier col. Ils entrent dans la ville plus morts que vivants : « Notre arrivée aussi fut légère. À nous deux, nous ne pesions plus cent kilos. On se pinçait pour ne pas s'endormir; à mesure que la drogue nous lâchait, une sorte de nuit s'étendait au cœur de la journée. » (p. 308). Les voyageurs sont passés au broyeur, ils se sont allégés, laissant le superflu et même un peu de nécessaire derrière eux. L'exigence de cette traversée a fait d'eux des chicots. Aussi, dès l'arrivée ils vont s'employer à « noyer le désert » (p. 309) :

Les whiskies descendaient sur nous en vagues compatissantes et les maléfices du Lout nous semblaient conjurés. On entendait les mûres dégringoler dans la cour où deux clients, assis en tailleurs sur leur lit, échangeaient de moustiquaires à moustiquaires des propos rares et circonspects. Un bonheur fourbu nous faisait taire. Partout craquaient les ramures. Le monde était rempli d'arbres. (p. 310).

Bouvier et Vernet flottent sur le nuage que crée la rupture soudaine avec le rythme infernal qu'ils ont dû s'imposer pour survivre au désert. Une sensation de plénitude avec le monde traverse les voyageurs et suspend momentanément la fatigue et les peines endurées.

⁹⁹ Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960, (p. 176) cité par Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, op. cit., p. 137. (En italique dans le texte).

Leurs perceptions exacerbées les rendent attentifs aux bruissements de la vie qui se manifeste autour d'eux.

Les voyageurs vivront le soubresaut du désert longtemps après en être sorti. Le désert, cet espace hostile, infernal, ce déluge de sable occupe toutes leurs pensées. Ils découvrent Quetta, mais les portions de la narration qui sont consacrées à l'exploration de la ville sont constamment entrecoupées par ce désert qu'ils ne finissent plus de cuver. Le désert les hante, son souvenir continue de les consumer :

La fatigue du Lout nous tenait encore bien. On s'endormait partout. Chez le barbier, appuyé au guichet de la poste, au trot des droshky jaunes qui remplacent ici les taxis; dans les fauteuils cannelés du petit cinéma *Cristal*, bercés par l'éventail des voisins, on s'assoupissait, un plateau de thé sur les genoux [...] Puis la nuit se passait à chercher le sommeil; le drap tiré sur les yeux, l'horrible chant du moteur en seconde nous remplissait les oreilles et nous traversions du désert jusqu'au matin. (p. 311).

C'est le corps qui est atteint, mais cette empreinte de l'extérieur va déteindre sur leur esprit, pour le meilleur et pour le pire.

Car, Quetta, il faut le mentionner, c'est encore un peu le désert. Cette ville légère et sablonneuse, qui apparaît d'abord aux yeux des voyageurs épuisés comme une oasis, va rapidement devenir une trappe. La voiture nécessite des réparations majeures et s'ils tombent sur le meilleur garagiste à des lieues à la ronde, la pièce qu'il faut remplacer s'avère impossible à reproduire malgré le talent de cet artisan-mécanicien, capable de ressusciter toutes les voitures qui arrivent dans sa cour. Il faut une pièce neuve qu'il faut faire venir de Karachi à un prix exorbitant. Cette attente bouscule l'itinéraire dans le temps et le budget qu'ils s'étaient fixés. Heureusement ils trouvent du travail auprès du seul tenancier de bar de la ville qui les engage comme musiciens, puis les emploie à peindre les murs de son établissement avec des scènes qui inciteront ses clients à boire. Par contre, Bouvier et Vernet doivent s'exécuter quand le bar est fermé, accumulant les nuits sans sommeil.

Quetta s'avère donc un désert au propre comme au figuré, entraînant les voyageurs dans une forme d'errance : dépendant de la pièce commandée, soumis à la chaleur et aux mouches infernales qui, de jour comme de nuit, s'emploient à exténuer le voyageur. L'épreuve est physique, mais surtout mentale :

[...] tout tournait : peu à peu, la fatigue et l'absence de sommeil introduisaient dans notre vie les mécanismes giratoires du rêve. Et pas moyen de dormir avec cette lumière éclatante et les mouches; on parle intarissablement d'un lit à l'autre, on transpire, on veille et une épaisseur se perd, on finit par vivre de profil. La moindre émotion, un sourire, un reflet sur une joue, un bout de chanson vous transpercent. (p. 339).

L'épuisement rend les voyageurs extrêmement vulnérables. C'est à Kandahar, seulement, qu'ils parviendront enfin à purger le trop-plein du désert : « Une semaine après l'arrivée, malades l'un et l'autre. Il fallait bien payer un jour la traversée du Lout, l'usure nerveuse de Quetta et les veillées du Saki Bar. Sans goût pour rien, aucun ressort, éteints. Tentés de tout pousser au noir, avec un œil pour ce qui cloche. » (p. 374). Les voyageurs ont atteint des limites ultimes et ne peuvent plus rien prendre.

Quetta, c'est aussi le lieu d'un événement malheureux qui marque directement l'écriture du récit et vient achever la liste des malheurs qui s'abattent sur les deux voyageurs. Un matin, Bouvier remarque que le manuscrit dans lequel se trouvent toutes les notes prises durant le séjour à Tabriz a disparu. Le garçon qui balaie la chambre l'a mis aux ordures par inadvertance et le camion de la voirie est passé à l'aube, emportant le manuscrit vers l'énorme dépotoir situé à dix kilomètres de la ville. Pour Bouvier, la perte est dramatique :

Je commençai par vomir, puis j'allai travailler sur notre moteur. En déchiquetant les boulons grippés, je voyais le "cinq tonnes" danser sur une piste inégale, semant mes feuilles dans la poussière avec les immondices et les troncs de choux, Je recomposais la première page, les paragraphes, les lignes frappées plus pâles quand les doigts s'étaient engourdis, Tabriz, l'ombre des peupliers sur la terre gelée, la silhouette transie des filous en casquettes qui venaient boire au bistrot arménien l'argent de leurs mauvais coups. Tout cet hiver étouffé, obscur, irrattrapable, écrit à la lumière du pétrole ou sur les tables du bazar où les perdrix de combat dormaient dans leur cage, par quelqu'un que je n'étais plus. (p. 341).

Bouvier et Vernet décident de se rendre dans ce lieu immonde qu'est le dépotoir, parmi les vautours et les montagnes de détritrus en putréfaction, dans l'espoir de repérer les vidanges de l'hôtel où ils logent et peut-être, par chance, retrouver le manuscrit intact. Après plusieurs heures de recherches, ils trouvent quelques fragments déchirés et l'enveloppe, mais vidée de son contenu. Bouvier doit se résigner; abandonner la partie et du même coup laisser un peu de lui-même derrière lui. La réflexion née dans ce contexte particulier sera difficile, peut-être impossible à récupérer : « Ici tout mitonnait, le volant brûlait les paumes, nos visages et nos bras étaient couverts du sel de la transpiration. Et la mémoire un rien enténébrée : épaisseur

du froid, Tabriz, cœur de l'hiver ? ! ?... j'avais dû rêver tout cela. » (p. 344). La réalité du lieu où il se trouve maintenant, cette chaleur suffocante, ce sable, ce soleil sont aux antipodes de ce qu'il a pu vivre durant le long hiver à Tabriz et surtout, il n'est plus le voyageur qu'il était à ce moment.

CHAPITRE 4

L'ÉCRITURE DU MONDE

Entre le départ de Tabriz et l'arrivée à Kandahar, les voyageurs sont plongés dans une forme d'errance et ne parviennent plus à donner un sens au voyage qu'ils ont entrepris. La traversée des deux déserts et le séjour à Quetta ont été, à tous les niveaux, des expériences très éprouvantes. Ils arrivent donc en Afghanistan très affaiblis, malades l'un et l'autre et dans le cas de Bouvier, blessé. Heureusement, le climat de montagne du pays et la mentalité forte du peuple afghan exercent sur les voyageurs exténués un effet réparateur. Après un court séjour à Kandahar, ils s'installent à Kaboul où le médecin qui les soigne leur prescrit un long repos avant de reprendre la route. Un mois après leur arrivée, les deux amis se séparent. Vernet, qui a repris suffisamment de force, va retrouver sa fiancée qui l'attend à Ceylan. Bouvier viendra les rejoindre plus tard avec la voiture car il souhaite visiter le pays avant de repartir.

4.1 Afghanistan : Pays de montagne

Si la vallée de Kaboul présente un microclimat propice à l'agriculture, le reste du pays est composé de hauts plateaux désertiques et il est traversé de part en part par d'imposantes chaînes de montagne. D'ailleurs, à soixante kilomètres de la ville, se dresse le massif de l'Hindou-Kouch, dont les glaciers s'élèvent à plus de six mille mètres, divisant le pays en deux territoires distincts :

Versant sud : un plateau brûlé, coupé de vallées jardins, qui s'étale jusqu'aux montagnes de la frontière baloutch. Le soleil est fort, les barbes noires, les nez en bec. On parle et on pense pashtoun (la langue des Pathans) ou persan. Versant nord : une lumière filtrée par les brouillards de la steppe, les faces rondes, les regards bleus, les manteaux ouatinés des cavaliers ouzbeks au trot vers leurs villages de yourtes. Des sangliers, des outardes, des cours d'eau éphémères sillonnent cette plaine à joncs qui s'incline en pente douce vers l'Oxus et la mer d'Aral. On est taciturne. On parle sobrement les dialectes türk d'Asie centrale. Ce sont plutôt les chevaux qui pensent. (p. 382).

Deux versants, deux climats qui portent respectivement deux cultures radicalement différentes, dans lesquelles l'homme semble avoir été façonné par le paysage qu'il habite et parcourt.

L'Hindou-Kouch exerce une incroyable attraction sur les éléments qui l'entourent, y compris le voyageur de passage qui ne pourra pas résister longtemps à l'appel de cet imposant accident géographique :

Les soirs de novembre, le vent du nord descend sur Kaboul par bouffées, balaie les relents du bazar et laisse dans les rues une fine odeur d'altitude. C'est l'Hindou-Kouch qui fait signe. On ne le voit pas, mais on le sent derrière les premières chaînes, tendu dans la nuit comme un manteau. Tout le ciel en est occupé. L'esprit aussi : au bout d'une semaine on n'a plus que la montagne en tête, le pays qui s'étend derrière, et à force d'y penser, on y va. (p. 382-383).

L'occasion de traverser le col et d'explorer son autre versant se présente d'une manière inattendue lorsque Bouvier rencontre le professeur David Schlumberger qui l'invite à se joindre à la fouille archéologique qu'il dirige sur le site d'un ancien temple kouchan. Les démarches qu'il entreprend pour s'y rendre lui permettent de saisir un peu mieux l'esprit qui anime les Afghans :

Pour traverser l'Hindou-Kouch et gagner le Turkménistan afghan, – l'ancienne Bactriane – il faut un passeport de la police de Kaboul et une place dans l'*Afghan Mail* ou sur un des camions qui montent vers le nord. Ce permis est souvent refusé; mais lorsqu'on fournit une raison simple, évidente et qui lui parle – voir du pays, vagabonder – la police est bonne fille. Tout musulman, même flic, est un nomade potentiel. Dites : *djahan* (le monde) ou *shahrah* (la grand-route), il se voit déjà libre de tout, cherchant la Vérité et foulant la poussière sous un mince croissant de lune. En ajoutant que je n'étais pas pressé, j'ai obtenu mon permis tout de suite. (p. 383).

Les restrictions à l'obtention du permis ne sont pas celles que l'on pourrait attendre dans un contexte européen, par exemple. Une place privilégiée est accordée dans cette société au voyage, à l'exploration, au cheminement de l'esprit, surtout si ce dernier, pour progresser, nécessite de traverser un col. Le voyage n'est pas une activité, un passe-temps, mais un mode de vie pour lequel tout Afghan cultive un certain désir.

Pour traverser de l'autre côté, Bouvier voyage à la manière afghane, c'est-à-dire au sommet du chargement d'un de ces camions qui sillonnent les routes du pays, entre les

marchandises qui y sont entassées. Les camions qui partent de Kaboul ou les marchandises qui arrivent du nord, traversent l'Hindou Kouch par la passe du Shibar. Même si ce passage est fréquenté depuis des millénaires, il reste un obstacle géographique extrêmement complexe à négocier pour les camions surchargés qui s'y engagent :

Le camion montait à travers des pentes de neige sale en secouant terriblement. L'étranglement du col s'annonçait par des rampes brèves et méchantes qui soulevaient le châssis comme pour le retourner. On restait dans les petites vitesses, changeant souvent et brutalement le régime du moteur. Dans la cabine, l'attention montait; pas l'angoisse, puisque tout est écrit, mais la vigilance et une grande capacité d'endurance et de résignation qu'il s'agissait de remettre à jour avant les pannes, ruptures, éboulements et culbutes que le col du Shibar réserve à ses habitués. (p. 394).

Fort de l'expérience acquise sur les routes, Bouvier observe attentivement l'équipage, mesurant l'ampleur de l'obstacle auquel ils s'attaquent. Ici, c'est le relief qui impose sa loi : dans les rampes étroites et les tournants serrés, même le camion doit se contorsionner pour rester sur la route. La descente, elle, s'avère plus périlleuse encore :

La route s'engageait dans un goulet vertigineux et plus noir que la nuit; par places elle s'était éboulée côté rivière, ne laissant qu'un passage étroit et incliné. Le Motar-sahib arrêtait sa machine et descendait en grommelant pour éprouver la terre. En première, le camion se risquait dans la coulée, s'inclinait vers l'eau où les mottes détachées par les roues plongeaient avec un bruit lointain, puis pouce par pouce, retrouvait le sol ferme et se redressait pendant qu'un commentaire calme, mais soulagé, montait de la cabine. (p. 396).

Ces hommes qui risquent leur vie à chaque passage sont résignés. Ils savent bien que la montagne est plus forte qu'eux et qu'elle peut à tout moment devenir un adversaire redoutable.

Pour arriver à négocier leur existence dans cet espace extrême, les hommes qui le parcourent s'en remettent à Dieu : « Sur tous les camions "au long cours" d'Asie, la composition de l'équipage est à peu près la même. Le véritable propriétaire du véhicule, c'est Allah, et les inscriptions qui couvrent la carrosserie lui rappellent ses responsabilités. » (p. 394). Dieu est le premier et le dernier, celui entre les mains duquel les Afghans confient leurs initiatives et leur existence. Cette forme d'abandon accompli, les hommes peuvent alors complètement se consacrer à l'effort du moment. Extrêmement habiles et débrouillards, ils sont capables de faire face à toutes les éventualités de la route : panne, bris, obstacle, accident. Ils ne sont jamais à court de ressources, et toujours prêts à repousser les limites du

possible. C'est qu'ils ont l'habitude de se tenir près de cette frontière ultime qui les sépare de la mort, l'espace qu'ils parcourent relançant constamment le défi de vivre, de survivre.

C'est ainsi que la vie spirituelle des Afghans puise dans les forces vives de l'environnement dans lequel ils s'inscrivent et qui leur rappelle constamment les limites de la condition humaine :

Il y a ici un appétit d'essentiel sans cesse entretenu par le spectacle d'une nature où l'homme apparaît comme un humble accident, par la finesse et la lenteur où le frugal tue le mesquin. Le Dieu de l'Hindou-Kouch n'est pas, comme celui de Bethléem, amoureux de l'homme, il est son créateur miséricordieux et grand. C'est un credo simple, mais qui frappe. Les gens d'ici l'éprouvent avec plus de force et de verdeur que nous. L'*Allah ou Akbar*, tout tient à cela : ce Nom dont la magie suffit à transformer le vide intérieur en espace, et cette ampleur divine qui, à force d'être inscrite à la chaux sur les tombes ou vociférées [sic] à la pointe des minarets, devient véritablement la propriété de chacun : une richesse dont les visages portent de furtifs mais d'incontestables reflets. (p. 399-400).

Tous musulmans qu'ils soient, les Afghans ne s'égarent pas dans les envolées lyriques que Bouvier a observées en Iran. Il compare d'ailleurs l'Afghanistan à la Perse en disant de la première qu'elle est « [u]n peu la Perse orientale, avec en plus, cet allant opiniâtre des peuples montagnards, et en moins, la lassitude que les Persans éprouvent de leur trop long passé, cette espèce d'érosion morale qui, là-bas freine l'ambition, émousse les élans et finit par user Dieu lui-même. » (p. 359). Ici, au contraire, la nature éprouvante à laquelle doit se mesurer l'homme, l'installe, d'un point de vue sensible, dans le concret de l'existence. Tout comme le désert, la montagne présente une altérité radicale qui rappelle à l'homme sa fragilité¹⁰⁰. Elle est un lieu à la limite, un espace où l'homme atteint ses propres limites. Des limites que les Afghans tentent de déjouer par l'habileté et la débrouillardise qu'ils ont développées à force de fréquenter ces reliefs accidentés, mais aussi des limites qu'ils savent respecter, remettant d'abord entre les mains de Dieu leur existence.

¹⁰⁰ Jean-Didier Urbain précise à cet effet que le terme « désert » recoupe une plus grande variété de lieux que la seule réalité physique d'un espace composé de roc et de sable : « Le Sahara et Groenland ne sont eux-mêmes que des formes du désert parmi d'autres. Le désert commence là où la campagne cesse. Une faille, un gouffre, une gorge suffisent. Le désert est là, espace-vertige, immensité horizontale ou verticale si inhumaine qu'elle paraît irréaliste. », Jean-Didier Urbain, *L'idiote du voyage. Histoires de touristes*, Paris, Plon, 1991, p. 175.

4.1.1 La fin d'un voyage

Pour quitter l'Afghanistan, Bouvier doit traverser un autre massif important, le Khyber Pass. C'est la fin d'un voyage, celui du texte, car au-delà de celui-ci, commence un autre voyage qui le mènera à Ceylan, puis beaucoup plus tard au Japon et qui ne ressemblera en rien à celui qui vient de s'achever. Dès son arrivée à la frontière, il est saisi par la monumentalité des éléments naturels présents dans le paysage : « [...] toutes les choses humaines paraissaient frustres, amenuisées, séparées par trop d'espace comme dans ces dessins d'enfants où la proportion n'est pas respectée. » (p. 415). Bouvier poursuit en décrivant le col qui se dresse devant lui :

La montagne, elle, ne se dépensait pas en gestes inutiles : montait, se reposait, montait encore, avec des assises puissantes, des flancs larges, des parois biseautées comme un joyau. [...] Puis des pans de rocs noirs où les nuages s'accrochaient comme une laine. Au sommet, à vingt kilomètres de mon banc, des plateaux maigres et doux écumaient de soleil. L'air était d'une transparence extraordinaire. La voix portait. J'entendais des cris d'enfants, très haut sur la vieille route des nomades, et de légers éboulis sous le sabot de chèvres invisibles, qui résonnaient dans toute la passe en échos cristallins. J'ai passé une bonne heure immobile, saoulé par ce paysage apollinien. Devant cette prodigieuse enclume de terre et de roc, le monde de l'anecdote était comme aboli. (p. 415-418).

Bouvier n'a pas l'habitude des longues descriptions. Cette fois, l'immensité du paysage l'oblige à multiplier les détails, car le regard ne peut embrasser ce qui se présente à lui d'un seul coup. La montagne impose par sa dimension. Une puissance sourd d'elle, de son socle inébranlable, de ses parois et de l'arête de ses cimes qui allège le reste, les nuages sont légers comme la laine, l'air est limpide, l'échelle humaine paraît fruste, l'anecdote insignifiante.

D'ailleurs, tous les gens que Bouvier a questionnés sur le Khyber, avant qu'il ne s'y rende, étaient, eux aussi, incapables d'exprimer ce qu'ils avaient vécu sur place :

À Kaboul, ceux que j'interrogeais sur le Khyber ne trouvaient jamais leurs mots : « ... inoubliable, c'est surtout l'éclairage... ou l'échelle... ou l'écho peut-être, comment vous dire?... » puis ils s'enferraient, renonçaient et, pendant un moment, on les sentait retournés en esprit dans le col, revoyant les mille facettes et les mille ventres de la montagne, éblouis, transportés, hors d'eux-mêmes, comme la première fois. (p. 414).

Face au Khyber Pass, le visiteur se sent soufflé, à court de mots pour exprimer la sensation qui l'envahit. Il essaie d'expliquer son expérience par les sens, mais il n'arrive pas

à en sélectionner un pour rendre la teneur du moment. Bouvier, lui, tente de saisir la montagne dans sa démesure, mais il n'y parvient pas davantage¹⁰¹.

Puis, sans qu'il ne puisse expliquer pourquoi, Bouvier est soudainement envahi par le sentiment que tous les événements qui ont précédé, ont servi à préparer cet instant privilégié du voyage : « L'étendue de montagne, le ciel clair de décembre, la tiédeur de midi, le grésillement du narghilé et jusqu'aux sous qui sonnaient dans ma poche, devenaient les éléments d'une pièce où j'étais venu, à travers bien des obstacles, tenir mon rôle à temps. » (p. 418). La contemplation du Khyber Pass convoque non seulement l'expérience sensible du voyage accompli, mais elle suscite aussi quelque chose de tout à fait nouveau, une plénitude d'être indescriptible :

« Pérennité... transparente évidence du monde... appartenance paisible... » moi non plus, je ne sais comment dire... car, pour parler comme Plotin :
Une tangente est un contact qu'on ne peut ni concevoir ni formuler
 Mais dix ans de voyage n'auraient pas pu payer cela. (p. 418).

Un peu comme lorsqu'il s'est trouvé en plein désert, la montagne installe entre elle et Bouvier une altérité radicale. Le Khyber-Pass serait ainsi un de ces « lieux-limites » décrit par Jean-Didier Urbain où le paysage convoque chez le spectateur une autre dimension de l'être :

Ici se trouve le spectacle de la faille, du gouffre, de l'abîme, de la cime, du précipice, de la falaise, de la cascade, des cataractes, du promontoire ou du cap. Ces sites « catastrophiques » exercent sur le touriste en particulier (mais sur le voyageur en général) une véritable fascination [...] tous ces lieux sont vécus comme d'ultimes confins, spectacle de « bout du monde », paysage où l'imaginaire déchiffre le début du chaos en un instant panoramique toujours magique, où l'homme se prend à rêver qu'il découvre une terre absolument native ou la limite extrême de l'espace humain¹⁰².

L'épreuve ici n'est pas physique. Bouvier n'est plus dans l'action, en train de lutter pour sa survie, ou dans l'attente passive comme lorsqu'il a traversé l'Hindou Kouch. Il est plutôt

¹⁰¹ Ella Maillart, à qui Bouvier envoie un exemplaire de *L'Usage du monde*, lui transmet dans une lettre son appréciation du récit. Si elle est très enthousiaste envers le récit en général, elle lui reproche d'avoir introduit une description du Khyber Pass qui à ses yeux en réduit la magnificence. Voir François Laut, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit*, op. cit., p. 181.

¹⁰² Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, op. cit., p. 170-171.

happé par ce monumental chaos de pierres qui catalyse complètement son attention et l'installe dans l'instant, entièrement disponible à l'espace qui l'entoure.

Dans *La poétique de l'espace*, Gaston Bachelard mentionne que « [l]e spectacle extérieur vient aider à déplier une grandeur intime¹⁰³. » En offrant un support concret à l'expansion de l'être, les lieux limites sont révélateurs d'une immensité intime¹⁰⁴ déjà présente chez l'individu : « Il semble donc que c'est par leur "immensité" que les deux espaces : l'espace de l'intimité et l'espace du monde deviennent consonnants¹⁰⁵. » Lorsque Bouvier arrive au Khyber Pass, son être intime entre en coïncidence avec le monde. Les détachements qui ont ponctué le voyage, l'usure physique et mentale subie au cours des épreuves, l'ont obligé à se départir de tout bagage mental superflu, préparant le terrain au surplus d'être qui survient ici. Dans « Routes et déroutes », Bouvier évoque à nouveau cet instant du voyage :

Parfaitement vide, entièrement décentré. Des projets de départ, le voyage avait tout emporté. Je me retrouvais rien, moins que rien, sans origine ni destination, entièrement absorbé par l'ici et le maintenant. Les moines gyrovares de la tradition orthodoxe et les bonzes itinérants ont connu et recherché ces instants où la dispersion et l'érosion de la route conduisent paradoxalement à un *Da sein* où le seul fait d'être au monde remplit l'horizon jusqu'au bord¹⁰⁶.

Tout s'ajuste à ce moment. Bouvier ne se projette plus en avant et il ne regarde plus derrière lui, mais il est entièrement absorbé dans l'instant. Cet imposant massif vient réorganiser ses idées et mettre un terme à l'errance initiée par l'expérience déroutante d'Ispahan. Bouvier trouve ici un sens au voyage qu'il vient d'accomplir, en prenant conscience du cheminement intérieur que celui-ci a initié en lui. Ainsi, le voyage n'a plus à être supporté par un motif préalable, il se suffit à lui-même.

¹⁰³ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, [1957] 2009, p. 175.

¹⁰⁴ L'immensité intime est une grandeur en soi que la rêverie, comme fonction de l'imagination, contribue à élargir, à explorer.

¹⁰⁵ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, *op. cit.*, p. 184.

¹⁰⁶ Nicolas Bouvier, « Routes et déroutes. Réflexion sur l'espace et l'écriture », *loc. cit.*, p. 180.

4.2 Se débarrasser du superflu pour accéder à l'essentiel : le cheminement intérieur du voyageur

Pour faciliter le déplacement, le voyageur a laissé derrière lui les objets encombrants, superflus, pour ne conserver que le strict minimum. Le voyage entraîne ainsi la perte progressive d'une stabilité, d'un confort au profit d'une relation au monde plus directe :

La lenteur et l'espace agissent, ajustent et purgent comme une drogue à la fois émétique et hallucinatoire. Le bagage matériel et mental s'affine et s'amenuise sans qu'on n'y soit pour rien. Les accessoires inutiles – dérobés ou perdus – s'envolent avec les pédanteries de la certitude et les syllogismes consolateurs. Au terme du traitement, le voyageur a pratiquement disparu¹⁰⁷.

Aussi difficile soit ce cheminement, Bouvier prend conscience des vertus d'une telle érosion lorsqu'il rencontre deux voyageurs français, Antoine et Dodo, qui se trouvent sur le site de fouille en même temps que lui. Par leur attitude respective, ils permettent à Bouvier de mesurer l'écart qui peut se creuser entre différents voyageurs relativement à la relation qu'ils ont entretenue avec le monde :

Je pense à une promenade que je viens de faire en compagnie d'Antoine qui ne cesse de me chapitrer, de me prouver que mes notions sont fausses, que je voyage de travers. Il a beaucoup roulé déjà et sait quantité de choses, mais il y a un pion en lui qui n'est pas rassasié. [...] Il a pourtant vu toute l'Europe, la Russie, la Perse, mais sans jamais vouloir céder au voyage un pouce de son intégrité. Surprenant programme! conserver son intégrité? rester intégralement le benêt qu'on était? aussi n'a-t-il pas vu grand-chose, parce que le kilo de chair de Shylock¹⁰⁸ – je le sais maintenant – pas de pays qui ne l'exige. (p. 410, en italique dans le texte).

Dodo, à l'inverse, présente un tout autre modèle de voyageur. C'est un érudit discret, un contemplatif qui, pour conserver son autonomie, garde des dehors un peu rustres :

Son vrai nom m'échappe. Il était natif de Grenoble, approchant les quarante ans dont vingt passés sur les routes. Placide, pince-sans-rire, couleur de muraille et n'en observant que mieux, plus détaché qu'un derviche et d'une compagnie très agréable. Il avait surtout ce flegme – qui n'est qu'une forme de plus grande résistance – si nécessaire à la vie de voyage où les exaltés, les irascibles finissent toujours par se briser sur l'image qu'ils se font d'eux-mêmes. (p. 410).

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 179.

¹⁰⁸ Dans une pièce de Shakespeare, "Le Marchand de Venise", le prêteur sur gage juif Shylock demandait qu'un kilo de chair soit coupé des personnes qui lui devaient de l'argent. Aujourd'hui, le terme est considéré comme une expression antisémite. Voir <http://www.antisemitism.org.il/fra/struggle/39912/EtatsUnisUnterneantisemiteaétésupprimédela législationdupays>, consulté le 6 mai 2010.

Dodo apparaît comme le modèle idéal du voyageur. Il vit en retrait, se fondant suffisamment dans le décor pour ne pas perturber par sa présence le milieu dans lequel il s'insère.

Bouvier n'accuse plus la société, comme il le faisait au début du récit en employant la comparaison. Il s'intéresse plutôt à l'individu qui choisit de rester comme il est ou de changer en laissant certaines choses derrière lui. Bouvier se sert de sa propre expérience pour analyser la situation, le voyage ayant été pour lui l'occasion de se défaire de l'emprise excessive de son milieu et des attitudes réactionnaires vis-à-vis de la société qui l'a vu naître. Cette déprise, puis l'altération du voyage lui ont permis d'entrer en contact avec le monde d'une toute autre manière, non pas de loin, avec la possibilité de se tromper, de mésinterpréter l'autre comme cela semble être le cas chez Antoine, mais au plus près. L'attitude à adopter « ne p[eut] être le *je* qui ressent », comme le souligne Segalen, « mais au contraire l'apostrophe du milieu au voyageur, de l'Exotique à l'Exote qui le pénètre, l'assaille, le réveille et le trouble¹⁰⁹ ». Pour accéder à l'Autre, pour être disponible au monde, il faut accepter que les certitudes ancrées en soi soient ébranlées afin de les sortir de leur hermétisme, de leur paralysie, de l'atrophie que trop de fixité leur a conféré.

Le voyage lui-même prend en charge une partie de ce cheminement en obligeant le voyageur à réaménager constamment son rapport au monde. Bouvier rappelle que la liberté du voyageur, c'est « celle de voir à chaque étape disparaître une vision du monde où l'on commençait à se sentir à l'aise au profit d'une perception plus juste mais qu'on n'a pas encore trouvé moyen d'aménager ni surtout d'exprimer¹¹⁰. » Il s'agit donc d'une liberté acquise dans l'épreuve, mais qui procure au voyageur une autonomie par rapport aux systèmes en place et une plus grande mobilité de la pensée, comme le souligne ici Rodolphe Christin :

¹⁰⁹ Victor Segalen, « Essai sur l'exotisme », *op. cit.*, p. 749 (l'auteur souligne).

¹¹⁰ Nicolas Bouvier, *L'échappée belle. Éloge de quelques pérégrins*, Genève, Éditions Métropolis, 1996, p. 112.

La conscience défonctionnalisée, décontextualisée du social et « désidentifiée », accède à l'universalité et devient capable de se couler en d'autres formes sans s'y laisser enfermer – il s'agit de demeurer une totalité potentielle. Une telle intelligence sensorielle de portée cosmique est reliance à l'univers, elle signale l'épanouissement de soi, par-delà les cadres d'une culture occidentale enfermant chacun dans les productions de tous [...] ¹¹¹.

Une liberté contraignante, soit, mais c'est par elle que le voyageur renaît au monde de manière plus adéquate et c'est à l'émergence de cette « conscience cosmique » que nous assistons à la toute fin du récit.

4.3 Pour retrouver le fil. Les écueils de l'écriture.

Pourtant, au moment où Bouvier s'assoit à sa table de travail, après plus de trois ans passés sur les routes, cette lucidité semble l'avoir abandonné et il vit très difficilement le passage entre le voyage et l'écriture ¹¹². Alors qu'il relate son séjour sur le site de la fouille, il interrompt même la narration du récit pour confier à son lecteur ses angoisses d'écrivain. Il n'arrive plus à trouver un sens à ces fouilles archéologiques qui rassemblent des étrangers dans une contrée perdue, comme si cet événement faisait tache d'huile sur le reste du voyage :

Mais le sens de cette fouille? après tout : ces étrangers qui passent des années – si l'on additionne les campagnes – à vivre en pionniers dans un coin de steppe solitaire pour ressusciter des Mages ou des dynastes morts depuis dix-huit siècles; et ces bâtisseurs kouchan venus du nord-est, dont on ne sait quasiment rien depuis que les Chroniques chinoises les ont perdus de vue aux abords de l'Oxus : voilà une situation bien propre à inspirer quelques réflexions.*

* [note en bas de page] Les Kouchan n'étaient connus que par leurs émissions monétaires, l'épigraphie indienne, et quelques témoignages lointains, marginaux, s'ajustant mal, comme des tessons aux arêtes usées, fragments épars d'un pot dont le

¹¹¹ Rodolphe Christin, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, op. cit., p. 178-179.

¹¹² L'écriture chez Bouvier est davantage rétrospective que simultanée. Il prend des notes durant le voyage et se consacre à l'écriture lorsqu'il revient chez lui, sauf pour ce qui est du long séjour à Tabriz qui lui a donné amplement le temps de se consacrer à l'écriture. C'est ce qui explique pourquoi la perte du manuscrit de Tabriz dans le dépotoir de Quetta s'avère aussi dramatique pour lui. D'ailleurs, il emploiera la majeure partie de son séjour à Ceylan à réécrire le séjour à Tabriz. François Laut relate comment l'écriture pour Bouvier est un long et douloureux processus : « Comment retrouver dans l'écriture la mobilité du voyage? [...] Comment le rendre, c'est-à-dire l'exprimer? [...] Il faut retourner dans les souvenirs : au mieux on revient dedans, jamais *pendant*. Ou bien les souvenirs pourrissent d'eux-mêmes, ils sont comme démagnétisés ou séchés sur pied. Alors c'est le présent qui est atteint : léthargie, angoisse, tentation de la folie. Que de pages écrites, dans les cahiers de Nicolas Bouvier, sur l'impuissance à écrire des pages! », François Laut, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit*, op. cit., p. 170-171 (l'auteur souligne).

fond manquerait. Ce fond se trouve sans doute en Bactriane où l'on fouillait pour la première fois un monument qui leur fût attribué. (p. 406, en italique dans le texte).

Bouvier ne saisit pas ce qui motive ces hommes à revenir inlassablement au même endroit pour poursuivre une quête dont il manque toujours d'énormes morceaux. Il y a trop de distance, trop de temps entre ces artefacts pour arriver à saisir l'âme de ce peuple ancien.

Il se butte aussi à la démarche employée par ces chercheurs, à ces réflexes sédentaires destinés à engranger des données :

Pourquoi ajouter des mots qui ont traîné partout à ces choses fraîches qui s'en passaient si bien? Et comme c'est boutiquier, ce désir de tirer parti de tout, de ne rien laisser perdre... et malgré qu'on le sache, cette peine qu'on prend, ce travail de persuasion, cette lutte contre le refroidissement considérable et si insistant de la vie. (p. 406-407, en italique dans le texte).

Cette critique est-elle adressée aux archéologues ou à lui-même? Quelques paragraphes plus loin, le lecteur comprend que la fouille est une métaphore de sa propre quête devant la table d'écriture, tentant de faire remonter à la surface le souffle presque éteint de son voyage :

Donc revenir au Château des Païens, à ce trou de mémoire, à ces versants de glaise jaune qui ne sont plus que grisaille, faible écho et lambeaux d'idées qui s'effilochent dès que j'essaie de m'en saisir [...]. Revenir, mais surtout : creuser la terrifiante épaisseur de terre qui me sépare de tout cela (Voilà aussi de l'archéologie! chacun ses tessons et ses ruines, mais toujours le même désastre quand du passé se perd.) Forer à travers cette indifférence qui abolit, qui défigure, qui tue, et retrouver l'entrain d'alors les mouvements de l'esprit, la souplesse, les nuances, les moirures de la vie, le hasard riche, les musiques qui vous tombent dans l'oreille, la précieuse connivence avec les choses, et ce si grand plaisir qu'on y prend. (p. 407-408, en italique dans le texte).

Bouvier cherche un courant toujours vivant auquel se rattacher, qu'il ne trouve pas, qu'il ne trouve plus. C'est là, d'ailleurs, tout son drame : s'être trouvé si près des choses et se sentir si éloigné de cette sensation du monde quand vient le temps de trouver les mots pour l'exprimer.

Non seulement le voyageur est géographiquement éloigné des lieux dont il veut rendre compte, mais une distance temporelle se dresse entre lui et le vécu du voyage, entre ce qu'il est aujourd'hui et celui qu'il était à ce moment. Le retour dans son milieu, à une vie sédentaire si différente de l'existence du voyage, installe lentement une distance avec ce qui a

été vécu au cours de celui-ci. Au moment où Bouvier écrit, il a retrouvé *l'épaisseur*¹¹³ sociale perdue au cours du voyage. Même les expériences les plus prégnantes du voyage ne sont plus que des souvenirs sans ressorts. Ainsi, la plénitude vécue devant le Khyber Pass n'a été qu'une sensation passagère :

Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée. Mais rien de cette nature n'est définitivement acquis. Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr. (p. 418).

Ce vide dont Bouvier parle ici, c'est l'altérité qui se trouve au cœur même de l'être. Il doit s'abandonner à ce vide en lui plutôt que de lui résister. Il pourra alors oublier qui il était, oublier qui il est devenu et laisser derrière lui les souvenirs figés qui traînent au fond de sa mémoire. C'est alors que les choses reprendront vie, car l'altérité engage un mouvement, elle permet au sens de circuler à nouveau. Bouvier mentionne d'ailleurs que ces instants de grâce du voyage sont passagers, mais qu'il est possible d'y accéder à nouveau : « Cela ne dure, évidemment. Cela se perd et se regagne¹¹⁴. » Comment y arriver dans le contexte de l'écriture?

Rappelons-nous que c'est par les sens corporels que le sujet prend conscience de l'environnement qui l'entoure et par les perceptions que ces différentes sensations sont catégorisées et intellectualisées dans la pensée. Lorsque les perceptions prennent trop d'espace, elles projettent des idées et des filtres sur le monde et entravent le déploiement poétique. C'est pourquoi Bachelard associe la perception à l'objectivité et l'oppose à la faculté d'imaginer : « [...] le langage porte en soi la dialectique de l'ouvert et du fermé. Par

¹¹³ « On n'échappe pas à soi-même, à l'enveloppe de bien-être factice qui vous enserre : on se refait des joues, on profite, comme disent les Vaudois. Quand on se regarde dans la glace, on est grossi et méconnaissable. Spirituellement, on tartarine un peu, forcément. On se grise de souvenirs et d'anecdotes. Médiocre. Et puis les gens s'attendent à ce qu'on s'inscrive dans la société, ils vous enfoncez "comme une pistache dans le nougat social". Tout vous pousse à l'épaisseur. Mais laquelle? », François Laut, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit*, op. cit., p. 163.

¹¹⁴ Nicolas Bouvier, « La Clé des champs », op. cit., p. 43.

le sens, il enferme, par l'expression poétique, il ouvre¹¹⁵. » Plutôt que d'enfermer le dehors et le dedans dans des définitions rigides, il faut plutôt interroger l'incessant dialogue qui les lie : « Il faut que nous soyons libre à l'égard de toute intuition *définitive* – et le géométrisme enregistre des intuitions définitives – si nous voulons suivre [...] les audaces des poètes qui nous appellent à des finesses d'expérience d'intimité, à des "échappées" d'imagination¹¹⁶. »

Dans la situation qui nous intéresse, Bouvier doit faire ressurgir dans l'écriture ce que Bachelard nomme *l'être de surface*, c'est-à-dire créer des images qui soient à même de rendre cette proximité vécue avec le monde durant le voyage : « Précisément, la phénoménologie de l'imagination poétique nous permet d'explorer l'être de l'homme comme l'être d'une *surface*, de la surface qui sépare la région du même et la région de l'autre¹¹⁷. » Bouvier doit arriver à se tenir à nouveau dans cette zone imprécise de la frontière, entre la sensation du monde extérieur qui fournit une assise à ses perceptions et l'élan intérieur qui l'anime. Ses filtres perceptifs doivent donc être assez souples, assez « détendu[s]¹¹⁸ » pour reprendre l'expression de Bachelard, afin de saisir les liaisons qui se produisent à la surface.

Bouvier retrouve l'inspiration en se remémorant un souper durant la fouille, au cours duquel les membres de l'équipe étaient absorbés dans leurs pensées. Comme personne ne parlait, Bouvier imagine ce à quoi pouvait penser chacun d'eux :

Pendant que les cuillers martèlent les assiettes de fer, je lis les pensées inscrites dans un cercle au-dessus de chaque tête comme dans certaines icônes byzantines : le professeur pense que dans deux jours, les pioches atteindront le mur de fond de la seconde volée, et que sur cette grande surface verticale – insh'Allah, insh'Allah, insh'Allah – il trouvera l'inscription de fondation qu'il cherche depuis trois campagnes : quelques lignes de cet alphabet grec bizarrement chantourné qu'employaient les Koutchan, assez de texte peut-

¹¹⁵ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, op. cit., p. 199.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 194.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 199. Bachelard envisage la dialectique entre le dehors et le dedans, ou ce que nous nommons la relation entre le voyageur et le monde comme une expérience d'être, de l'être présent dans le monde.

¹¹⁸ « [...] le problème que nous envisageons dans le présent ouvrage est celui d'une participation plus détendue aux images de l'immensité, un commerce plus intime du petit et du grand. Nous voudrions, en quelque sorte, liquider le complexe spectaculaire qui peut durcir certaines valeurs de la contemplation poétique. *Ibid.*, p. 174.

*être pour permettre de déchiffrer ce dialecte encore mal connu de l'Iran extérieur*¹¹⁹.
(p. 409, en italique dans le texte).

Puis, il se voit en train de penser lui aussi, de rêver plutôt : « *Moi, je pense à ces Kouchan qui motivent notre présence ici; beau nom obscur, ambigu, plein de cuir et de fourrure.* » (p. 409-410, en italique dans le texte). Tout à coup, les choses reprennent vie. Ce nom, Kouchan¹²⁰, résonne dans sa tête et interpelle ces cavaliers nomades qui parcouraient la steppe où il s'est rendu pour participer à la fouille. Le temps n'est plus un obstacle, les mots ne figent plus le sens mais opèrent la rencontre entre les Kouchan et le voyageur. *L'échappée d'imagination* qui survient ici transcende les limites de la perception et permet de s'approcher enfin dans l'écriture de ce courant vivant que portait le voyage.

Bouvier résiste pendant un moment au processus dynamique de l'altérité; il reste dans l'esprit géométrique que lui inspire le travail des archéologues et demeure ainsi éloigné de cet être du voyage qui ressentait autrement les choses, jusqu'à ce qu'il s'assoit à nouveau à cette table, imaginant les préoccupations de chacun et visitant la sienne au passage. Dans cette image des Kouchan, il touche *l'être éphémère*¹²¹ du voyage, c'est-à-dire qu'il réussit à faire parler cet être de surface que le voyage lui a révélé. Cette proximité retrouvée entre l'immensité intime du voyageur et le monde, relance l'écriture : « Quand il vit vraiment le mot *immense*, le rêveur se voit libéré de ses soucis, de ses pensées, libéré de ses rêves. Il n'est plus enfermé dans son poids. Il n'est plus prisonnier de son propre être¹²². »

¹¹⁹ Dans la note de bas de page qui accompagne ce passage Bouvier fait le suivi de la fouille : « L'inscription a été découverte deux ans et demi plus tard et trente mètres plus bas : environ vingt-cinq lignes, intacte [sic], comme gravées d'hier. Passant tout ce qu'on espérait. », (p. 409).

¹²⁰ Bouvier n'utilise pas toujours la même graphie pour le terme « Kouchan », dans son texte, ajoutant parfois un « t » [Koutchan]. Nous avons retenu la première forme pour commenter cette partie.

¹²¹ « La phénoménologie de l'imagination doit assumer la tâche de saisir l'être éphémère. Précisément, la phénoménologie s'instruit par la brièveté même de l'image. », Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, op. cit., p. 197.

¹²² *Ibid.*, p. 178.

4.4 La chronique historique de l'Afghanistan

Afin d'étoffer son expérience de l'Afghanistan et d'approfondir sa compréhension de ce peuple fascinant mais imprévisible, Bouvier lit et se documente beaucoup, multipliant dans le texte les notes historiques et les descriptions avec lesquelles il tente d'étayer sa compréhension du pays. Mais ce qui retient surtout notre attention dans cette partie du récit, c'est la narration qui prend forme dans ces passages, une narration dans laquelle Bouvier use abondamment de l'humour, de la caricature et du stéréotype. Si les procédés descriptifs qu'il utilise sont discutables d'un certain point de vue, nous pensons qu'ils sont pleinement assumés par l'auteur et que, par ce discours étonnant, Bouvier veut faire réagir le lecteur auquel il destine ce texte. Pour l'analyse, nous avons sélectionné trois situations narratives qui se distinguent par les stratégies qui y sont déployées.

Mais d'abord, il importe de dresser un bref portrait de l'Afghanistan afin de comprendre le contexte politique particulier du pays. En 1954, lorsque Bouvier arrive en Afghanistan, aucun empire étranger n'a encore réussi à s'y installer. Tout au long de son histoire le peuple afghan a résisté aux assauts répétés de ses voisins et ainsi échappé à la domination étrangère :

Pour avoir abondamment pillé leurs voisins, les Afghans ont longtemps soupçonné l'étranger d'en vouloir faire autant chez eux. Sans se tromper de beaucoup. Les Européens, au XIX^e siècle, on leur tirait dessus; ce n'est qu'en 1922 qu'on a entrebâillé la porte pour en laisser passer quelques-uns. Cet éclectisme a ses avantages, parce que là où l'Occident est incapable d'imposer ses mercantis, ses adjudants, sa camelote, il se résigne à envoyer des gens d'esprit – diplomates, orientalistes, médecins – qui ont de la curiosité, du tact, et comprennent très bien comment on peut être Afghan. (p. 376).

En défendant farouchement ses frontières, le peuple afghan est l'un des rares à avoir échappé à l'emprise coloniale ou à la conquête soviétique (le pays partageant une frontière avec l'URSS à l'époque où Bouvier s'y rend). Le peuple n'a donc pas acquis les complexes des peuples colonisés face aux Occidentaux et cette résistance présente dans leur attitude et leur mode de vie peut déstabiliser le voyageur occidental et l'obliger à modifier son attitude : « Que le voyageur d'aujourd'hui, qui vient après tant de monde, se présente donc avec la modestie qui convient, et n'espère étonner personne. Il sera alors parfaitement reçu par les Afghans qui ont d'ailleurs pour la plupart complètement oublié leur histoire. » (p. 373). Nous pensons que Bouvier emploie la même modestie dans cette partie du récit, préférant le plus souvent convoquer les discours des autres plutôt que de se limiter à sa trop brève expérience

du pays, confessant peut-être dans cette démarche son inaptitude à parler correctement d'un peuple aussi complexe à partir de sa seule perspective¹²³. C'est ce qui nous amène à l'analyse de la première situation narrative.

4.4.1 Situation I : l'inversion de la perspective

Bouvier et Vernet ont longtemps envisagé Kaboul de loin, parcourant des milliers de kilomètres sur des pistes accidentées avant d'y arriver. Pourtant, la même ville peut être perçue tout autrement et c'est ce que Bouvier découvre au cours de ses lectures :

Lorsque le voyageur venu du sud aperçoit Kaboul, sa ceinture de peupliers, ses montagnes mauves où fume une fine couche de neige, et les cerfs-volants qui vibrent dans le ciel d'automne au-dessus du bazar, il se flatte d'être arrivé au bout du monde. Il vient au contraire d'en atteindre le centre; c'est même un empereur qui l'affirme*.

*[note au bas de la page] L'Empereur Zahir-ol-Din Bâbour (le tigre), fondateur de la dynastie mongole de l'Inde. (p. 369).

Pour enrichir son texte, Bouvier puise dans les écrits de l'Empereur, accédant ainsi à un point de vue intérieur sur Kaboul. Il opère ainsi un renversement complet de sa propre perspective d'Occidental, une perspective limitée et limitatrice quand il s'agit de comprendre l'histoire de cette ville et les multiples significations qui la traversent.

Bouvier cite longuement le même empereur qui énumère les nombreux avantages de la ville, notamment son microclimat exceptionnel : « [...] les noix y abondent. Les vins y sont très capiteux... Le climat de Kaboul est délicieux et il n'existe pas de pays au monde sous ce rapport qui puisse lui être comparé. » (p. 370). Puis au bout d'un moment, Bouvier reprend la parole pour paraphraser l'Empereur, commentant par endroit – nous soulignons – l'enthousiasme sans borne que manifeste Bâbour envers Kaboul :

Pendant qu'il y est, l'empereur Bâbour dénombre même trente-trois sortes de tulipes sauvages sur les collines qui entourent la ville, et quantité de ruisseaux [...]. Il ne s'en tient pas là et cet inventaire minutieux se poursuit sur dix pages au moins des Mémoires

¹²³ Le point de vue du voyageur est constitué d'une sélection très subjective et parfois très fragmentaire de la réalité du voyage. Selon Gilles Thérien, une stratégie pour éviter de trop réduire la dimension à laquelle ouvre l'altérité consiste à aborder l'objet extérieur sous divers angles afin de sortir de la seule perspective du sujet : « [...] nous retrouvons l'autre si nous acceptons d'en varier les représentations. », Gilles Thérien, « Sans objet, sans sujet », *loc. cit.*, p. 23. C'est ainsi que Bouvier fait intervenir les deux plans, afin de sortir le récit d'une vision unique et c'est à notre avis ce qui rend le voyageur du XX^e siècle beaucoup plus humble que le voyageur du XIX^e qui se prenait pour seule norme.

qu'il rédigea en türk djakatai après qu'il se fut réfugié dans le pays de Kaboul (1501) et s'y fut imposé presque sans coup férir. (p. 370, nous soulignons).

Outre le fait que Bâbour introduise un point de vue différent sur la ville, ce qui nous intéresse surtout ici, c'est la manière dont la narration prend en charge le discours de celui-ci. En effet, le narrateur ne se limite pas seulement à rapporter les faits, il ajoute à ceux-ci des commentaires personnels ou encore il cite directement l'empereur afin d'illustrer la sensibilité excessive d'un homme qui est pourtant à la tête d'un puissant empire. Nous soulignons ces interventions encore une fois :

[...] quand Bâbour se fut taillé dans l'Inde un empire à sa mesure, son revenu de deux milliards cinq cent millions de roupies – *les yeux s'arrondissent* – ne le consola pas d'avoir quitté Kaboul. *Toute son armée, lui le premier, en avait l'ennui*. Il s'empessa d'ailleurs d'y envoyer deux cavaliers chargés de mesurer la distance exacte qui la séparait d'Agra et d'établir, tout du long, des chevaux et des chameaux de rechange qui permissent de la franchir plus vite. Pendant des années, il fit ainsi acheminer vers sa nouvelle capitale du vin d'Afghanistan et des melons dont l'odeur le faisait « *pleurer pour tout de bon* ». Mais trop d'affaires le retenaient en Inde pour qu'il pût revoir Kaboul. Il n'y retourna que mort [...].

C'est un brevet pour une ville d'envoûter ainsi un homme de sa qualité. Jusqu'à la déraison. Lui, d'ordinaire si circonspect, relève candidement toutes les fables qui la concernent : Caïn l'aurait construite de ses mains, Lemek, père de Noé, y serait enterré, Pharaon l'aurait peuplée de sa descendance... (p. 371-372, nous soulignons)

En adoptant le point de vue d'un autre pour dépeindre Kaboul, Bouvier se rend compte de la subjectivité vers laquelle glisse le discours. C'est pourquoi il joue le rôle de l'arbitre qui tente de tempérer l'emportement de l'empereur, en manipulant le discours que celui-ci tient dans ses mémoires. Il introduit ainsi un doute sur la valeur de ce témoignage.

D'ailleurs, Bouvier recourt à d'autres textes afin de discerner dans le propos de Bâbour ce qui pourrait avoir été exagéré par la nostalgie :

Mais, quant au « centre du monde », il faut bien lui donner raison. Cette prétention, partout formulée, se trouvait pour une fois justifiée. Pendant des siècles, la province de Kaboul, qui commande les cols de l'Hindou-Kouch et ceux qui descendent vers la plaine de l'Indus, a fonctionné comme un sas entre les cultures de l'Inde, de l'Iran hellénisé, et par l'Asie centrale, de la Chine. Ce n'est pas par hasard que les Diadoques, qui s'y sont si longtemps maintenus, rendaient un culte à l'« Hécate-à-trois-têtes » qui est la déesse des carrefours; et lorsqu'à l'aube de l'ère chrétienne, Hermaïos, dernier roitelet grec d'Afghanistan, frappe l'avvers de ses monnaies en écriture indienne et le revers en chinois, ce carrefour est véritablement devenu celui du « monde habité ». (p. 372).

Si Kaboul inspirait des qualificatifs grandiloquents à l'empereur Bâbour, d'autres sources viennent confirmer ses dires, du moins sur un point important : les cols qui se trouvent à proximité font transiter la circulation par Kaboul et font de la ville un centre stratégique pour contrôler les allers et venues entre le nord et le sud, l'est et l'ouest. Bouvier retrace les passages, il rétablit aussi les ponts entre l'Europe et l'Asie, soulignant que la Grèce a même étendu son empire jusque-là à un certain moment de l'histoire.

4.4.2 Situation II : le portrait des mœurs afghanes

À d'autres endroits, Bouvier s'attaque à la forme même du récit de voyage, et sort la description du rôle qu'elle y joue habituellement, la transformant en une mise en scène comique des mœurs afghanes. En effet, dans le récit de voyage, la description sert à traduire au lecteur le monde que le voyageur a vu, perçu, expérimenté. Pour rendre le monde accessible à son lecteur, le voyageur doit réduire l'ouverture opérée par l'altérité : « Cette traduction de l'Autre au Même entraîne inmanquablement une réduction de l'altérité, une schématisation de l'Autre et c'est alors que la description peut glisser vers le stéréotype¹²⁴. » Dans le passage qui suit, Bouvier n'échappe pas à la réduction, l'accentuant même par l'utilisation du stéréotype. Il s'éloigne ainsi du compte-rendu qui veut rester fidèle à la réalité rencontrée.

C'est ainsi qu'il emploie une formule stéréotypée, parlant de *l'Afghan* plutôt que *des Afghans* pour parler de l'ambition de celui-ci qui semble pouvoir se mesurer à la grosseur des camions qui sillonnent les routes du pays. Ce passage du pluriel au singulier efface les particularités de chacun des individus formant la multitude, pour ne garder que les traits qui vont tracer l'image simplifiée d'un individu-type¹²⁵ :

Un mot de ces camions. L'Afghan pèse infiniment ses décisions mais, une fois résolu, il s'emballe. S'il achète un camion, il rêve de chargements monstrueux, à éblouir le bazar. Il va faire sa pelote en cinq ou six voyages. On entendra parler de lui. Les seize tonnes

¹²⁴ Véronique Magri, « La description dans le récit de voyage », *loc. cit.*, p. 45.

¹²⁵ Selon Véronique Magri, ce glissement entraîne une simplification qui désincarne l'Autre et le transforme en concept : « Avec un nom comme "Arabe" on aboutit à une sorte de désincarnation de l'Arabe, parvenu au rang de symbole. Le syntagme "l'Arabe", dissout les différences par une réduction des individus à leur essence; on évoque "un individu général massif". », *Ibid.*, p. 47.

Mack ou *Internash* suffisent à peine à son ambition. Le moteur, le châssis, passe encore! mais le pont de charge lui paraît mesquin. Il le vend pour bois, et fixe à la place une sorte de chambre à ciel ouvert où une dizaine de percherons tiendraient à l'aise. Puis il va chercher le peintre. Les camions afghans sont décorés au petit pinceau et sur toute la surface : minarets, mains dans le ciel, as de pique, poignards perçant un sein surréaliste entouré d'inscriptions coraniques qui s'enroulent dans tous les sens car l'artiste travaille, le nez contre la tôle, avec le souci de remplir plutôt que d'ordonner. L'ouvrage terminé, le camion a disparu sous ces décors frivoles; ce qui en reste tient de l'icône et de la bonbonnière « Vieux Berlin ». (p. 384).

Au niveau narratif, les phrases courtes et l'utilisation de l'adverbe et des adjectifs multiplient les ruptures, alimentant la tonalité comique du propos. Ces ruptures constantes sont là pour traduire au lecteur la surprise éprouvée par le voyageur occidental qui se trouve face à une réalité qui déborde complètement les catégories qu'il maîtrise.

Nous pensons que l'emploi du stéréotype dans ce passage ne doit pas être envisagé comme une simplification de l'Autre dans laquelle pointerait l'ignorance et le mépris. Ce qui nous conforte dans cette hypothèse, c'est l'intérêt que Bouvier manifeste pour toutes les formes d'expressions populaires qu'il retrouve dans les différentes cultures qu'il traverse. Mieux que d'autres intermédiaires, ces manifestations populaires révèlent avec beaucoup de spontanéité et de candeur l'imaginaire du peuple. Ainsi, il ne manquera pas de souligner les peintures qui recouvrent la carrosserie de ces camions et qui sont autant d'exhortations lancées à Dieu pour éviter les accidents malheureux. Mais un autre aspect de l'art populaire intéresse Bouvier : c'est qu'il ne respecte pas les règles imposées par les institutions. Si le raffinement des dessins est indiscutable sur les camions afghans, l'artiste ne prend pas de distance avec la surface où il travaille afin de corriger les angles et les perspectives. D'un point de vue académique, son œuvre comporte donc quelques ratés. À travers les choix narratifs de Bouvier, nous pouvons lire une revendication similaire, c'est-à-dire que dans les procédés qu'il utilise, il conteste l'autorité en place en transgressant les règles de bon goût dictées par l'institution littéraire. De plus, en s'éloignant du langage châtié, Bouvier fait éclater ce vernis sous lequel l'Occident a l'habitude de camoufler ses turpitudes¹²⁶. Dans les

¹²⁶ C'est ainsi que Bouvier apprécie la franchise des candidats aux élections à Tabriz qui ne cherchent pas dans leurs discours à camoufler leur participation à la corruption généralisée qui règne dans le système politique : « À l'hypocrisie dont l'Occident a su faire un si vaillant usage, [les Tabrizis] préfèrent de beaucoup le cynisme. Ici, comme partout dans le monde, on trompe son prochain lorsqu'il faut vraiment le tromper, mais sans trop

entretiens qu'il accorde à Irène Lichtenstein-Fall, Bouvier dit son admiration pour les conteurs orientaux qui lui ont permis de sortir le langage écrit de sa contention : « [...] tout ce qui s'appelle la taverne des conteurs orientaux, [...] m'[a] aidé à m'autoriser des choses qui sont jugées vulgaires par le parisianisme¹²⁷. » Comme la tâche de comprendre l'Autre est une entreprise vouée à l'échec, mieux vaut en dresser un portrait rugueux, mais semé d'humour, qui vient jeter une indétermination sur le sérieux des images qui sont convoquées.

4.4.3 Situation III : la découverte d'une parenté inattendue

La troisième situation narrative trouve son origine dans une rencontre que Bouvier a faite sur les routes de l'Afghanistan. Parmi les voyageurs perchés au sommet du camion qui traverse l'Hindou Kouch, se trouve un jeune mollah qui manifeste une grande curiosité à l'endroit de Bouvier :

Ce n'est pas tous les jours qu'on voit un étranger voyager au sommet d'un camion. Chrétien, en outre. Il ouvrit son couteau, m'offrit une tranche de son melon et accepta une cigarette qu'il fuma assis sur ses talons sans cesser de me dévisager. Intrigué, mais sans doute plus à l'aise avec moi qu'avec ces Hindous du bazar de Kaboul qui ont un million de dieux dans les prunelles. Après tout nous étions entre « gens du Livre », attestateurs de l'Unique, et cousins en religions. Qu'on se fût massacré pendant mille ans n'y changeait pas grand-chose, ici surtout, où l'on s'est beaucoup entre-tué en famille et où le même mot : *tarbour* signifie à la fois cousin et ennemi. (p. 398).

Pour comprendre la fascination du mollah envers l'étranger qu'il est, Bouvier est manifestement allé se documenter. C'est probablement au cours des lectures qu'il a effectuées pour mieux comprendre l'Afghanistan qu'il a découvert au sein de cette autre culture, nombre de références qui lui étaient familières :

Nos dieux ont bon gré mal gré un long passé commun. Le folklore afghan fourmille de références bibliques et l'Ancien Testament y est comme cousu à la vie quotidienne. On sait que Caïn a fondé Kaboul, et que Salomon a son trône sur une montagne au sud du Khyber Pass. Quant à Issa – le Christ – ils le connaissent mieux que nous, Moïse ou Jérémie. Au jour de la mort, on le compte même au nombre des intercesseurs et, dans

s'abuser sur ses propres mobiles, ni sur les fins qu'on poursuit. [...] Le procédé est plus voyant, mais il est moins tortueux et moins confit. En outre, il y entre un mensonge de moins, puisque si on dupe les autres on ne cherche pas à se duper soi-même [...] et l'indignation que certains étrangers feignent d'en éprouver est encore un effet de leur hypocrisie. » (p. 224).

¹²⁷ Nicolas Bouvier, *Routes et déroutes, entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall*, op. cit., p. 58.

une complainte funèbre qu'on chante en pays pathan, les agonisants *diront à Noé, à Moïse, à Jésus et à Ibrahim* (l'ami de Mahomet) : *à part vous et à votre sens, qui d'autre pourrait encore nous aider?*(p. 398).

L'Autre par excellence que peut représenter l'Afghan pour un Occidental, cultive, contre toute attente, une étonnante parenté avec l'héritage chrétien présent dans sa propre culture. Éloignés des combats sanglants que se sont livrés Chrétiens et Musulmans au cours de l'histoire, les Afghans ont pu cultiver cette filiation sans risquer de se compromettre vis-à-vis des Chrétiens.

Pourtant, au paragraphe suivant, les incompatibilités culturelles semblent se multiplier. Cet emprunt fait à l'autre culture est donc accompagné d'un discours cherchant par tous les moyens à rétablir une distance avec l'Autre :

Cet Issa dont on trouve parfois pour dix afghanis l'image en couleur au bazar – pas crucifié, certes, mais flottant au milieu d'archanges solidement armés, ou mûrissant au trot saccadé d'un ânon son grave et généreux destin – est plus de chez eux que de chez nous. Chacun ici connaît sa pitoyable histoire, et personne qui ne s'en chagrine. C'était un doux, Issa, égaré dans un monde dur, avec la police contre Lui, et pour compagnons, des lièvres bons à s'endormir, à trahir ou à détalier devant les torches des soldats. Trop doux peut-être; ici où faire *le bien aux méchants c'est comme faire le mal aux bons*, il y a des mansuétudes qu'on ne peut pas comprendre [...].

On le plaint donc, Issa, on le respecte, mais on se garderait bien de suivre son exemple. Voyez plutôt Mahomet! Un juste lui aussi, mais de plus : bon général, meneur d'hommes et chef de clan. La prédication de Dieu, la conquête, la famille : voilà un patron de vie qui vous donne du cœur. Mais Issa? qui donc ici-bas veut vivre seul, « échouer » cloué à deux poutres entre des voleurs, sans même un frère pour vous venger? (p. 399).

Dans un pays où règne l'esprit de vengeance entre les clans, le sacrifice volontaire du Christ, qui donne sa vie pour le salut de l'humanité sans chercher à se défendre, est culturellement inadmissible. Si les Afghans reconnaissent la rectitude morale du personnage, ses accomplissements terrestres et spirituels – tels qu'ils sont valorisés dans la chrétienté – présentent un écart culturel trop profond pour qu'ils puissent y adhérer.

Pour le lecteur occidental auquel ce texte est d'abord adressé, la perspective de l'Afghan présente un point de vue inédit sur un personnage qui lui est familier : cette image d'un Christ faible vient ébranler les assises sur lesquelles reposent les valeurs chrétiennes. Par contre, lorsque le discours oppose à celle-ci un Mahomet fort et irréprouvable, le lecteur comprend

qu'il s'agit d'un discours partisan lui présentant un modèle auquel il ne peut pas adhérer non plus.

Mais qui parle ici? En effet, il semble difficile, sinon impossible d'identifier le locuteur. L'utilisation du pronom « on » suggère la généralisation de l'opinion qu'entretiennent les Afghans sur Jésus. Cette opinion, qui n'a pas d'assises véritables, serait donc un ramassis d'idées reçues, de clichés dans lesquels les rôles de chacun sont simplifiés à l'extrême. D'ailleurs, rappelons-nous que le paragraphe débute en présentant l'imagerie populaire que l'on peut retrouver au bazar; des images clichés, destinées au culte et reproduites à des milliers d'exemplaires.

Comme personne ne prend la responsabilité de cette parole, il faut interroger la narration; celle qui assemble ces symboles pour les confronter ensemble, celle aussi qui choisit d'inverser les perspectives en présentant un discours partisan à un destinataire qui ne peut adhérer à ce point de vue. La narration joue ainsi des deux côtés de la clôture, ébranlant les valeurs chrétiennes comme les parti-pris afghans afin de mieux les affaiblir. Le lecteur, lui, ne peut plus prendre parti, car une indétermination se profile dans le texte.

Tel qu'il est construit, l'exposé illustre comment le discours sur lequel une culture mise pour affirmer son identité et sa suprématie repose sur des constructions idéologiques arbitraires qui faussent le regard posé sur l'Autre. Pourtant, la distance entre les cultures est bien réelle, mais il faut la chercher ailleurs, au-delà des discours, dans ce vide, cette indétermination devant laquelle se trouve le lecteur.

4.5 Élaboration de la narration chez Bouvier

Ces choix narratifs peuvent surprendre le lecteur, surtout que Bouvier répond à cet idéal de transparence que nourrit le voyageur¹²⁸, envisageant l'écriture du voyage comme un

¹²⁸ Tout voyageur aspire à un idéal de transparence dans la description qu'il fait à son lecteur du monde qu'il a parcouru : « Pour faire comme si le lecteur était placé directement devant le référent décrit, l'écrivain tente de s'abstraire de son discours. » Véronique Magri, « La description dans le récit de voyage », *loc. cit.*, p. 44.

exercice de disparition : « [L'écriture du voyage] n'est certes pas une affirmation de la personnalité, mais au contraire, sa dilution consentie au profit d'une réalité qu'il faut rejoindre : faire si bien un avec les choses qu'on puisse ensuite prétendre parler en leur nom¹²⁹. » Dans les passages que nous venons d'analyser, Bouvier cherche aussi à s'absenter de son discours; non pas pour accéder à une image du monde plus limpide, mais pour manipuler avec plus d'aisance les éléments qu'il convoque : « Cette disparition est un exercice d'humilité et d'escamotage assez ardu et parfois périlleux, mais auquel il n'est pas interdit de se livrer avec humour. Le but ultime étant de devenir plus léger que cendre¹³⁰. » Il ajoute d'ailleurs un peu plus loin que « plus [l'air] est léger plus il est explosif¹³¹. » C'est donc à une disparition de l'auteur que nous assistons ici, une disparition voulue, qui lui permet de manipuler plus librement les différents discours qu'il convoque.

Dans la biographie qu'il consacre à l'auteur, François Laut rapporte qu'au départ, Bouvier souhaitait introduire un narrateur qui raconterait à sa place l'expérience vécue à Tabriz :

Nicolas Bouvier écrit beaucoup à Tabriz. Il a notamment l'idée, à la fin du séjour, de faire raconter leur aventure iranienne par un personnage imaginaire, Thadée Mamoukhis, un marchand de bois gréco-arménien venu faire ses affaires en Azerbaïdjan. Un « je » qui avance masqué pour offrir à l'auteur une liberté critique et créatrice plus grande¹³².

Il n'y a pas trace de ce narrateur dans *l'Usage du monde*, mais on peut résolument penser que les différents procédés narratifs utilisés par Bouvier sont autant de stratégies pour prendre une distance avec le propos du texte. En effet, dans les trois exemples qui ont été retenus pour l'analyse, il est impossible d'identifier qui soutient la narration. Comme si un narrateur quasiment invisible se glissait subtilement entre les divers discours, faisant parler l'un puis l'autre, commentant ce qu'ils disent, opérant des raccourcis et des simplifications ou amplifiant des détails, et ce, en toute impunité.

¹²⁹ Nicolas Bouvier, « La Clé des champs », *op. cit.*, p. 44.

¹³⁰ Nicolas Bouvier, « Routes et déroutés. Réflexion sur l'espace et l'écriture », *loc. cit.*, p. 186.

¹³¹ *Ibid.*, p. 186.

¹³² François Laut, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit*, *op. cit.*, p. 80.

Guillaume et Baudrillard précisent en quoi l'accès à une parole libérée des contraintes liées à l'identité permet d'explorer les échanges qui se font de part et d'autre de la frontière :

Ce peut être au niveau le plus simple, l'enjeu d'explorer la liberté d'une parole qui serait privée de toutes instances de contrôle externe, une parole irresponsable qui peut osciller entre le mensonge et la vérité, mêler le réel à la fiction. Dans ce cas-là, ce qui est recherché, ce n'est pas principalement une exploration de l'autre, c'est une exploration des rôles de l'autre et des effets de ces rôles sur ceux que je peux adopter en retour¹³³.

Bouvier cherche à sortir d'une perspective univoque, qui envisage l'Autre de loin, qui en déforme les traits et n'arrive pas de cette manière à s'approcher de l'Autre ou de la réalité extérieure dans sa spécificité. Ainsi, Bâbour, éloigné de Kaboul depuis plusieurs années, trace un portrait de la ville empreint de nostalgie, amplifiant les qualités de celle-ci à l'excès. Dans la deuxième situation, la description comique des mœurs afghanes pourrait choquer le lecteur, alors que Bouvier emploie ici des procédés utilisés par les conteurs orientaux eux-mêmes. Enfin, ce faux discours partisan qui projette une image inversée du Même vise en fait à montrer la limitation à laquelle conduit le seul recours aux idées reçues.

La création chez Bouvier serait donc un moyen d'introduire dans son écriture les contrastes que lui a révélés le voyage et qui lui ont permis d'ébranler les structures figées présentes dans son milieu. Il veut ainsi surprendre son lecteur, provoquer chez lui rire et consternation afin qu'il puisse à son tour interroger la pertinence des valeurs qui déterminent son regard sans qu'il ne s'en rende toujours compte.

¹³³ Jean Baudrillard et Marc Guillaume, *Figures de l'altérité*, op. cit., p. 32.

CONCLUSION

Bouvier part pour combler ce blanc qu'il a identifié sur la carte, pour parcourir cet espace et découvrir ces cultures qui s'étendent entre l'Europe et l'Asie et qui exercent sur lui une attraction irrésistible. Pourtant, le motif initial du voyage ne tarde pas à être transcendé par le voyage lui-même. Il pense qu'il va faire un voyage, mais rapidement il se rend compte que c'est le voyage qui va l'entraîner là il n'aurait pu l'imaginer au départ. Ce renversement est possible car il accepte de se prêter entièrement à l'expérience d'altérité que propose le voyage.

Bouvier agit au départ sur un mode binaire, valorisant l'ailleurs pour mieux critiquer son milieu. Rapidement, cette idéalisation de l'autre rencontre des limites, notamment lorsqu'il est déjoué dans ses plans à cause de la pénurie généralisée qui frappe les pays communistes dans lesquels il se trouve ou encore lorsqu'il constate que les Turcs éprouvent plus de fierté à montrer leur robinets que leur monuments culturels. Bouvier perd ses illusions et se rend compte que pour comprendre l'Autre il doit d'abord essayer de se mettre à sa place. À cette étape du voyage, il prend conscience des réactions qui le hantent et qui introduisent un filtre opacifiant entre lui et la réalité rencontrée.

En vivant à proximité du dehors durant les déplacements et en s'insérant dans différents milieux sociaux et culturels, Bouvier s'expose à la réalité concrète du monde et doit constamment ajuster ses perceptions aux contraintes de l'extérieur. Plus il avance, plus il cherche à réduire les intermédiaires qui pourraient s'introduire entre lui et le monde. Il découvre peu à peu que c'est en restant à l'écoute de l'ensemble de ses sens, ceux-ci lui permettant de décoder les situations qui se présentent à lui, qu'il établit un contact encore plus direct avec la réalité du monde. Par cette attitude le voyageur laisse la réalité extérieure se manifester à lui avant de lui donner un sens.

Bouvier ne cherche pas à circonscrire l'objet, ce qui est impossible, mais à s'en approcher au plus près. L'approche de l'Autre implique une démarche patiente, qui ne peut se

faire que dans la durée, le voyageur revenant plusieurs fois à son objet pour y déceler de nouvelles significations, se repositionnant au besoin, affinant ses perceptions afin de perfectionner sa compréhension de l'Autre. C'est ce qui se produit à la gargote des portefaix à Tabriz, lorsque Bouvier décide d'y prendre « ses habitudes ». Cette fréquentation du lieu dans la durée lui permet de s'approcher du mystère que représentent ces hommes pour le voyageur, c'est-à-dire cette aptitude qu'ils possèdent à élever leur esprit, à cultiver un art de vivre, malgré la misère sans nom dans laquelle ils sont plongés. Non seulement Bouvier reste médusé par cette manière d'aborder l'existence, mais cette philosophie lui servira de leçon pour saisir que c'est l'apprentissage du peu qui dispose ces hommes à saisir cette poésie subtile qui sourd de l'existence.

Alors que Bouvier et Vernet croyaient avoir apprivoisé le voyage après le long séjour à Tabriz, ils découvriront que l'altérité est toujours là pour leur rappeler leurs limites. C'est en affrontant l'altérité radicale du désert, un espace sans pitié pour l'humain dans lequel les éléments se déchaînent avec une force inouïe, que les voyageurs atteignent leurs limites ultimes. Durant la traversée, les obstacles se multiplient, mais les voyageurs savent que s'ils abandonnent, c'est la mort qui scellera leur sort. Ils doivent donc poursuivre, lutter encore, jusqu'au bout du désert et d'eux-mêmes. Lorsque la tension de l'extérieur se relâche, les voyageurs accèdent à une présence au monde accrue dans laquelle surgit une dimension poétique. Durant l'effort à déployer pour se sortir de cette pénible épreuve, les voyageurs ont été obligés de trouver de nouvelles stratégies pour se sortir de l'impasse dans laquelle ils étaient plongés, ce qui a réorganisé leurs perceptions.

L'altérité relance la quête du sens, pour ajuster les perceptions et préciser la pensée. Elle installe ainsi un doute perpétuel chez Bouvier qui l'incite à constamment questionner sa présence au monde, à ne pas encombrer tout l'espace, à relativiser ce qui vient de lui-même jusqu'à n'être plus rien. C'est cette relativisation qui est à l'origine de la déroute majeure qui survient à Ispahan, où tout à coup le projet du voyage perd tout son sens. Les voyageurs sont désorientés, ils ne savent plus à quoi se rattacher. Par contre, le voyage réserve aussi des éclaircies inattendues. Devant ce col majestueux qui trace la frontière entre l'Afghanistan et l'Inde, Bouvier est saisi par l'immensité de l'espace qui vient l'interpeller au plus profond de

lui-même et lui révéler la transformation qui s'est opérée en lui depuis le départ. Le voyage qu'il vient d'accomplir trouve ici son véritable sens et n'a plus à être supporté par quelque motif que ce soit car le cheminement intérieur qu'il a engagé chez le voyageur suffit amplement à le justifier.

Envisagé comme un cheminement de l'esprit, la conception du voyage chez Bouvier s'approche ainsi de ce que Kenneth White nomme le *waybook* ou livre-de-la-voie. Celui-ci se distingue de la littérature de voyage dans laquelle la traversée de différents territoires donne lieu à une succession d'images, pour suivre le mouvement de la pensée telle qu'elle se déploie alors que le voyageur se déplace dans l'espace : « Si l'on pense à un chemin écrit, il ne peut être question du déroulement d'une intrigue, mais du déploiement d'une énergie, des moments yang (d'énergie forte et brillante) en alternance avec des moments yin (de tranquillité et de contemplation)¹³⁴. »

Selon Alexandre Gillet, Bouvier, « s'engage à la façon du poète, sur le "chemin vers les choses" », il ajoute que « suivre un tel chemin, c'est venir converser avec la chose elle-même¹³⁵. » Bouvier sort des sentiers battus, il va éprouver le monde concrètement dans sa discontinuité jusqu'à accéder à cette conscience excentrée, capable de se fondre – sans pour autant se confondre – avec la réalité extérieure. Plutôt que de prêter « une oreille distraite » ou encore « une perception monodique » à la polyphonie du monde, pour reprendre les expressions de Bouvier¹³⁶, le voyage conduit à une ouverture maximale de l'être. C'est à ces instants précis du voyage, au cours desquels le voyageur se sent immergé dans le monde,

¹³⁴ Kenneth White, « Pérégrinations en Laurasia » dans Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier, (dir.) *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours en littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 18.

¹³⁵ Alexandre Gillet, « Passant et passeur. Considérations géopoétiques à l'usage de l'arpenteur », dans Rachel Bouvet, Hélène Guy et Éric Waddel (dir.), *La carte. Point de vue sur le monde*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 2008, p. 47.

¹³⁶ « [...] nous accordons bien rarement au monde la présence fervente et inconditionnelle qu'il attend et mérite. Nous prêtons une oreille distraite, une perception monodique à la polyphonie de ses menaces ou de ses liesses. », Nicolas Bouvier, « Routes et déroutes. Réflexion sur l'espace et l'écriture », *loc. cit.*, p. 178.

qu'il accède à ce « terrain premier de la poésie¹³⁷ », là où le sens circule sans se butter à une logique linéaire et hermétique.

Le voyage va se poursuivre dans l'écriture pour Bouvier qui cherche à préciser toujours un peu plus le sens, en interrogeant sa position, les filtres qu'il introduit entre le texte et le monde, afin que cette image qu'il trace soit fidèle à cette sensation du monde qui l'a traversé au moment du voyage. Il est très important pour lui de ne pas tomber dans la condescendance, l'artifice, la mascarade, et c'est pourquoi il va chercher un contact direct, fluide, vibrant avec le monde qui se reflète dans le choix de mots devant rendre cette rusticité du monde : « [...] le véritable goût des mots m'est venu lorsqu'il a fallu les choisir, drus, lourds dans la main, poli comme des galets¹³⁸ [...] »

En proposant une conception du voyage qui est à la fois ouverture au monde et expression du monde, Bouvier rejoint non seulement la réflexion géopoétique, mais il contribue aussi à l'enrichir. Il trace ainsi une voie vers une conscience élargie, une voie qui pourra être utile à d'autres comme le relève ici Gillet : « tout en augmentant sa propre sensation de vie, il augmentera celle des autres¹³⁹. » Avant de dire le monde, Bouvier est allé se mesurer à celui-ci pour confronter ses idées, pour l'éprouver dans son corps, par ses sens, ajustant ceux-ci à la réalité rencontrée. De cette manière, Bouvier sort d'un espace à deux dimensions, dans lequel la civilisation occidentale a confiné la littérature pour aller rejoindre un espace beaucoup plus vaste, où se vit une autre dimension de l'existence. C'est cet espace que Kenneth White explore avec la géopoétique où il tente de redéfinir notre rapport à la terre et au monde afin de sortir la culture du cadre paralysant dans laquelle la civilisation occidentale l'a enfermée.

¹³⁷ Alexandre Gillet, « Passant et passeur. Considérations géopoétiques à l'usage de l'arpenteur », p. 61.

¹³⁸ Nicolas Bouvier, « Routes et déroutes. Réflexion sur l'espace et l'écriture », *loc. cit.*, p. 178.

¹³⁹ Alexandre Gillet, « Passant et passeur. Considérations géopoétiques à l'usage de l'arpenteur », *loc. cit.*, p. 62.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

BOUVIER, Nicolas, *L'Usage du monde*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot / Voyageur », [1963] 1992, 419 p.

Autres textes de Bouvier

BOUVIER, Nicolas, *L'échappée belle. Éloge de quelques pérégrins*, Genève, Éditions Métropolis, 1996, 162 p.

_____, *Routes et déroutes, entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall*, Genève, Éditions Métropolis, 1996, 249 p.

_____, « La Clé des champs », dans Alain BORER et al, *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Éditions Complexes, [1992] 1999, p. 41-44.

_____, « Petite morale portative », dans Alain BORER et al, *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Éditions Complexes, [1992] 1999, p. 45-56.

_____, « Routes et déroutes. Réflexion sur l'espace et l'écriture », *Revue des sciences humaines*, no. 214, avril-juin 1989, p. 177-186.

_____, « Lectures d'un Suisse errant. La Taverne des conteurs orientaux », *La Licorne*, no. 16, 1989, p. 79-81.

Critique de l'oeuvre de Bouvier

ALBERT, Christiane, Nadine LAPORTE et Jean-Yves POUILLOUX, (dir. publ.), *Autour de Nicolas Bouvier. Résonances*, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 2002, 185 p.

BERTINA, Arnaud, « L'usage du monde, l'usage du livre. Sur Nicolas Bouvier », *Esprit*, no.8-9, août-septembre 1999, p. 24-44.

BORNAND, Marie, « Images, imaginaire et humour : aspects de l'écriture de Nicolas Bouvier », *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*, no. 4, 1994, p. 105-126.

BRIDEL, Anne, « Expérience de Voyage », *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*, no. 4, 1994, p. 23-45.

DUPUIS, Jérôme, « Comment *L'usage du monde* est devenu un livre culte », *Lire*, no. 326, juin 2004, p. 46-49.

GILLET, Alexandre, « Passant et passeur. Considérations géopoétiques à l'usage de l'arpenteur », dans Rachel BOUVET, Hélène GUY et Éric WADDELL (dir.), *La carte. Point de vue sur le monde*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 2008, p. 47-65.

HAMBURSIN, Olivier, « Sur les traces de Nicolas Bouvier. Portrait et perspectives critiques », dans Olivier HAMBURSIN (dir.) *Récits de voyage du dernier siècle des voyages. De Victor Segalen à Nicolas Bouvier*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005, p. 223-237.

_____, « Voyage et exercice de disparition : les dangers du *Poisson-Scorpion* de Nicolas Bouvier », *Lettres romanes*, vol. 51, no. 3-4, 1997, p. 275-287.

LAUT, François, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit*, Paris, Payot, 2008, 319 p.

MARCHETTI, Marilia, « Voyage, mémoire et représentation dans l'oeuvre de Nicolas Bouvier », *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*, no. 4, 1994, p. 47-64.

MOUSSA, Sarga, « Nicolas Bouvier ou la réinvention du voyage en Orient au XXe siècle », (Ankara), *Frankofoni*, no. 16, 2004, p. 247-263.

PASQUALI, Adrien, *Nicolas Bouvier. Un galet dans le torrent du monde*, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 1996, 159 p.

_____, « Le second voyage de Nicolas Bouvier, ou l'écriture comme "usage du monde" et effacement de soi », dans François MOUREAU (dir.), *Le second voyage ou le Déjà-vu*, Paris, Klincksieck, 1996, p. 129-138.

_____, « Le corps à l'ouvrage. Voyage, maladie et écriture chez Nicolas Bouvier », *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*, no. 4, 1994, p. 65-81.

PERRIOUX, Maud, « Une esthétique du fragment. Écrire pour retenir et pour laisser », dans Olivier HAMBURSIN (dir.), *Récits du dernier siècle des voyages. De Victor Segalen à Nicolas Bouvier*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005, p. 239-252.

Sur le récit de voyage

BORER, Alain, et al, *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Éditions Complexes, [1992] 1999, 220 p.

BOUVET, Rachel, André CARPENTIER et Daniel CHARTIER, (dir.) *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours en littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, 258 p.

BUTOR, Michel, « Le voyage et l'écriture », in *Répertoire IV*, Paris, Éditions de Minuit, 1974, p. 9-29.

CHRISTIN, Rodolphe, *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2000, 238 p.

COGEZ, Gérard, *Les écrivains voyageurs au XXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, 229 p.

HAMBURSIN, Oliver, (dir.), *Récits du dernier siècle des voyages. De Victor Segalen à Nicolas Bouvier*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, 258 p.

LE HUENEN, Roland, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage? », *Littérales* (Université de ParisX-Nanterre), no. 7 : « Les modèles du récit de voyage », 1990, p. 11-27.

_____, « Le récit de voyage : L'entrée en littérature », *Études littéraires*, vol. 20, no. 1, printemps-été 1987, p. 45-61.

MAGRI, Véronique, « La description dans le récit de voyage », dans Gérard LAVERGNE et Alain TASSEL (dir.), « Mélange, espace et temps », *Cahiers de Narratologie*, no. 7, 1995-1996, p. 35-48.

MEUNIER, Jacques, *Le monocle de Joseph Conrad*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1993, 260 p.

MONTALBETTI, Christine, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, 260 p.

PASQUALI, Adrien, « Récits de voyage et narrativité suivi de : Esquisse typologique », *Texte*, no. 19-20, 1996, p. 119-139.

_____, *Le tour des horizons. Critique et récits de voyages*, Paris, Klincksieck, 1994, 179 p.

ROUDAUT, Jean, « Récit de voyage » dans *Encyclopaedia Universalis*. Paris, Encyclopaedia Universalis, France, 1992, vol. XX, p. 587-598.

Corpus théorique

BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, [1957] 2009, 214 p.

BAUDRILLARD, Jean et Marc GUILLAUME, *Figures de l'altérité*, Paris, Descartes & Cie, 1994, 174 p.

BOUVET, Rachel, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Document », 2006, 204 p.

CASTILLO-DURANTE, Daniel, « Les Enjeux de l'altérité et la littérature », dans Françoise TÊTU DE LABSADE (dir.), *Littérature et dialogue interculturel*, Québec, Presses de l'Université Laval (coll. « CEFAN »), 1997, p. 3-17.

DELEDALLE, Gérard, « L'altérité vue par un philosophe sémioticien », dans Illana ZINGUER (dir.), *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, Genève, Éditions Slatkine, 1991, p. 15-20.

FRANK, Joseph, « La forme spatiale dans la littérature moderne », *Poétique*, no. 10, 1972, p. 244-266.

GOHARD-RADENKOVIC, Aline, « "L'altérité" dans les récits de voyage », *L'Homme et la Société*, no. 134, octobre-décembre 1999, p. 81-96.

LANDOWSKI, Éric, « Saveur de l'autre », *Texte*, nos. 23-24, « L'altérité », 1998, p. 11-33.

LE BRETON, David, *La Saveur du monde : une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006, 452 p.

LETERRE, Thierry, « L'autre comme catégorie philosophique. Remarques sur les fondements logiques et métaphysiques de l'altérité. », dans Bertrand BADIE et Marc SADOUN (dir.), *L'Autre : études réunies pour Alfred Grosser*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1996, p. 67-83.

LOTMAN, Iouri, *La sémiosphère*, trad. Anka Ledenko, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1999, 149 p.

MOURA, Jean-Marc, *Exotisme et lettres francophones*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Écriture », 2003, 222 p.

_____, « L'exotisme fin-de-(XXe)-siècle », *Revue de littérature comparée*, vol. 74, no. 4, avril 2000, p. 533-553.

_____, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, 200 p.

SEGALEN, Victor, « Essai sur l'exotisme. Une esthétique du Divers (notes) », [1913] dans *Oeuvres complètes*, éd. établie et présentée par Henry BOUILLIER, Paris, Robert Laffont, 1995, p. 745-781.

Texte, nos. 23-24, « L'altérité », 1998.

THÉRIEN, Gilles, « Littérature et altérité. Prolégomènes », *Texte*, no. 23-24, « L'altérité », 1998, p. 119-139.

_____, « Sans objet, sans sujet », *Protée*, vol. 22, no.1, « Représentations de l'autre », hiver 1994, p. 21-31.

TODOROV, Tzvetan, « Segalen. Redéfinition de l'exotisme », dans *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 1989, 453 p.

URBAIN, Jean-Didier, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Paris, Plon, 1991, 271 p.

WHITE, Kenneth, « L'écriture géopoétique. De la littérature à la littoralité », dans Rachel BOUVET et Kenneth WHITE (dir.), *Le nouveau territoire : l'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », no. 18, 2008, p. 75-104.

_____, « Pérégrinations en Laurasia » dans Rachel BOUVET, André CARPENTIER et Daniel CHARTIER, (dir.) *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours en littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 15-32.

_____, « Petit album nomade », dans Alain BORER et al, *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Éditions Complexes, coll. « Le Regard Littéraire », [1992] 1999, p. 167-196.

_____, *Le plateau de l'albatros*, Paris, Grasset, 1994, 362 p.